N° 278 — Tome LXXVII 16 Janvier 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, GASTON DANVILLE,
HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, JULES DE GAULTIER,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, ÉMILE HENRIOT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, JOHN H. INGRAM (HENRY-D. DAVRAY *trad.*),
GEORGES LE CARDONNEL, PAUL LOUIS, AUGUSTE MARGUILLIER,
HENRI MAZEL, MARCEL MONTANDON, CHARLES MORICE,
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*), HENRI POTEZ, RACHILDE,
WILLIAM RITTER, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE,
E. SÉMÉNOFF, ARNOLD VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 278 — 1er JANVIER 1909

Paul Louis	*Crise d'Orient*	193
John H. Ingram (Henry-D. Davray *trad.*)	*Edgar Poe et ses Amis*	208
Emile Henriot	*La Flamme et les Cendres*, poésies.	220
André Rouveyre	*Visages : V. Henri de Régnier*	231
Arnold van Gennep	*Le Masque de fer. Une solution nouvelle*	232
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est* (fin)	244
Henri Potez	*Chamfort et Alfred de Vigny*	264
Georges Le Cardonnel	*Les Soutiens de l'Ordre* (XI-XVIII), roman	271

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXVII. Messine*	299
Rachilde	*Les Romans*	301
Jean de Gourmont	*Littérature*	306
Edmond Barthélemy	*Histoire*	309
Jules de Gaultier	*Philosophie*	315
Henri Mazel	*Science sociale*	320
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	325
R. de Bury	*Les Journaux*	331
André Fontainas	*Les Théâtres*	334
Charles Morice	*Art moderne*	338
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	341
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	349
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	356
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	360
E. Séménoff	*Lettres russes*	365
William Ritter	*Lettres tchèques*	368
Gaston Danville	*Variétés : L'aéroplane mène à une « impasse ». Comment en sortir ?*	373
Mercure	*Publications récentes*	378
—	*Echos*	379

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

GEORGES ANCEY

ATHÈNES COURONNÉE DE VIOLETTES

ALICE & CLAUDE ASKEW

LA SULAMITE

(Roman) traduit de l'anglais par Ch. Giraudeau

LUCIE DELARUE-MARDRUS

MARIE, FILLE-MÈRE

TH. DOSTOÏEVSKI

LE SOUS-SOL

(Roman) traduit du russe par J.-W. Bienstock

EDMOND HARAUCOURT

TRUMAILLE ET PÉLISSON

ANDRÉ DE LORDE

THÉATRE D'ÉPOUVANTE

OCTAVE MIRBEAU & THADÉE NATANSON

LE FOYER

(Comédie en trois actes)

ROBESPIERRE

DISCOURS ET RAPPORTS

Avec une introduction et des notes par Charles Vellay

MAURICE DE WALEFFE

LES PARADIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

MERCVRE DE FRANCE

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e^)

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Dirigée par Th. RIBOT

(34^e^ année 1909)

Chaque numéro contient

1° Plusieurs articles de fond ;

2° Des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers ;

3° Un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ;

4° Des notes, documents, observations pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement : Un an : **30** francs ; départements et étranger, **33** francs.
La livraison : **3** francs.

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE

NORMALE ET PATHOLOGIQUE

(6^e^ ANNÉE, 1909)

DIRECTEURS :

D^r^ Pierre JANET
Professeur au Collège de France

D^r^ Georges DUMAS
Chargé de cours à la Sorbonne

Secrétaire de la rédaction : **G. REVAULT D'ALLONNES**

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

UN AN, **14** fr. — LE NUMÉRO, **2** fr. **60**

Prix d'abonnement réduit à 12 francs pour les abonnés de la *Revue Philosophique*

Paraît tous les deux mois, avec figures dans le texte, et forme à la fin de l'année un volume de 600 pages environ

REVUE GERMANIQUE

Allemagne — Angleterre — États-Unis — Pays Scandinaves

(5^e^ année, 1909). — **Paraît tous les deux mois** *(Cinq numéros par an)*

Secrétaire général : M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille

ABONNEMENT DU 1^er^ JANVIER : Un an, Paris, **14** fr. ; départements et étranger, **16** fr. La livraison, **4** fr.

ANNALES DES SCIENCES POLITIQUES

Revue bimestrielle publiée avec la collaboration des professeurs et des anciens élèves de l'École libre des Sciences politiques

(24^e^ année, 1909)

Rédacteur en chef : M. A. VIALLATE, Professeur à l'École

ABONNEMENT DU 1^er^ JANVIER : Un an, Paris, **18** fr. ; départements et étranger, **19** fr. La livraison, **3.50**

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Revue mensuelle de la Science économique et de la Statistique

Paraît le 15 de chaque mois par fascicules grand in-8° de 10 à 12 feuilles

Rédacteur en chef : G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut

ABONNEMENT : Un an, France, **36** fr. Six mois, **19** fr.
Union postale : Un an, **38** fr. Six mois, **20** fr. — Le numéro, **3** fr. **50**

Les abonnements partent de janvier ou de juillet.

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.

MERCVRE DE FRANCE

L'ACTION NATIONALE

Organe de la Ligue Républicaine d'Action Nationale

Revue Mensuelle — *Paraissant le 15 de chaque mois*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : **19, Rue Auber**

L'ACTION NATIONALE, organe de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*, fondée sous la présidence de Victor Marguerite et sous le patronage des noms les plus éminents de la République, a pour programme d'instruire l'opinion sur les questions qui ont trait *aux intérêts vitaux du pays, au développement de sa prospérité économique et commerciale, à ses relations internationales, à sa force matérielle et morale*. Sincèrement attachée à l'esprit démocratique et aux institutions républicaines, elle se propose de rechercher les moyens d'assurer le développement harmonieux de la force et de la richesse nationales.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE { Un an..... **10** francs / Trois mois..... **3** — ÉTRANGER { Un an..... **15** francs / Six mois..... **6** —

Une réduction considérable est faite aux membres de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*.

Un numéro spécimen et la brochure de propagande sont envoyés gratis et franco sur demande adressée à l'Administrateur de la Ligue, 19, rue Auber, Paris.

LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

Dr RODOLPHE BRODA, Directeur — FÉLIX ALCAN, Éditeur

Cette revue internationale se publie en trois éditions à Paris, Londres, et Berlin, et par le fait de cette organisation unique, peut offrir aux lecteurs français des articles sur tous les problèmes actuels de la politique étrangère, écrits par des personnalités compétentes de ces pays, et des études sur le mouvement littéraire, artistique et religieux de toutes les nations.

Viennent de paraître les articles de :

Emile Boutroux (de l'Institut) : *l'Avenir de l'esprit religieux* ; Maxime Gorky : *le Cynisme* ; Paul Adam : *les Survivances dans la littérature française contemporaine* ; Dr David (membre du Reichstag allemand) : *l'Allemagne et la question marocaine* ; C. Saint-Saëns (de l'Institut) : *les Musées, nécropoles de l'art* ; Abbé Naudet : *Un an après la séparation* ; Paul Margueritte : *le Divorce* ; Dr Scié-Ton-Fa, préfet de l'Empire chinois (Nankin) : *L'avenir de la Chine* ; J. Sriramulu (Rajahmandri) : *le Mouvement révolutionnaire aux Indes anglaises* ; Walter Crane : *l'Idée socialiste comme nouvelle inspiration d'art* ; William T. Stead (Londres) : *le Dimanche anglais* ; Henri Dagan : *le Théâtre populaire champêtre*, etc.

Abonnements : France, 10 fr. ; Étranger, 12 fr. — Prix du numéro : 1 fr. — Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administration : 59, rue Claude-Bernard, Paris.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

WANDA LANDOWSKA

Musique ancienne (Style. Interprétation. Instruments. Artistes.) Vol. in-18..... 3.50

JULES SAGERET

Paradis laïques (Le Paradis de Zola. Le Fouriérisme et ses survivances. Le Paradis d'Anatole France. La Défense du Riche. Au Paradis laïque par la « Science »). Vol. in-18..... 3.50

JULES TROUBAT

Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers. Vol. in-18..... 3.50

JEAN DOMINIQUE

L'Aile mouillée, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

ROUVEYRE

Le Gynécée. Recueil de dessins inédits, 1907-1909, précédés d'une glose par Remy de Gourmont. Album in-8 carré de 200 pages..... 20 »

REMY DE GOURMONT

Couleurs, Contes nouveaux suivis de **Choses anciennes.** Couverture en couleur de Willette. Vol. in-18..... 3.50

EMILE MAGNE

L'Esthétique des Villes. (Le Décor de la Rue. Le Mouvement de la Rue. Les Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthétique de l'Eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité future). Volume in-18..... 3.50

SAINT-SIMON

Les plus belles pages de Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un portrait d'après Vanloo. (Mémoires. Scènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence. Appendice : Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie). Vol. in-18..... 3.50

EDMOND LEPELLETIER

Émile Zola, sa Vie, son Œuvre, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure et un autographe. Volume in-8..... 7.50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827. Documents inédits. Illustré de la gravure frontispice de la Muse française, du fascicule de la couverture de la Muse française, tirée sur papier azur, de la reproduction du tableau de Heim : La Distribution des Récompenses au Salon de 1824, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Nodier, le baron Taylor, Pichald et Talma, dans le rôle de Léonida. Volume in-8..... 7.50

CRISE D'ORIENT

La crise d'Orient est un des maux chroniques de l'Europe, qui en compte beaucoup. A part l'Espagne et le Portugal, que la pauvreté même de leur vie politique et industrielle préserve, depuis des années, de tout conflit, ou mieux de tout heurt, à part les Etats neutres, Belgique et Suisse, ou la petite Hollande que guettent d'ailleurs de formidables convoitises, il n'est guère de contrée européenne qui ne se trouve jetée dans une perpétuelle menace de conflagration. Notre continent n'a rien d'un paradis terrestre. L'Allemagne se dresse contre la France ; la Russie contre l'Autriche ; l'Angleterre contre l'Allemagne ; l'Autriche contre l'Italie. Serbes et Bulgares sont encore loin de fraterniser. De multiples oppositions d'intérêts, plutôt que de races, partagent les quelques centaines de millions d'hommes qui vivent du détroit de Gibraltar à l'Oural et au Bosphore. L'Europe recèle cent fois plus d'antagonismes de toutes sortes que l'Asie, l'Afrique et l'Amérique réunies... mais elle est aussi le « berceau » de la civilisation qui domine le monde. Il y avait jadis deux nations qui subsistaient à peu près en paix : la Suédoise et la Norvégienne ; un beau jour, elles rompirent le pacte, et depuis ce moment s'épient d'un œil soupçonneux. Il n'y a pas une chance de guerre, il y en a dix, vingt, peut-être davantage pour les Européens, et c'est sans doute parce que les risques sont si grands, et parce que les combinaisons diplomatiques en présence finissent par s'enche-

vêtrer, par s'entrecroiser dans un formidable chaos, que le canon tonne assez rarement.

Mais la plupart des oppositions continentales, qu'on observe aujourd'hui, et qui font la substance même — si l'on peut dire — de la politique courante, sont d'origine peu lointaine : avant la guerre de 1870-71, la France et l'Allemagne ne se considéraient point comme des ennemies nées. L'Allemagne et l'Angleterre ne se mesurent du regard que depuis une dizaine d'années. Il fut un temps où l'irrédentisme italien sommeillait beaucoup plus que maintenant, et où la Consulta de Rome se méfiait un peu moins du cabinet de Vienne. Il fut un temps aussi (et notre génération l'a vécu), où la Russie et l'Autriche s'entendaient à merveille, bien que l'une figurât dans la Duplice et l'autre dans la Triple-Alliance. Ni l'antagonisme franco-allemand, ni l'hostilité anglo-allemande, ni la tension austro-russe ne sont des phénomènes permanents. A l'inverse, comme on l'a fort justement affirmé, il y a une question ou une crise d'Orient, depuis l'année où les Turcs ont mis le pied dans la Turquie actuelle. Cette crise s'assoupit, se tait pendant un laps de temps plus ou moins bref, se réveille avec bruit, s'endort à nouveau, pour jeter bientôt le trouble dans l'univers; elle a ses moments inquiétants, comme les poussées volcaniques : c'est un de ces moments qui se prolonge depuis quelques mois.

A la vérité, les nationalités qui se heurtent dans les Balkans, et même au delà de l'Archipel, dans l'Asie-Mineure, n'ont pas attendu le 5 octobre dernier pour prendre les armes les unes contre les autres. Elles se détestent seulement aujourd'hui, ou fraternisent, avec plus de fracas. C'est une plaisanterie de dire que, depuis 1878, un certain état de fait avait prévalu en Orient, car, à chaque instant, cet état de fait se modifiait ou menaçait de se transformer complètement. Nous avons eu la révolution rouméliote et la guerre serbo-bulgare, puis les massacres d'Arménie, puis la guerre turco-grecque, puis le long et affreux imbroglio de la Macédoine, avec les incessantes batailles des Bulgares, des Grecs et des Koutzo-Valaques sous l'œil paternel des puissances, sous le contrôle de l'inspecteur des réformes et de la gendarmerie internationale. Mais ces conflits étaient en quelque sorte localisés ; les grands Etats n'y intervenaient point, étant occupés ailleurs, à surveiller la

croissance de l'Union Américaine, ou l'expansion japonaise, ou la conférence d'Algésiras, ou les litiges russo-anglais, — aujourd'hui clos, — dans l'Asie Centrale. A l'inverse, à l'heure actuelle, ce ne sont plus uniquement des pays secondaires de faible peuplement, d'importance économique médiocre, qui sont en cause, mais des nations de premier ordre, — et avec ces nations, les groupements diplomatiques dont elles font partie. La crise d'Orient n'est plus balkanique : elle est redevenue européenne.

Elle est redevenue européenne, le jour où l'Autriche-Hongrie et la Russie ont cessé de maintenir le pacte de Muerzteg, qui, pendant tant d'années, régla leurs relations dans la Péninsule. De 1897 à 1908, Vienne et Pétersbourg, bien qu'associées à des combinaisons de forces antagonistes, vécurent en paix. L'Autriche s'attachait surtout à stimuler son outillage, à se moderniser, à liquider ses conflits intérieurs. La Russie regarda d'abord vers l'Extrême-Orient, où elle croyait avoir trouvé le chemin de la puissance et de la mer libre, puis lorsqu'elle se fut heurtée au Japon et qu'elle eut essuyé ses effroyables désastres de Moukden et de Ttousima, elle se replia sur elle-même. La révolution, d'ailleurs, accaparait toute l'attention de ses dirigeants ; elle l'accapara si ostensiblement que l'Autriche-Hongrie, ayant terminé ses préparatifs, poussé ses voies ferrées, transformé son régime constitutionnel, songea à profiter de cet effacement diplomatique de l'Empire des Tsars. En réalité, comme nous allons succinctement l'indiquer, elle se trouvait entraînée par la force même des choses, par une sorte d'évolution mécanique, à déborder ses frontières et à reprendre sa marche, — la marche du germanisme, — vers l'Orient Islamique.

D'aucuns, — ce sont ceux qui ne voient guère que les petites choses, — ont voulu ramener la crise actuelle à la rivalité de M. d'Æhrenthal et de M. Isvolski : ainsi l'antipathie ou la jalousie que professent l'un pour l'autre deux diplomates appelés fortuitement à gérer les affaires de leurs pays serait la cause suffisante des événements qui inquiètent trois cents millions d'hommes. Si M. d'Æhrenthal, l'Autrichien, avait été un admirateur de M. Isvolski, le Russe, si M. Isvolski se fût réjoui de voir à la Ball-Platz M. d'Æhrenthal; si encore MM. de Nelidof, Witte ou Osten-Sacken eussent été à Pétersbourg au lieu de

M. Isvolski, ou MM. de Khevenhuller ou Pouilly-Mensdorf à Vienne, au lieu de M. d'Æhrenthal, nous serions plongés dans un calme idyllique. Tout le mal viendrait de la haine tamisée que les deux ministres des affaires étrangères s'inspirent l'un à l'autre: voilà une argumentation très diplomatique, peut-être, mais qui est trop mesquine pour pouvoir, à elle seule, expliquer un grand phénomène historique. On serait tout aussi fondé à dire que Bismarck déclara la guerre à la France impériale parce que la coiffure du duc de Gramont lui déplaisait, et que le Japon torpilla Port-Arthur parce que l'amiral Togo voulait humilier l'amiral Alexeief. Je ne nierai pas que les considérations de personnes jouent un rôle dans les heurts des Etats entre eux, — mais l'influence des collectivités est déjà assez puissante, même dans des pays tels que la Russie et l'Autriche, pour que ces considérations cèdent le pas à des raisons plus amples.

Pour ramener le conflit oriental à un mécanisme plus général, on l'a rattaché à la révolution turque. L'Autriche, devenue une grande puissance balkanique depuis 1878, aurait profité des difficultés que traversait la Porte sous le régime nouveau, pour affirmer son autorité et ses prétentions. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine, liée assez étroitement, du reste à la proclamation de l'indépendance bulgare, lui aurait paru d'autant plus opportune, cet automne, qu'elle infligeait un échec à la jeune Turquie, au parti libéral, pour lequel la monarchie austro-hongroise, d'essence très conservatrice, devait professer une instinctive antipathie. Supposez donc que la révolution ottomane ne se fût pas produite et que la constitution de Midhat n'eût pas été remise en vigueur : la Bosnie-Herzégovine serait demeurée sous l'autorité nominale d'Abdul-Hamid et sous la tutelle militaire du cabinet de Vienne. Quant à Ferdinand de Bulgarie, — qui, dans l'espèce, fut l'instrument intelligent de M. d'Æhrenthal, il n'aurait pas échangé son titre princier contre une couronne royale.

Voilà encore un bien beau raisonnement. Par malheur pour lui et pour ceux qui le soutiennent, — en mettant toute la crise à la charge des jeunes Turcs, — il n'est qu'un raisonnement de dialectique instable et de bases incertaines. On oublie tout simplement qu'avant d'annexer la Bosnie l'Autriche avait lancé le fameux projet du chemin de fer du Sandjak, qui devait

lui frayer la route vers Salonique et organiser sa pénétration dans les Balkans. Ce n'est pas le 5 octobre que sa politique orientale a changé ou s'est accentuée. C'est bien auparavant, et force nous est donc de rechercher les raisons réelles de ce changement. Il n'était pas question de révolution ottomane lorsque M.d'Æhrenthal réclamait brusquement de la Porte, il y a bon nombre de mois déjà, la construction de la ligne Uvac Mitrovitza.

La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, comme celle de tous les grands Etats d'Europe et d'ailleurs, est étroitement asservie à son développement économique. On ne s'expliquerait point l'antagonisme anglo-allemand, si l'on méconnaissait l'importance de l'expansion industrielle et commerciale des deux pays, — ni l'impérialisme américain, si l'on n'avait point sous les yeux l'essor métallurgique de la République du Nouveau-Monde, — ni l'appétit conquérant du Japon, si l'on ignorait la puissance de fabrication de ses tissages et de ses filatures...

L'Allemagne actuelle, à l'encontre de celle de Bismarck, a voulu exercer une action mondiale : c'est que la production usinière, qui s'est acclimatée chez elle, a exigé des débouchés illimités. La Russie a voulu, au mépris des intérêts du Nippon, s'arroger une souveraineté effective sur la Chine : c'est que ses fabricants requéraient des marchés ; et de même l'Autriche-Hongrie, en peu d'années, a évolué vers une politique militante et annexionniste parce que sa transformation économique s'était très fortement accentuée.

L'Autriche-Hongrie d'autrefois était, dans son ensemble, une succession de provinces, où l'agriculture et l'élevage étaient surtout en honneur, et où l'industrie restait rudimentaire ou localisée dans quelques districts. Les grandes villes y étaient peu nombreuses : Vienne, Pesth, Prague, Trieste, Gratz, — les agglomérations rurales importantes y comptant, par contre, pour une forte proportion... Il semblait, même au lendemain du traité de Berlin, qui inaugura, pour elle, une carrière toute neuve, qu'elle en fût restée à la période précapitaliste. L'artisanat n'avait pas encore cédé la place à la grande usine : la concentration des capitaux et des hommes ne s'opéra que tard ; et l'Allemagne avait déjà à peu près consommé sa révolution,

sous ce rapport, lorsque l'Autriche commença la sienne : la révolution hongroise s'ébauche seulement.

Tant que l'Autriche-Hongrie se contenta d'une agriculture active et d'une industrie médiocre, la conquête des marchés extérieurs ne fut pour elle qu'un souci secondaire, parce que, dans le passé et jusqu'à une date proche, la crise agricole ne sévissait que faiblement : mais, dans les dernières années, l'extraction minière, la métallurgie, la sucrerie-raffinerie, la fabrication des produits chimiques, la verrerie, le tissage et la filature ont acquis une extension inattendue dans beaucoup de régions cisleithanes et dans quelques districts transleithans. La Bohême, la Moravie, la Haute et la Basse-Autriche peuvent aujourd'hui rivaliser plus ou moins, pour l'ampleur de leur activité manufacturière, avec le centre anglais, avec la Westphalie, avec notre département du Nord, avec le Massachussetts. Des milliards y ont été affectés au capital des usines; des centaines de milliers d'ouvriers sont rassemblés au service d'un petit nombre de grandes exploitations.

En 1898, l'Autriche-Hongrie avec ses 3.140.000 fuseaux restait fort en arrière de la France : elle a progressé à pas gigantesques. En 1904, elle tirait du sol autant de houille que nous; elle arrachait aux minières quinze fois plus de fer que la Belgique; elle fournissait déjà 100.000 tonnes de fonte de plus que ce dernier pays. Elle livrait 825.000 tonnes de pétrole, et ce n'était qu'un début. Sa production de sucre excédait la nôtre de 2.500 milliers de quintaux. La transformation économique de l'Empire s'est encore mieux affirmée depuis. Il se classe au premier rang, après l'Allemagne, parmi les Etats continentaux pour le contingent et l'ingéniosité de ses cartels ou syndicats industriels; syndicats des rails d'acier, du fer, du sucre, du pétrole, des fils de fer, de l'acide nitrique, — et nul n'ignore plus que la multiplication de ces groupements caractérise, au plus haut degré, l'expansion du système capitaliste.

Ce développement industriel s'accompagnait, bien entendu, d'une refonte totale de l'outillage. L'Autriche-Hongrie est un des Etats qui ont le plus construit de voies ferrées, au cours de la période strictement contemporaine. La presse a entretenu récemment l'Europe des lignes hardies qu'elle a creusées dans les massifs alpestres, pour joindre le Danube à l'Adriati-

que et relier directement à Vienne les littoraux de ce vaste golfe où elle s'attribue des intérêts prééminents. Mais les chiffres, en pareille matière, sont plus éloquents que les affirmations. La Cisleithanie et la Transleithanie comptaient 33.300 kilomètres de chemins de fer en 1899, et 41.500 en 1906, — en sorte que, chaque année, plus de 1.000 kilomètres de rails ont été posés.

Cette expansion du régime capitaliste dans l'Empire Austro-Hongrois a déterminé une série de conséquences qu'elle engendre, au reste, partout où elle intervient.

Pendant une très longue phase de son histoire, l'Etat des Habsbourg a été travaillé par les luttes des nationalités qui s'y entrechoquaient avec fracas : Allemands, Hongrois, Tchèques, Croates, Polonais, Roumains, etc. Toute sa politique intérieure était faite de compromis entre deux ou trois éléments ethniques, et de représailles à l'égard des autres. Malgré les oppositions sociales inévitables, chacun de ces éléments donnait l'impression d'une certaine unité qui pesait de tout son poids dans les conflits quotidiens. L'intrusion de l'industrialisme a substitué les combats de classes aux combats de races. A coup sûr, il ne faut voir dans cette affirmation qu'une indication générale, car les nationalités sont encore loin de fusionner, dans le milieu possédant et dirigeant du moins. Mais il est apparu, surtout depuis la réforme parlementaire récente, — qui a introduit le suffrage universel, et consacré en quelque sorte la transformation économique, — que la bourgeoisie et le prolétariat étaient nettement séparés dans chaque nationalité, — que, de nationalité à nationalité, les deux classes en présence inclinaient à former des groupements sociaux homogènes, d'une extrémité à l'autre de la monarchie.

L'apparition d'un parti socialiste considérable au Reichsrath de Vienne (il possède 88 sièges et par suite ne le cède en importance parlementaire à aucun autre au monde) a influé de toute évidence sur la politique générale des ministres de François-Joseph. Tous les Etats, qui ont à compter avec la représentation élue d'un prolétariat puissamment organisé, sont incités à accroître leur action à l'extérieur, — ne serait-ce que pour chercher une diversion, et pour galvaniser l'esprit chauvin, qui leur semble le meilleur frein à la poussée subversive

de la classe ouvrière ; et c'est un phénomène très frappant, en effet, que l'entrée d'un contingent serré de députés socialistes à la Chambre Cisleithane et la campagne menée par les socialistes transleithans pour l'extension du droit de vote aient justement coïncidé avec l'inauguration de la méthode ambitieuse et militante de M. d'Æhrenthal. — L'annexion de la Bosnie a suivi de très près le premier succès électoral décisif du prolétariat en Autriche.

La création d'une grande industrie dans l'Empire a provoqué encore un grossissement remarquable du budget, et cette augmentation des dépenses nationales n'est pas non plus spéciale à l'Etat des Habsbourg. Elle est un des effets inévitables et universels du régime capitaliste, qui apparaît essentiellement onéreux et exigeant. En 1896, les crédits qui étaient portés soit au budget autrichien, soit au budget hongrois, soit au budget commun, montaient au total à 2.350 millions. En 1907, ils sautaient à 3.075 millions ; et la guerre et la marine s'inscrivaient dans cette majoration pour une part proportionnelle. Nul n'ignore, en effet, que les préparatifs de mobilisation contre l'Italie, dans le Trentin et le Tyrol du Sud, la construction de routes militaires et de forts ont coûté fort cher, et le rajeunissement de la flotte, prévu et préconisé par le chef de la marine, l'amiral Montecuccoli, réclamera sans doute des crédits plus lourds encore. Or, plus l'Etat prélève, pour ses besoins, sur la fortune publique, et plus la classe possédante, bien qu'elle ne supporte qu'une partie minime de ces prélèvements, est entraînée à stimuler la production et à développer les échanges. — Nous arrivons ainsi au fait capital, qu'il s'agissait de mettre en lumière dans cet article : l'Autriche-Hongrie, comme tous les pays envahis par l'industrialisme, conquis par la transformation économique, dotés d'un outillage compliqué et onéreux, cherche des débouchés, — et ces débouchés, elle les saisit à coups de canons ou par la menace, lorsqu'ils se refusent. — Tout le secret de sa poussée en Orient est là.

Le commerce de l'Empire a progressé rapidement dans les dernières années, en même temps que son système de fabrication et son régime de transports. En 1894, ses échanges se chiffraient par 3.100 millions ; en 1897, par 3.300 ; en 1904, par 4.200 ; en 1905, par 4.500. Ses exportations (car ce sont

elles surtout qui comptent, puisque la main-mise sur les marchés nouveaux est l'élément fondamental), s'élevaient à 1.700 millions en 1894, à 2.300 millions en 1905. Entrées et sorties s'équilibrent donc, comme il y a quatorze ans, mais les clientèles que les Austro-Hongrois se sont assurées ne suffisent pas à leurs convoitises : elles ne peuvent encore absorber les produits d'une industrie qui augmente sans trêve la quantité des marchandises jetées en circulation.

Si nous prenons le groupe des Etats Balkaniques, nous constatons deux faits : le premier est l'accroissement constant des échanges de l'Empire avec ces pays ; le second est la faiblesse du coefficient de ces échanges avec certains d'entre eux.

L'Autriche-Hongrie vendait et achetait pour 90 millions à la Roumanie, en 1897 ; pour 140, en 1905 : les exportations s'inscrivaient à ces deux dates pour 55 et 86 millions. Le trafic avec la Bulgarie comptait pour 15 millions en 1897, et 45 millions en 1905 (exportations 14 et 32 millions) ; le trafic avec la Serbie donnait 62 millions en 1897, 110 en 1905 (exportations 25 et 17 millions) ; le trafic avec la Turquie : 88 millions en 1897, 142 millions en 1905 (exportations 55 et 100 millions) ; le trafic avec la Grèce, 30 millions en 1897 et 40 millions en 1905 (exportations 11 et 19 millions).

Par ailleurs, la Roumanie vend et achète, en 1905, pour 789 millions, — elle demande à l'Autriche un sixième de ses importations ; la Turquie fait 1.280 millions d'échanges, — elle demande à l'Autriche un cinquième de ses importations ; la Bulgarie accuse 270 millions, laissant un quart de ses importations à l'Autriche ; la Grèce accuse 261 millions, donnant un sixième de sa clientèle à l'Autriche ; enfin la Serbie, qui évalue son trafic international à 120 millions, demande à l'Autriche les trois cinquièmes de ses entrées. Le Monténégro est négligeable en l'espèce. Pour les importations, l'Empire Austro-Hongrois ne vient au premier rang qu'en Roumanie et en Serbie. En Turquie, il reste très largement distancé par l'Angleterre.

Toute sa politique mondiale, à l'heure présente, tient en quelques mots : élargir les débouchés commerciaux dans les Balkans. L'annexion de la Bosnie-Herzegovine par M. d'Æhrenthal se classe dans la même catégorie de phénomènes historiques que

la mainmise de l'Angleterre sur le Transvaal, de la France sur Madagascar, de l'Allemagne sur le Chan-Toung, de l'Amérique sur Cuba, Porto-Rico et les Philippines. L'Autriche-Hongrie a pratiqué, si l'on peut dire, le colonialisme à ses portes, et l'annexion de la Bosnie prend pour elle une importance de prestige, une signification symbolique, beaucoup plus qu'une valeur pratique. Elle occupait déjà auparavant Bosna Seraï et Mostar; elle pouvait asservir à son industrie ces 52.000 kilomètres carrés et ces 1.750.000 habitants, mais il lui fallait faire connaître au monde sa volonté arrêtée de dominer la presqu'île; et c'est pourquoi, en octobre dernier, elle déchira, elle la plus conservatrice des puissances, des traités solennels, tout en mobilisant plus de 150.000 hommes.

Comme l'Allemagne a jeté son dévolu sur l'Asie-Mineure, préparé le cheminement de ses émigrants à travers le Taurus, étudié les ressources de la Mésopotamie pour y dépêcher des colonies nombreuses, l'Etat des Habsbourg poursuit inlassablement sa marche sur Salonique. — La fatalité du système industrialiste l'y mène pas à pas, comme elle a provoqué d'autres Etats moins tard venus dans la période capitaliste à conquérir, par la force, des annexes lointaines. L'Autriche produit trop de fers et de tissus, trop de verre et trop d'allumettes, trop de sucre et trop de chaussures pour sa propre consommation; son machinisme perfectionné engendre trop de marchandises neuves, pour qu'elle se cantonne dans ses frontières. Le brusque soubresaut de sa diplomatie, — hier pacifique, aujourd'hui arrogante et belliqueuse, qui suit de si près sa transformation économique — est une des grandes leçons de l'histoire politico-sociale la plus récente.

Mais une pareille évolution, l'aveu soudain d'ambitions si amples, le déchaînement de convoitises si menaçantes, doivent naturellement susciter des jalousies, des haines, des aspirations de vengeances. Et, à vrai dire, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine a remué tout l'Orient et secoué toute l'Europe.

Tout le Slavisme a été offensé, humilié et bien mieux encore effrayé, par la décision inattendue et révolutionnaire de François-Joseph. Les Etats Balkaniques sont compris clairement que la question de vie et la question de mort se posaient pour eux, parce que ce premier pas de l'Autriche-Hongrie en commandait d'autres, et que la poussée germano-magyare vers l'Est,

mieux armée et plus active, suspendait, sur eux, une perpétuelle menace d'agression.

La Roumanie, alliée à la dynastie prussienne des Hohenzollern, ne s'est pas sentie atteinte immédiatement, non plus que la Bulgarie, dont le prince a profité de l'annexion de la Bosnie pour se proclamer tsar, non plus que la Grèce isolée dans le sud, hors de la portée directe de l'Autriche-Hongrie. Mais au fur et à mesure que se préciseront les progrès de la grande Puissance Danubienne, inévitables désormais, elles seront appelées, elles aussi, à envisager une concentration de leurs forces et à imiter l'exemple que leur offrent, quant à présent, la Serbie, le Monténégro et la Turquie. Je sais bien que ni la Roumanie, ni la Grèce ne sont slaves, et que la Bulgarie contient des éléments ethniques mêlés, mais en dépit de la différence des races, une heure viendra où toutes ces puissances de second et de troisième plan, pour faire face à l'adversaire commun, devront se concerter.

L'Autriche-Hongrie, sur ses 625.000 kilomètres carrés, abrite 45 millions d'hommes. Or, la Roumanie, avec 131.000 kilomètres carrés, possède 6 millions d'habitants; la Bulgarie, sur 95.000 kilomètres carrés, 4 millions d'habitants ; la Serbie, sur 48.000 kilomètres carrés, 2.800.000 habitants; la Turquie, sur 1.900.000 kilomètres carrés, 24 millions d'habitants ; la Grèce, sur 65.000 kilomètres carrés, 2.400.000 habitants.

La confédération générale des Balkans apparaît encore à l'état théorique; l'alliance serbo-turco-monténégrine est une réalité : des accords verbaux, sinon écrits, ont été passés, et si une guerre éclatait, les trois Etats coalisés pourraient vigoureusement résister, en s'aidant de la protection naturelle du terrain.

On comprend au surplus l'excitation des Turcs, auxquels M. d'Ehrenthal a enlevé brusquement leur suzeraineté nominale sur la Bosnie-Herzégovine, — sans consulter les préférences des populations, et comme pour punir l'Empire ottoman de s'être doté d'une constitution libérale. On conçoit l'irritation des Slaves du Sud, déjà écrasés par la tutelle austro-hongroise, contrôlés jalousement, avertis, à chaque instant, avec brutalité, et qui se voient privés de tout espoir d'avenir, frustrés de toute illusion d'indépendance véritable. Si le cabinet de Vienne avait supposé éviter cette crise, il se méprenait étran-

gement sur le caractère des peuples balkaniques. Une fois de plus, un acte, surtout économique, a failli déchaîner une conflagration étendue. Et cette conflagration, sans doute, ne fût pas restée circonscrite aux vallées du Danube et de la Drina, mais elle eût rapidement gagné de proche en proche, au point de devenir une guerre européenne, aux répercussions illimitées.

Deux grandes puissances encore nourrissent désormais des griefs nouveaux contre l'Autriche-Hongrie : la Russie et l'Italie.

Certes, à entendre M. Isvolski, le ministre des Affaires étrangères de Pétersbourg, la politique gouvernementale russe se contenterait de demander, pour les Slaves du Sud, quelques compensations. L'annexion de la Bosnie ne saurait sérieusement choquer un Etat qui dépeça jadis la Pologne ; il ne peut réclamer avec vigueur, pour les Serbes des provinces conquises, l'autonomie qu'il refuse lui-même aux Polonais. Mais si M. Isvolski, malgré sa grande jalousie pour M. d'Æhrenthal, a des raisons de se montrer conciliant, s'il ne peut oublier qu'il fut le confident de son collègue autrichien, et que celui-ci, bien avant le 5 octobre, lui notifia ses intentions, il se sait chancelant, menacé depuis des mois. Un formidable courant panslaviste est déchaîné en Russie. Une sorte d'enthousiasme mystique s'y propage en faveur des Serbes et des Montenegrins, et cet enthousiasme mystique n'est plus soufflé par la droite, par le clergé, pour le service de l'Empire et la gloire du Tsarisme, il est l'expression actuelle du révolutionnarisme qui gronde toujours en cherchant sa voie. La jeune Russie n'oublie pas que pendant toute la crise, de 1905 à 1907, le Tsarisme n'a pas eu de meilleur auxiliaire que la maison de Habsbourg. Les événements qui viennent de se produire lui permettent de manifester toute son antipathie pour cette Autriche rétrograde : et c'est le sentiment public qui a creusé le fossé entre Pétersbourg et Vienne. Ainsi se resserre le cercle des hostilités autour du gouvernement de François-Joseph, ou mieux du gouvernement de l'archiduc François-Ferdinand, devenu, dit-on, le grand inspirateur de la diplomatie de M. d'Æhrenthal.

Mais au Midi, l'hostilité italienne répond à l'hostilité russe, et les sentiments qu'on nourrit à Rome sont si conformes à

ceux qu'on entretient à Pétersbourg qu'un accord verbal a été passé entre les deux pays. Il allait être consacré par écrit, lorsque l'ambassadeur Mouravief expira.

L'annexion de la Bosnie froissa la nation russe (beaucoup plus, je le répète, que les dirigeants russes) dans sa traditionnelle affection pour les Slaves du Sud. Elle lui sembla une atteinte, sinon à ses espérances lointaines, du moins à cette fraternité un peu vague, qui fait explosion et qui s'épanche en toutes les grandes circonstances. L'annexion de la Bosnie froissa la nation italienne dans ses espoirs immédiats, dans son légitime sentiment de l'expansion commerciale nécessaire. Voisine de l'Albanie et du Monténégro, dont le golfe adriatique la rapproche (plutôt qu'il ne crée une séparation), elle avait fait le rêve de créer, dans les Balkans, un grand marché pour ses produits. Ses échanges s'accroissent sans relâche, 3.850 millions en 1905 contre 3.100 millions en 1901, mais son industrie chemine plus vite encore, et, pour elle comme pour l'Autriche, se pose le problème angoissant des débouchés. Déjà lorsque M. d'Æhrenthal lança l'idée du chemin de fer du Sandjak, qui assurait la pénétration austro-hongroise vers Salonique, elle épousa avec joie la cause de la transversale Danube-Adriatique, proposée par M. Tcharykof, l'adjoint, l'adversaire et peut-être le successeur de M. Isvolski. La mainmise austro-hongroise sur la Bosnie-Herzégovine est un coup terrible à ses ambitions ; et voilà pourquoi, comme la Russie, elle insistera en faveur des compensations serbes et monténégrines ; voilà pourquoi elle ne peut plus se contenter du *statu quo* établi par le coup de force du 5 octobre, et comment ses vieilles inimitiés pour les Austro-Hongrois se sont réveillées avec fracas. La question balkanique prime désormais celle du Trentin et de Trieste. L'alliance italo-slave, préparée de longue date, apparaît comme la conséquence la plus significative des événements récents ; et à ceux qui répètent : l'annexion de la Bosnie n'aurait point dû soulever tant d'émoi, puisque les troupes de François-Joseph occupèrent ces provinces durant trente années, nous riposterons : pourquoi alors François-Joseph, dans sa vieillesse avancée, a-t-il voulu modifier la condition politique des Bosniaques et des Herzégoviniens ? C'est moins l'acte en lui-même qui a engendré les protestations et les colères, que la méthode diplomatique dont il est la caractéristique saisissante et précise.

La politique austro-hongroise a compromis la paix et, d'autre part, elle consolide la paix. Curieuse contradiction ! et pourtant le second terme n'est pas moins exact que le premier. L'histoire est à deux faces. Extraordinaires parfois sont les contre-coups d'événements simples d'apparence. La crise d'Orient arme les puissances les unes contre les autres, et en même temps elle annule ou atténue un élément de perturbation mondiale : le militarisme allemand.

Toute la conception de la politique germanique reposait sur la double notion d'une Autriche-Hongrie forte et libre de ses mouvements, et d'une Italie neutralisée par son adhésion à la Triplice. Or, cette conception a croulé en totalité.

Aussi longtemps que la chancellerie berlinoise avait lié la Porte à sa propre cause, et exercé une véritable tutelle sur la diplomatie ottomane ; aussi longtemps qu'elle avait réussi à maintenir des rapports cordiaux entre Vienne et Pétersbourg (le pacte de Muerzteg avait admirablement servi ses plans), — elle avait été sûre que l'Autriche-Hongrie aurait pu, en cas de guerre européenne, la seconder avec efficacité. Mais l'Empire des Habsbourg aujourd'hui sollicite beaucoup plus l'aide de l'Allemagne qu'il ne lui offre son propre concours. La Russie, la Turquie, les Etats Slaves des Balkans, que la force des choses réunit contre la politique du baron d'Ærenthal, immobiliseraient les forces austro-hongroises, et, bien mieux, les écraseraient avec facilité, si quelques centaines de milliers d'Allemands n'accouraient à la frontière galicienne, croate et bosniaque.

La neutralité italienne, à l'endroit du cabinet de Vienne, se change en antipathie, que dis-je, en hostilité. Le discours que M. Fortis a prononcé, en décembre, à la Chambre de Rome, et que le président du conseil, M. Giolitti, a si fort applaudi, a eu un immense retentissement dans la péninsule. En l'hypothèse d'un conflit européen, l'Italie ne prendrait point parti pour l'Autriche.

Et ainsi la politique bismarckienne s'est définitivement effondrée. Le chancelier de fer voulait engager l'Autriche en Orient pour créer une friction permanente entre elle et la Russie, mais il écartait l'idée d'un antagonisme violent entre l'Etat tsarien et celui des Habsbourg ; il cherchait l'équilibre, non la rupture. Et de même il avait lié l'Autriche et l'Italie en un faisceau si étroit que ni l'une ni l'autre ne gardât la liberté de ses mouve-

ments. Derrière elles, l'Allemagne était toute puissante. Aujourd'hui, les deux alliés de l'Allemagne se mesurent du regard, et multiplient leurs préparatifs à leur frontière commune : la première d'entre elles, — en date et en importance, — est encerclée d'ennemis menaçants, et la seconde a passé trois accords écrits ou verbaux avec les trois adversaires de l'Empire Germanique. La crise d'Orient a, pour la première fois, affirmé l'isolement du cabinet de Berlin ; et cet isolement, ce cabinet ne le doit ni à la France, ni à l'Angleterre, ni à la Russie, mais à l'Autriche, qui, en réveillant brutalement le péril balkanique, *s'est elle-même désarmée* et a, par surcroît, *disloqué la triple alliance*. Les événements d'octobre ont failli provoquer la conflagration, et, par ailleurs, ils ont affaibli un facteur de conflit. Les risques de guerre qu'ils comportent sont-ils inférieurs aux chances de pacification qu'ils éveillent ? Je pose la question : seuls l'avenir immédiat, les faits qui surgiront au printemps prochain y pourront clairement répondre.

PAUL LOUIS.

EDGAR POE ET SES AMIS [1]

L'allégation qu'« Edgar Poe n'avait pas d'amis » a été depuis longtemps réfutée. Si abreuvé qu'il ait été, au cours de sa carrière, par les chagrins et les infortunes, il fut fréquemment réconforté par les bontés et la fidélité d'amis sûrs. Il y avait, chez ce poète, une fascination qui attirait et retenait la sympathie des individus les plus divers. Et il est utile de dire quelques mots sur ces personnes, puisque leur caractère et leur situation projettent quelque lumière sur Poe.

> In companions
> That do converse and waste the time together...
> There needs must be a like proportion
> Of lineaments, of manners, and of spirit.

Un homme a généralement pour premier et meilleur ami, sa mère, mais celle de Poe mourut avant qu'il eût atteint ses trois ans révolus, laissant à la merci du monde trois enfants en bas âge. Le grand-père, le général Poe, dont les ressources se trouvaient fort réduites par de lourdes charges contractées pour le service de son pays, ne put recueillir que l'aîné des fils. Les deux plus jeunes, frère et sœur, furent adoptés par des étrangers. Un Ecossais, sans enfants, qui s'était fait aux Etats-Unis une situation prospère, prit Edgar. Sa femme fit

(1) A l'occasion du Centenaire de la naissance d'Edgar Poe, Mr John H. Ingram a bien voulu autoriser le *Mercure de France* à publier l'esquisse suivante qui paraît dans le numéro de ce mois de la revue bibliographique *The Bookman*, de Londres. Auteur d'un grand nombre de savants ouvrages historiques et biographiques, Mr John H. Ingram s'est acquis une réputation universelle par ses remarquables travaux sur Edgar Poe et son œuvre : dès 1874, il publia la première édition complète des œuvres de Poe, accompagnée d'un mémoire; en 1880, une biographie de Poe, faisant justice de maintes calomnies et tenue en très haute estime; en 1884, une édition des *Tales and Poems*, avec un essai biographique et des illustrations de Daniel Vierge, et, la même année, dans la « Collection Tauchnitz », les *Tales*, et les *Poems and Essays with a new memoir;* en 1885, il donna une édition de *The Raven*, avec un commentaire, et enfin, en 1888, les *Complete Poetical Works*, avec annotations et un mémoire. Tous ces ouvrages ont été réimprimés maintes fois. Mr John H. Ingram, qui n'a pas cessé d'étudier Poe et de rassembler sur lui toute la documentation possible, publie aussi, pour le centenaire, dans la « Muse's Library », des éditeurs Routledge and Sons, une édition nouvelle des œuvres poétiques d'Edgar Poe, précédée d'une introduction qu'il intitule : *Edgar Poe : A Sketch.*

tout ce qu'elle put pour tenir lieu de mère à Edgar, et; comme celui-ci l'a toujours affirmé, elle se montra envers lui indulgente et affectueuse. Le père adoptif s'efforçait aussi de témoigner les mêmes sentiments à l'enfant, mais il avait un tempérament capricieux et despotique, et l'influence conciliatrice de Mrs Allan ne réussissait pas toujours à maintenir la paix au foyer.

Alors que le jeune Edgar atteignait sa septième année, les Allan furent appelés en Grande-Bretagne par leurs affaires; ils emmenèrent l'enfant avec eux et le placèrent dans une école à Stoke Newington, un faubourg de Londres. On sait fort peu de choses sur l'existence de l'orphelin, pendant les cinq années qu'il passa à cette pension; mais son maître garda de lui le souvenir d'un « garçon vif et intelligent », qui « aurait été un très bon élève s'il n'avait pas été gâté par une profusion extravagante d'argent de poche ».

De retour dans l'Etat de Virginie, Poe poursuivit ses études à une « Académie classique » de Richmond, ville où son père adoptif exerçait la profession de négociant en tabacs. A cette académie, Poe se trouva en rapports avec de jeunes garçons de bonne condition sociale, et il noua, avec quelques-uns d'entre eux, des amitiés qui durèrent toute sa vie. Plusieurs de ses condisciples ont fourni sur l'écolier des réminiscences qui font grand honneur à son caractère. Comme élève, comme athlète et comme camarade, il a laissé une impression favorable dans l'esprit de tous ceux qui se souviennent de lui.

Ses facultés et ses dons me captivèrent, dit le colonel Preston, et quelque chose, chez moi ou chez lui, le fit se prendre d'amitié pour moi. Dans les simples exercices athlétiques de ce temps-là, alors qu'on ne parlait pas encore de gymnases, il était *facile princeps*. Coureur agile, capable de sauts extraordinaires, et, qui plus est, un boxeur... Pour les devoirs latins, continue le colonel Preston, Poe prenait rang parmi les premiers, et il était aussi de première force en français... Une grande partie de son temps, en classe et hors de classe, Poe l'employait à écrire des vers... Mon enfantine admiration pour le génie de mon camarade était si grande que je sollicitai la faveur d'emporter chez moi le recueil de ses productions pour le montrer à ma mère.

La mère du colonel Preston était la fille d'Edmund Randolph, le célèbre homme d'Etat, et elle avait hérité de son

père l'amour des lettres. Mrs Preston loua sans hésiter les vers du jeune homme, et son fils estimait qu'elle fut le premier critique à qui les œuvres de jeunesse de Poe furent soumises.

L'écolier s'était fait une réputation par ses exploits de nageur, dont certains étaient fort audacieux, et même dangereux. Un autre de ses condisciples, le colonel Mayo, le décrit comme un garçon élégant, impétueux, hardi, provocateur même, mais richement doué au point de vue mental; il relate une aventure hasardeuse qui leur advint :

Un jour, au cœur de l'hiver, se trouvant sur les bords de la James River, Poe défia son compagnon de sauter dans l'eau, et de nager avec lui jusqu'à un certain endroit. Après s'être débattus quelque temps dans la rivière à demi gelée, ils parvinrent aux piles sur lesquelles reposait alors le pont de Mayo. Là, ils furent heureux de pouvoir s'arrêter et essayèrent de regagner la rive par le pont en escaladant les poutres de la culée. Mais à leur consternation, ils constatèrent que le tablier du pont surplombait de plusieurs pieds la culée et que toute escalade par ce moyen était impossible. Il ne leur restait qu'à redescendre et à gagner à la nage leur point de départ. Quand Poe atteignit la rive, il était à bout de forces, tandis qu'un batelier secourable repêchait Mayo au moment où il allait succomber et disparaître. Les deux garçons furent malades pendant plusieurs semaines à la suite de cette équipée.

Dans la maison qui faisait face à celle des Allan, habitaient les parents d'Elmira Royster. Le fils adoptif des premiers connut bientôt la fille des seconds et s'en énamoura. Elmira partageait les sentiments du « beau jeune homme », selon le terme qu'elle employa en me parlant de lui. Elle le jugeait quelque peu silencieux et mélancolique, dans ses manières, comme il convenait à un ardent admirateur de Byron, mais quand on le décidait à parler, sa conversation était aussi intéressante qu'on pouvait le désirer. La jeune fille, qui n'était âgée que de quinze ans, estimait Edgar « très généreux, très chaleureux de cœur et plein de zèle pour les causes qui le captivaient. Il était « enthousiaste et impulsif » et détestait tout ce qui présentait le moindre manque de raffinement. Il appréciait passionnément la musique, « art que, par la suite, il ne cessa d'aimer », et il était un dessinateur accompli, capable même d'esquisser en quelques minutes un portrait de Miss Royster.

Les deux jeunes gens avaient, selon l'habitude, échangé des vœux éternels, y compris une promesse de mariage, lorsque Poe fut subitement envoyé à l'Université de Virginie qui venait d'être fondée. Il y entra le 14 février 1826. De là, il écrivit fréquemment à l'objet de ses amours, mais le père d'Elmira, décidant que sa fille était trop jeune pour de pareilles préoccupations, intercepta la correspondance; il éloigna Elmira, et, quand elle eut dix-sept ans, il la maria à un Mr Shelton.

A l'Université, Poe sut se concilier la sympathie de ses camarades, dont il devint le favori, comme il l'avait été à l'Académie de Richmond. Plusieurs d'entre eux m'ont fourni d'intéressantes réminiscences sur leur remarquable compagnon qui possédait, disent-ils, « maintes nobles qualités, mais une humeur peu communicative, et il n'avait que de rares intimes ». D'autres étudiants, qui se trouvèrent à l'Université en même temps que Poe, n'ont pas gardé de sa personnalité une impression aussi lugubre. Ils se souviennent d'aventures auxquelles il prit part et où une attitude aussi rébarbative n'eût guère été de mise. Vraisemblablement, il accordait ses manières au ton de la compagnie, et, dans « l'inhumaine disette de nobles natures », il s'adaptait à la capacité du vulgaire. Des fonctionnaires de l'Université et des professeurs m'ont assuré jadis qu'il était réputé sobre, régulier, paisible, que sa conduite était uniformément celle d'un jeune homme intelligent et distingué, et les registres officiels confirment ce point de vue en fournissant la preuve qu'il obtint les plus hautes distinctions que l'Université accordait alors.

A Charlottesville, ses compagnons remarquèrent ses talents artistiques, et ils racontent que les murs de sa chambre étaient couverts de vastes dessins au crayon, copiés par lui d'après les illustrations d'un volume des « Poèmes » de Byron. Mr Bolling, un de ses condisciples, relate un incident caractéristique de cette période. Un jour qu'il conversait avec Poe, Mr Bolling remarqua que son condisciple continuait d'écrire, et quand il lui eut fait observer ce manque apparent de politesse, Poe répondit qu'il avait été tout oreilles, ce qu'il prouva par des commentaires appropriés; pour excuser son involontaire discourtoisie, il expliqua qu'il essayait de « diviser son esprit »,

s'efforçant de suivre une conversation en même temps qu'il écrivait sur un sujet totalement différent.

L'année universitaire se termina le 15 décembre 1826, et, après avoir dit adieu à ses nombreux amis, Poe regagna son foyer. La façon dont il y fut reçu peut être contée en quelques mots. Mr Allan fit des difficultés pour payer les prétendues « dettes d'honneur » du jeune homme, dettes contractées pendant un séjour d'un an au milieu de jeunes gens extravagants et riches, et Edgar, dans un accès de révolte juvénile, quitta le domicile de ses parents d'adoption.

A Richmond, son camarade préféré était un jeune garçon du même âge, nommé Ebenezer Berling, qui accompagnait le poète dans ses promenades et ses visites et lui servait de confident. Miss Royster, qui le connut bien, me l'a dépeint comme un intelligent adolescent, mais, selon ses idées quelque peu puritaines, il lui paraissait avoir du penchant à la dissipation. Après sa rupture avec Mr Allan, Poe décida de partir pour la Grèce où il offrirait ses services contre les Turcs. Fils unique d'une mère veuve, Berling accepta de se joindre à son ami, mais au dernier moment il céda aux instances maternelles et reprit sa promesse. Il était, apparemment, de santé délicate, et il mourut peu après. Du reste, la paix étant intervenue, Poe n'eut plus, lui aussi, qu'à renoncer à son projet.

Ce ne fut qu'à son retour de l'Université que Poe apprit le mariage de sa bien-aimée et sut la raison pour laquelle ses appels passionnés étaient restés sans réponse. Au lieu de se laisser mourir de la blessure de son cœur, il embauma le souvenir de son premier amour en des poèmes mélancoliques, et quand, au cours de ses vagabondages, il visita sa ville natale, Boston, il réunit ses compositions et les publia en un petit recueil : *Tamerlane and other Poems*, ornant la page de titre de cette épigraphe significative, empruntée à Cooper :

> Young heads are giddy, and young hearts are warm,
> And make mistakes for manhood to reform.

Au début de 1829, Poe fut rappelé à Richmond par la nouvelle de la maladie dangereuse dont souffrait sa mère adoptive. Il arriva trop tard : Mrs Allan était décédée et l'inhumation avait eu lieu. Bien qu'il semble avoir alors perdu le peu

d'affection qu'il ait eue pour le prodigue, Mr Allan ne pouvait guère lui fermer sa porte en un pareil moment. Finalement, il lui obtint un brevet de cadet à l'Académie Militaire de West Point, où Poe fut admis le 21 juillet 1830 et où il resta jusqu'en mars 1831. Les qualités qui l'avaient fait apprécier déjà, dans les établissements où il avait étudié, firent de lui l'élève favori à l'Académie Militaire, encore que la sévérité de la discipline et l'absence de toute distraction durent peser désagréablement sur son tempérament indépendant. On rapporte néanmoins que « l'impression laissée par Poe, pendant son court séjour à l'Académie, fut hautement favorable ». Il aurait pu y achever ses études avec succès, mais certaines nouvelles qu'il apprit lui firent modifier complètement ses projets. Peu après la mort de sa femme, Mr Allan s'était remarié et un fils ne tarda pas à lui naître. Rapidement informé qu'il ne devait plus se considérer comme l'héritier de son père adoptif, Poe estima que l'armée n'offrait pas une carrière convenable pour un homme sans fortune et il réussit à obtenir son renvoi de West Point.

Il résolut d'offrir ses services aux Polonais, soulevés à ce moment contre leurs oppresseurs russes. Il écrivit au colonel Thayer, directeur de l'Académie Militaire, demandant une sorte de certificat d'études qu'il présenterait, à Paris, au marquis de Lafayette, qui sympathisait avec les Polonais, et qui, en souvenir de sa fidèle amitié pour le général Poe, ne pouvait manquer de s'intéresser au jeune cadet. La capitulation de Varsovie mit fin à ces aspirations militaires.

Dès lors, Poe se tourna vers la littérature pour en faire sa profession. On ne sait à peu près rien de ses luttes jusqu'à l'automne de 1833, où on le trouve à Baltimore remportant un prix de cent dollars offert, par une publication locale, à la meilleure nouvelle envoyée au concours. L'un des membres du jury, John P. Kennedy, romancier populaire, riche et très bon, témoigna une amicale sympathie au jeune lauréat, dont les affaires étaient alors rien moins que prospères. Kennedy lui donna libre accès à sa table, « l'usage d'un cheval pour prendre à son gré de l'exercice ; en fait, il l'arracha au désespoir ».

Avec l'aide d'un tel ami, qui le secourut en plus d'un moment de gêne, comme Poe le déclara avec gratitude, la situation du poète devait forcément s'améliorer. Grâce aux

persistantes recommandations de Kennedy, le jeune écrivain prit la direction du *Southern Literary Messenger*, poste qui fut le début d'une série de succès directoriaux, par lesquels Poe transforma en de brillantes et lucratives publications un bon nombre de périodiques épuisés ou moribonds. Il y gagna quelque célébrité, et les propriétaires de gros profits pécuniaires. Le témoignage de son premier patron, Mr White, fait certainement le plus grand honneur à Poe. Quand son inconstant rédacteur en chef l'eut quitté, Mr White ne perdit jamais une occasion de dire de lui le plus grand bien, encore qu'il ait causé quelque dommage à la future carrière du poète en l'engageant vivement à « s'en tenir au domaine de la critique ». L'insistance avec laquelle ceux pour qui i travailla lui recommandèrent de s'en tenir à la fustigation du menu fretin littéraire, créa à Poe des ennemis nombreux et peu scrupuleux, et, bien que, par là, la vente de certains périodiques ait été accrue, le monde fut privé de poèmes et de récits inappréciables. Poe établit de solides relations d'amitié avec des propriétaires et des directeurs de journaux; et beaucoup d'entre eux furent au nombre de ses plus fermes défenseurs quand, après sa mort, sa mémoire fut attaquée par les malfaiteurs de la presse. Le plaidoyer de G. R. Graham en faveur de son ami défunt est d'autant plus précieux que Graham eut aussi, à son service, Griswold, le principal agresseur de Poe, et qu'il connaissait le caractère des deux hommes. De plus, N. P. Willis non seulement fournit à Poe de son vivant tout le travail qu'il put dans son journal, mais il lui ouvrit ses colonnes pour qu'il en usât à son gré.

Aussitôt que Poe eut obtenu un salaire fixe et régulier, il épousa sa cousine Virginia, fille de Mrs Clemm, sa tante, qui était veuve, et avec qui il était allé demeurer. Nul mari ne fut jamais plus dévoué que le poète pour son épouse-enfant (car Virginia n'avait que quatorze ans) et aucune mère ne fit preuve d'abnégation autant que Mrs Clemm pour son neveu. Quand Poe abandonna son poste à Richmond, Mrs Clemm accompagna les époux à New-York et essaya de diminuer les charges du ménage en prenant des pensionnaires. Mr William Gowans, un riche libraire qui logea avec la famille, donne du caractère de Poe une appréciation très favorable :

Pendant plus de huit mois... je le vis continuellement... Il était un

des compagnons les plus courtois, les plus distingués et les plus intelligents que j'aie rencontrés au cours de mes pérégrinations à travers plusieurs parties du globe; en outre, il avait une raison spéciale pour être un excellent homme et un excellent époux, car il avait une femme d'une beauté et d'un charme incomparables... avec une nature et une humeur d'une douceur extrêmes.

A cela ne se borne pas le témoignage flatteur de Mr Gowans. On pourrait citer beaucoup d'autres attestations similaires, concernant la bonté, la douceur, et même la sobriété de Poe, mais comme des gens qui n'ont rien à faire avec la vie privée d'un homme de lettres ont exagéré, honni et réprouvé ce qui est la seule tache malheureuse sur le blason de Poe, — et comme Shakespeare l'a formulé :

> I am traduced by tongues which neither know
> My faculties, nor person, yet will be
> The chronicles of my doing, —

il est équitable de permettre à l'accusé le soin de répondre au reproche d'intempérance qu'on argue contre lui. Le 1er avril 1841, Poe écrivait à son ami, le Dr Snodgrass :

A aucune période de ma vie, je n'ai été ce qu'on appelle un ivrogne. Je n'ai jamais eu *l'habitude* de m'enivrer. Je ne me suis jamais adonné aux liqueurs fortes. Mais pendant une brève période, alors que je résidais à Richmond, où je dirigeais le *Messenger*, j'ai certainement, à de longs intervalles, cédé à la tentation offerte de tous côtés par la cordiale sociabilité du Sud... Il y a maintenant quatre ans au moins que j'ai renoncé à toute boisson alcoolique... Mon unique boisson est l'eau.

A la mort de son épouse bien-aimée, les habitudes de Poe se pervertirent, et, par moments, il fut vraiment atteint de démence, résultat de l'abus des boissons agissant sur une sensibilité et une intelligence exacerbées, et sur une constitution physique affaiblie par les privations. Avec ce qui lui restait de résistance physique et de courage moral, le malheureux s'efforçait de résister à la tentation, ainsi qu'il l'écrivait à un ami très cher :

L'horrible agonie que j'ai récemment endurée — agonie qui n'est connue que de mon Dieu et de moi, — semble avoir fait passer mon âme par les flammes et l'avoir purifiée de tout ce qui est faible. Désormais, je serai fort — ceux qui m'aiment le reconnaîtront, — de même que ceux qui se sont si impitoyablement efforcés de me perdre.

Le nombre de femmes de talent qui, spécialement pendant les dernières années de sa vie, témoignèrent à Poe leur affection est tout à fait remarquable. Stedman a fait observer qu'envers les femmes Poe professait « une sorte de respect chevaleresque, provenant, depuis son enfance, de l'idée qu'il se faisait d'elles », et le poète aimait citer fréquemment la phrase de Puckle : « Un homme bien élevé ne se permet jamais de parler mal des femmes. » Poe marqua toujours pour les femmes une déférence parfaite, en tant qu'homme et en tant que critique, leur décernant parfois, à ce dernier titre, plus de louanges qu'elles n'en méritaient.

Il mettait fréquemment, dans l'expression de sa gratitude et de son admiration, une intensité telle que ses intentions ont été méconnues par ceux qui n'étaient pas familiers avec la ferveur de son style ; mais ceux qui pénétrèrent la véritable nature du poète, s'accordent avec Mrs Osgood pour dire que, pendant les dernières années de sa vie, son affection ne se détourna jamais de sa femme : « Je crois qu'elle fut la seule femme qu'il ait vraiment aimée », assure Mrs Osgood, et elle donne la belle ballade d'*Annabel Lee*, écrite à la mémoire de Virginia, comme une preuve touchante de la durable affection de Poe pour sa compagne. « Il est absolument faux, — écrit Mrs Clemm, la belle-mère de Poe, — qu'il ait été infidèle ou cruel envers elle. Il lui fut dévoué jusqu'au dernier moment comme tous nos amis peuvent l'attester... Comme nous étions heureux dans notre beau logis! (à Fordham) », s'écrie-t-elle. Mrs Osgood était une femme capable d'éveiller l'admiration par ses charmes intellectuels et physiques. « Ne pas écrire de la poésie, ne pas l'agir, la penser, la rêver, l'être, est entièrement hors de son pouvoir », déclara Poe, tandis que les sentiments de la dame pour lui peuvent se deviner par les vers qu'elle lui consacre dans le *Broadway Journal*, sous ce titre *To...*

In Heaven a spirit doth dwe l
Whose heartstrings are a lute.
EDGAR POE.

I cannot tell the *world* how thrills my heart
To every touch that flees thy lyre along ;
How the wild Nature and the wondrous Art
Blend into Beauty in thy passionate song —
But this I *know* — in thine enchanted slumbers
Heaven's poet, Israfel — with minstrel fire —

Taught thee the music of his own sweet numbers
And tuned — to chord with his — thy glorious lyre.

L'innocente Virginie avait pour Mrs Osgood autant d'affection que son mari, et elle la supplia, alors que leur amie partait en voyage pour sa santé, de continuer à correspondre avec Edgar, car elle estimait que l'influence de Mrs Osgood avait sur le poète des résultats bienfaisants.

Mrs Osgood traita avec mépris les calomnies répandues contre Poe, et quand on sait que celui-ci avait pour rival, dans les affections de la dame, Rufus Griswold, on se doute qu'elle dut bien souvent entendre formuler plus ou moins nettement à ses oreilles toutes sortes de calomnies.

Parmi les nombreuses dames qui s'intéressèrent au bien-être de Poe et des siens, aucune ne fut moins égoïste ni plus secourable que Mrs Shew. Elle ne savait rien de ses travaux littéraires ni de sa réputation, mais quand elle apprit qu'il était dans la détresse, elle donna aussitôt du meilleur d'elle-même. Du jour où elle vit pour la première fois la famille éprouvée, elle en devint l'ange gardien. Elle assura le confort des mourants et des vivants. Les derniers moments de la jeune épouse, qui s'éteignait de consomption, furent adoucis grâce à son secours. Mrs Clemm écrivit à cette bonne Samaritaine : « Sans votre aide opportune, nous n'aurions eu ni consolations suprêmes, ni messages affectueux, ni adieux émus, car dans sa faiblesse elle ne parlait plus qu'avec ses beaux yeux. » La gratitude que le poète conserva pour Marie-Louise Shew est manifeste dans les vers *To M... L... S...*, à celle à qui il devait

The resurrection of deep buried faith,
In Truth — in Virtue — in Humanity.

Après la mort de sa femme surtout, Poe ne pouvait vivre sans les conseils et la sympathie d'une femme indulgente et bonne. Peu après que les soucis mondains eurent appelé l'attention de Mrs Shew vers d'autres sphères d'activité, les pensées du poète furent attirées par les écrits de Mrs Whitman. Dans une conférence qu'il fit sur les *Femmes Poètes de l'Amérique*, il lui décerna la « prééminence pour les qualités du cœur, l'enthousiasme, l'imagination et le génie, à proprement parler ». Poe ne la connaissait pas personnellement, mais le bruit courut qu'après sa conférence, errant à minuit près de

la demeure de la poétesse, il l'aperçut se promenant dans le jardin et l'on suppose qu'il fit dans ce vers allusion à cet incident :

I saw thee once — once only— years ago.

Un échange de poèmes amena finalement une présentation et une correspondance d'un caractère fort passionné, de la part de Poe tout au moins. Les deux poètes se promirent, sous certaines conditions, de s'épouser, mais Poe fut accusé, faussement ou non, d'avoir enfreint les termes de leur contrat, et la dame reprit sa promesse. Bien que Poe estimât, non sans raison, qu'Helen Whitman eût agi peu généreusement à son égard, la poétesse n'oublia jamais qu'il avait été son fiancé et l'objet de ses affections. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, elle conserva précieusement les souvenirs qu'il lui avait laissés de son admiration, et sa demeure fut comme une « Mecque de l'esprit » à tous ceux qui vénèrent les œuvres et les paroles de l'auteur du *Corbeau*. La plus belle offrande à l'autel de son génie est le petit livre d'Helen Whitman : *Edgar Poe et ses Détracteurs*.

Nulle femme vraisemblablement, sauf sa « Lénore perdue », n'affecta les sentiments de Poe aussi profondément que la dame connue sous le nom d' « Annie ». Son affection pour elle, l'aide et la sympathie de la famille de sa « chère et véritable sœur » furent, pour le poète, le plus brillant rayon de bonheur pendant ses dernières années de solitude. C'est cette femme, à l'esprit intelligemment sympathique, qui inspira à Poe son poème « le plus musical et le plus mélancolique », *For Annie*, et, dans la dernière lettre qu'il adressa à Mrs Clemm, il envoie à « Annie » un message de foi et de gratitude. La dernière impression qu'il laissa dans le souvenir de cette dame fut tout favorable et elle m'a déclaré qu'elle le croyait « incapable d'une action vile ou déshonorante envers aucun être humain ». Après la mort de Poe, « Annie » se montra une amie éprouvée pour celle que le poète appelait sa « plus que mère », et elle donna asile à Mrs Clemm aussi longtemps que celle-ci le désira.

Lorsque le projet de mariage avec Helen Whitman fut rompu, Poe partit reprendre dans le Sud de nouvelles occupations littéraires. A Richmond, il apprit qu'Elmira, l'objet de ses

premières amours, était devenue veuve. Il lui fit une visite, et, en peu de temps, il lui renouvela sa proposition d'autrefois. Elle demanda du temps pour réfléchir, mais, avec son habituelle impétuosité, Poe déclara qu' « un amour qui hésitait n'était pas un amour digne de lui ». Ils échangèrent une promesse formelle. Quelques semaines plus tard, au moment où les cloches auraient dû carillonner les épousailles, le poète succomba à un trépas prématuré. La fin survint soudainement. Le 7 octobre 1849, l'âme tourmentée de Poe quitta ce monde...

JOHN H. INGRAM.

(Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.)

LA FLAMME ET LES CENDRES

—

I

Je t'ai vu, je t'ai vu, adolescent, dans les soirs ivre
Pleurer, gémir, crier ta fièvre dans le vent,
J'ai vu peser sur toi la main dont nul ne se délivre
Du désir éternel, amer et décevant.

Je connais cette angoisse et cette immense inquiétude
Qui font vide le cœur et que, les mains tendues,
On attire sur soi dans une étreinte ardente et rude
Des visages de rêve et des images nues...

Et parce que l'on n'a pressé contre son cœur brûlant
Que le reflet d'une ombre et l'ombre d'un nuage,
On est saisi d'un grand dégoût, si désespérément,
Qu'on désire dormir l'éternité de l'âge.

Un trouble violent est dans le sang, brûle nos veines,
Un malaise nous prend, nous blesse, nous remue :
C'est la vie qui s'éveille en nous, vibrante, forte, pleine
Comme l'aurore apparaissant parmi la nue!

C'est le désir multiple, ardent, nombreux, farouche et vif,
Qui nous dévore avec la force d'un regret,
Parce que nous restons la chair morne, l'esprit pensif
Ainsi que des oiseaux perchés sur un cyprès...

Il nous crie : jouissez, pressez, vivez, chantez, dansez !
Voici tout l'univers qui s'offre à vos étreintes,
Et nous le regardons avec des yeux doux et blessés
Et nos yeux ont des pleurs et nos voix ont des plaintes...

Et pourtant nous voulons vivre, chanter, danser, jouir,
Faire nos cœurs contents et nos chairs satisfaites
Mais nos cœurs sont des puits que nul bonheur ne peut remplir
Et nous sommes craintifs des prochaines défaites.

C'est pourquoi dans le soir, l'été, sous les ombres épaisses
En élevant les mains nous étouffons des pleurs,
Parce que le désir, l'amour, la crainte et la tristesse
Ont mis l'inquiétude amère dans nos cœurs !

II

Tais-toi. Je suis content. Je t'aime. C'est assez.
Qu'importent les soupirs, les maux, les pleurs versés,
Tout ce qui nous faisait l'âme lourde et penchée ?
Tu vins. Je t'attendais. Je ne t'ai pas cherchée.
Mais parce qu'il était nécessaire, vois-tu,
Que nous soyons l'un l'autre ainsi, tu es venue.
Ne me dis pas pourquoi, ne me dis pas comment.
Je t'aime. C'est assez. Nous sommes des amants.
Vois, l'amour est sur nous comme un ciel. Le silence
Fait se toucher nos cœurs. J'aime avec violence
Comme un chevreau bondit, j'aime docilement,
J'aime. Je suis à toi silencieusement.
Nous écoutons la nuit, le vent, la faible plainte
Des roseaux. Des parfums montent des térébinthes.
C'est un bourdonnement confus, au loin et trouble...
J'entends battre nos cœurs d'un rythme sourd et double,
Le mien un peu plus fort... Je sens de la fraîcheur
Qui monte. Viens. Rentrons... J'ai du ciel dans le cœur...

III

Les heures que ce soir, mains jointes, nous passâmes
Ensemble, pénétrés de passion, nos âmes
S'exaltaient l'une l'autre et chantaient uniement
Dans l'extase divine et le ravissement...
La musique régnant comme un parfum magique
Nous grisait, nous baignait d'un charme léthargique,
Et cherchant un écho dans le fond de nos cœurs
Y remuait de l'ombre et suscitait des pleurs...
Dans le lointain mourait un triste appel de cor...
Mais j'écoutais en nous de plus riches accords.
L'amour tirait de moi le magnifique chant
D'un cœur extasié qui cède à son penchant...
Nous montions, nous montions. Nous atteignions des cimes.
Vous étiez à mes yeux un horizon sublime.
La tendresse, une joie grave et pleine de paix
Planaient, pesaient sur nous et nous enveloppaient,
Communion sans fin, fiançailles profondes
Où le cœur découvrait dans l'autre cœur un monde,
Et tout en nous chantait sur un mode vainqueur
Et la musique alors continuait nos cœurs...

IV

Beaux yeux mystérieux où glisse mon image,
Beau yeux profonds comme des puits,
Je vous aime d'avoir reflété mon visage
Et que vous soyez pleins de lui...

J'ai penché sur votre eau la fièvre qui me brûle,
Mon amour, mon brûlant désir...
Vous êtes doux pour moi comme un frais crépuscule
Pour un cœur chargé de soupirs!

— Beaux yeux mystérieux qui souriez sans cesse
D'un rêve tiède et parfumé,
Sur quel beau paysage et sur quelle tendresse
Vous êtes-vous soudain fermés ?

— Je me plains doucement de cette rêverie
Où vous restez plongés souvent
Comme si vous vouliez qu'une image attendrie
Demeure en vous, jalousement !

V

Six mois, je fus heureux six mois ! Je vous aimais.
Vous m'aimiez. J'attendais vos lettres. Je vivais
Dans un rêve. Toujours vous étiez dans mon âme
Plantée comme un couteau dont vibre encor la lame.
Vous étiez dans mes yeux, mon esprit, ma raison.
J'étais ivre. J'avais votre intonation,
J'avais votre regard. Je pensais comme vous,
Et l'amour était pur et l'amour était doux.
— Le matin, vous étiez présente à ma pensée.
Je vous considérais comme une fiancée.
Je songeais : Aujourd'hui je la vois. Et les heures
Avançaient lentement, retardaient mon bonheur
Et puis, rapidement, l'emportaient. Et le soir
Dans la nuit, la lumière éteinte, l'ombre noire
S'illuminait pour moi d'une clarté divine.
Je vous voyais. Mon cœur brûlait dans ma poitrine...
Mes jours s'échelonnaient. Je nourrissais l'espoir
D'une heure auprès de vous passée, et de vous voir...
Et quand nous nous étions quittés, je revenais
Lentement, tristement chez moi. Et je pleurais,
Parce que j'avais trop de bonheur...
O maîtresse !
J'étais grave. J'étais débordant de tendresse.
Mes amis souriaient, mais moi, impérieux,

Je disais : Taisez-vous ! Je suis pareil aux dieux...
— Et le plus cher de tous, celui pour qui mon cœur
Est nu comme un miroir et n'a pas de pudeur,
Celui-là écoutait avec recueillement
Tout ce qui dans mon cœur chantait éperdument...

VI

Comme je suppliais, vous avez consenti
A m'aimer. Tout d'abord, vous n'avez ressenti
Qu'une compassion profonde, qu'un besoin
Fort de vous dévouer, de m'entourer de soins.
Mais parce que le cœur, mystérieusement,
Attire quand il aime ainsi qu'un rude aimant,
L'amour que propageait le mien a pénétré
Le vôtre que l'amour avait déjà blessé...
Et pareille à la rouille épousant le métal
Aveuglément, poussée d'un sentiment fatal
Avec la passion d'une femme qui aime,
Vous naissiez à l'amour, vous viviez de moi-même,
Vous oubliiez vos pleurs, vous ne voyiez que moi,
Et vous étiez heureuse et vous riiez parfois...
Mais nos deux cœurs liés impérissablement
Préparaient l'un à l'autre un éternel tourment.
Vous aimiez. Vous aviez découvert la tendresse.
Vous donniez. Vous versiez à ma jeune allégresse
Un vin chargé de miel, et ce qui vous comblait
De bonheur, c'était le bonheur qui m'accablait...
Le plaisir que j'avais vous charmait, et surtout
Vous préfériez en moi ce qui venait de vous.
— Moi, j'étais jeune, ardent, libre, désordonné
Dans la joie. Et j'avais un bonheur étonné,
Et je ne songeais pas que l'amour a besoin
D'un parallèle culte et d'un unique soin.
Moi j'étais l'ode — et vous n'étiez que l'élégie.
Je n'avais pas encor vingt ans. Pour moi, la vie

S'étendait magnifique et large et me donnait
Tout ce par quoi mon âme intense dominait,
La volupté, l'amour, la chaude passion
Aujourd'hui, et plus tard ta fièvre, ambition!
Mais vous, vous atteigniez à la trentième année.
Vous n'aviez plus autant le bonheur d'être née.
Moi je découvrais tout, heureux, charmé, surpris.
Vous n'aviez que le cœur, et moi j'avais l'esprit.

Alors comme j'avais la fièvre de goûter
A toute chose et que je vivais emporté
Vers mon rêve ébloui et vers ma destinée,
D'avance vous étiez aux larmes condamnée.
Près de vous je n'avais pas assez d'action.
Nos cœurs ne brûlaient plus des mêmes passions.
Nous tenions tous les deux des armes inégales.
Vous étiez la fourmi. Moi j'étais la cigale.
Il me fallait l'amour, la fièvre, le désir...
Je n'étais pas heureux, n'ayant pas à souffrir...

VII

Je fus injuste. J'accusais. Je connaissais
Mon tort. Un plaisir brusque et rare me poussait.
Froidement je mettais ce cœur à la torture.
L'amour dont je doutais vous était une injure.
N'importe. Je tenais ce cœur dans mes deux mains
Serré comme un oiseau qu'on étouffe. Soudain,
Comme un nuage crève et détend l'atmosphère,
Les sanglots trop longtemps contenus éclatèrent...

La Seine auprès de nous roulait son flot tranquille ;
Des arbres y baignaient leur image. La ville
S'étageait doucement au penchant du coteau.
Je vous vois... Vous étiez assise au bord de l'eau,

Sur un banc qu'ombrageaient des masses de verdure.
Et moi, plein d'un remords délicieux et pur,
Je cherchais votre main et je m'humiliais.
Je devenais plaintif. J'aimais... Je suppliais...
J'avais des mots touchants, des persuasions,
Si bien que vos regards chargés d'affliction
Se levèrent sur moi... Il y eut un silence.
Un reproche planait. Enfin la confiance
L'emporta. Vous aviez déjà tout oublié...

Nous goûtions le bonheur d'être réconciliés.
Comme une eau dont le vent a ridé la surface
L'amitié renaissante avait repris sa place.
Et moi je savourais la douce volupté
De la colère éteinte et du doute écarté.
Et pendant qu'à travers vos larmes mon image
Se reformait sereine et belle davantage,
Je songeais qu'il est bon parfois de se donner
Le mal d'être cruel pour être pardonné...

VIII

J'ai mes torts. J'en conviens. J'ai cessé le premier
De tenir haut ce cœur que l'amour fait plier.
Je regardais le soir, vous regardiez l'aurore
Et je disais : assez ! quand vous disiez : encore !
Mon cœur à votre cœur ne correspondait plus.
Je n'étais pas heureux. Vous m'en avez voulu...

Quelque temps j'ai menti. J'essayai quelques jours
D'affubler ma pitié du masque de l'amour.
Je souffrais. J'avais peur de la rupture proche.
Je redoutais ces yeux qu'empliraient des reproches.
Je craignais les sanglots, l'adieu définitif
Et l'amour qui supplie avec des yeux plaintifs —

Et déjà le remords en moi s'insinuait
Du mal involontaire, hélas! que j'avais fait...
Puis vous avez senti que mon cœur différent
Se détachait, comme un cadeau que l'on reprend.
Alors le désespoir en vous se déchaîna.
Votre âme à sa douleur toute s'abandonna.
Vous criiez. Vous pressiez mes genoux. La détresse
De vos yeux me navrait. Je n'eus pas de faiblesse.
Pourtant je sanglotais avec vous. J'ignorais
Que l'amour, même mort, a des liens secrets
Par quoi deux cœurs toujours sont liés l'un à l'autre.
Ma peine était aussi sincère que la vôtre.
Mais moi j'avais besoin d'être libre. J'avais
Un cœur que la prison de l'amour étouffait.
Alors je l'ai défait de toutes ses entraves,
Et parce que j'étais cruel, je me crus brave...

Un jour, je me souviens, vous étiez près de moi,
Glacée, épouvantée, avec un tendre effroi
Que plus rien dans mon cœur ne répondit au vôtre.
Hélas ! un des amants n'est plus pareil à l'autre !
Et vos bras m'enchaînaient d'une étreinte serrée,
Comme pour retenir mon âme délivrée,
Et longtemps, contre moi, silencieusement,
Pleurèrent votre deuil et votre isolement...
Ah! vous n'étiez alors plus qu'une chose inerte,
Un enfant qui se plaint, une victime offerte,
Que le sanglot secoue et qui soupire, hélas
Un cœur qui se déverse et s'exhale à voix basse...

IX

Vos lettres, le seul bien que je tenais de vous,
Sont, hélas! maintenant des cendres. A genoux
Devant l'âtre où le feu jetait sa flamme vive,
Ces lettres où l'amour tentait à se survivre,

L'une après l'autre avec un cœur bouleversé,
Je les ai vues se tordre et se décomposer...
Tout le jour, renouant la trame résolue,
Vivant dans le passé, je les avais relues.
Je baignais dans l'amour. Je vivais les instants
Où vous fûtes heureuse, où nous fûmes contents.
Je me ressouvenais de la fièvre passée
De laquelle mon âme était toute blessée
Quand j'attendais ces lettres que vous m'écriviez,
Ces lettres, où je vous sentais, où vous viviez,
Et où pour moi, sans phrase et sans littérature,
Vos secrets sentiments d'une fine écriture
S'inscrivaient. — Vous parliez de vous-même, de moi,
Et parfois je baisais avec un tendre émoi
La place où votre nom brillait comme une étoile...
— Tout le jour j'ai relu ces lettres qui dévoilent
Un cœur. Et quand le soir, hélas! ce fut fini,
Plein d'amertume, ainsi que je l'avais promis,
De ces lettres de feu j'alimentai la flamme...
Bientôt le souvenir faiblira dans mon âme
Comme un appel du cor s'efface au fond d'un bois...
J'aurai tout oublié, vos regards, votre voix.

Je n'aurai même plus cette preuve incertaine
Dont aurait pu jouir ma vieillesse prochaine,
Plus rien que la mémoire où tout est confondu
Et qui lorsqu'on l'interroge ne répond plus...

Je rêvais à cela, les regards dans la cendre...
La nuit autour de moi commençait à descendre,
La nuit m'enveloppait de son obscur manteau,
Et le feu s'éteignait dans un dernier sursaut,
Et son reflet dansait à l'or des reliures...

L'amour coulait de moi comme d'une blessure...

X

Sans doute il eût fallu plus de simplicité,
Ne pas tant compliquer les choses, écouter
La voix qui nous poussait l'un vers l'autre. Il fallait
Entendre au fond de nous l'amour qui nous parlait,
Et, comme deux enfants sincères qui se plaisent,
Rire, jouer, chanter, nous aimer à notre aise,
Sans crainte du remords et tendrement cueillir
La rose de l'amour et le fruit du désir...
Il fallait être jeune et sans expérience,
Avoir la spontanéité, la confiance,
Ne pas préméditer, ne pas analyser,
Non, mais nous laisser vivre et nous laisser griser,
N'être qu'un cœur, qu'un corps, qu'une pensée, qu'une âme,
Et d'un commun autel alimenter la flamme...

Vous avez préféré un Dieu que je déteste.
Vous avez craint l'amour. Vous m'offriez le reste,
L'amitié, la tiédeur, un pâle sentiment,
Un amour sans désir, limité chastement
Par le renoncement ou par l'indifférence...

Que pouvais-je tirer d'un flacon sans essence ?
J'ai lutté, j'ai voulu vous aimer. Je n'ai pu
M'attacher à la source où je n'avais pas bu.
Vous vous refusiez. Je n'ai pu suivre, hélas !
Un amour qui demande et qui ne donne pas...

XI

Tu l'as voulu, mon cœur, ce sort inévitable !
Tu croyais que l'amour saurait te contenter...
Je te vois accablé, saignant et pitoyable,
Et les pleurs maintenant t'empêchent de chanter !

Tu songeais que l'Amour n'apporte que des roses,
Que les jours de plaisir sont durables et beaux,
Et que seul à l'abri de ces métamorphoses,
Tu ne changerais pas, cœur changeant comme l'eau...

Si tu n'as pas changé, si tu restes semblable
A ce que fut jadis ton rêve ardent et creux,
Considère qu'il est des bonheurs périssables.
Va, bien qu'aimant toujours, tu n'es pas plus heureux...

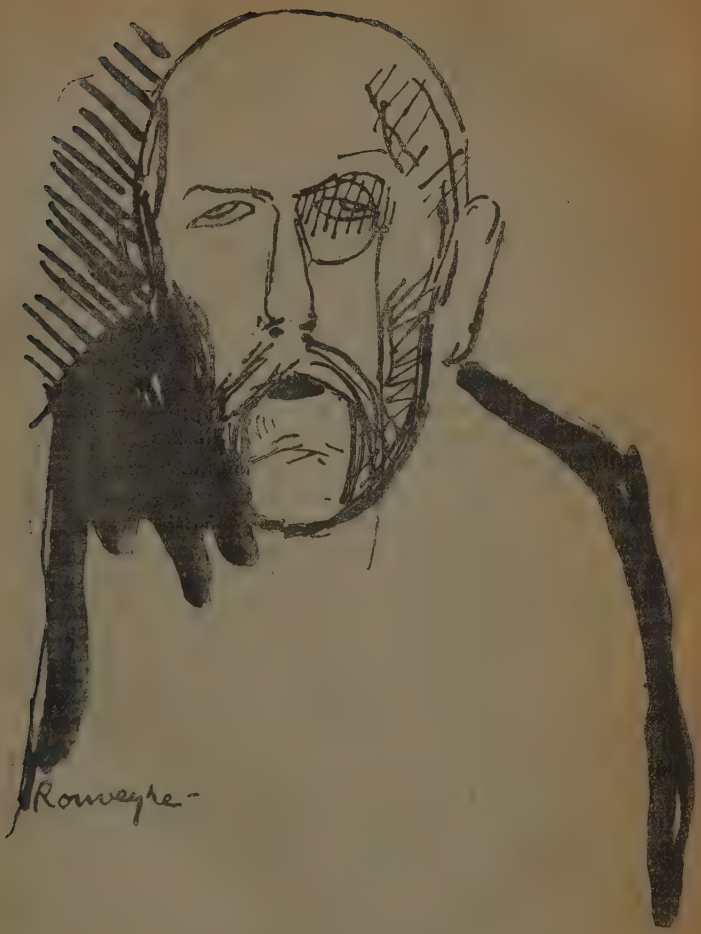
XII

Fallacieux bonheur, plaisir imaginaire !
Que j'avais cru pourtant d'un cœur sensible et pur
Goûter ces voluptés, ces mouvements sincères,
Et promener ce cœur au plus haut de l'azur !

Je pensais que l'Amour renaissant de lui-même
Apaiserait un cœur que rien n'a su calmer,
Et que dans les regards des yeux tendres que j'aime
Je saurais assouvir mon désir alarmé...

Mais je ne sens plus rien des anciennes heures
Qu'un regret douloureux, ardent et désolé
Et mon cœur violent ne bat plus et demeure
Comme un flambeau s'éteint pour avoir trop brûlé !

ÉMILE HENRIOT.



HENRI DE RÉGNIER

LE MASQUE DE FER

UNE SOLUTION NOUVELLE

La littérature sur le Masque de Fer est intéressante, entre autres parce qu'on peut y discerner avec une netteté rare le mécanisme de la formation d'une légende historique. Il y a des faits attestés d'une part par des documents officiels, de l'autre par des témoignages oculaires. Mais ces faits sont d'une telle étrangeté que l'imagination doit intervenir pour combler des vides déconcertants dans l'étoffe historique. D'abord ce fut l'imagination collective qui combina les éléments réels avec des éléments imaginés, de manière à faire rentrer l'histoire du Masque de Fer dans un cycle déjà connu par de nombreuses variantes et jouissant d'une grande popularité : le cycle du fils-de-roi maltraité, mais dont les origines se reconnaissent aux égards et marques de respect que lui témoignent ses geôliers. L'intéressant, ici, c'est que le populaire a brodé exactement suivant les mêmes directions en Provence, pendant le séjour du Masque de Fer à Sainte-Marguerite, et pendant son arrêt de quelques jours à Palteau, par Villeneuve-le-Roi, alors qu'on le transférait de Sainte-Marguerite à la Bastille. Par contre, ni à Pignerol, ni à Exiles, ni même à Paris, l'imagination populaire n'a relié le héros masqué à un cycle légendaire préexistant (1).

Puis est venue la légende individualisée, que Voltaire et Alexandre Dumas surtout ont repopularisée et qui, malgré les travaux d'érudition, est toujours celle qui a le plus cours, au point que le surnom du héros est fixé, bien que le masque de fer n'ait été qu'un simple loup de velours noir que le

(1) Il est remarquable que M. Sébillot ne signale pas, dans son *Folk-lore de France*, t. IV (*le Peuple et l'histoire*), de légendes relatives au Masque de Fer. Il serait intéressant de faire à ce sujet quelques enquêtes dans la région provençale en face des îles de Lérins, de discerner comment les légendes mises à la mode par Voltaire et Dumas ont été prises dans le peuple, et de chercher le mécanisme du transfert des caractéristiques de l'un des prisonniers politiques à d'autres.

prisonnier ne portait que quand il y avait danger pour lui d'être vu et, craignait-on, reconnu.

Pour le folkloriste, il y a donc intérêt à connaître la solution vraie, scientifique, de l'énigme. Car si l'on ne doit reconnaître dans le Masque de Fer qu'un aventurier quelconque, l'imagination populaire a brodé à faux, ou bien a attribué à un seul personnage des actes, une individualité et une origine propres à des personnes différentes, par un procédé de cristallisation bien connu dont on trouvera des cas typiques dans les cycles légendaires relatifs à Charlemagne, à Frédéric Barberousse, à Tchinghiz-Khan, etc. Si, par contre, le Masque de Fer était bien un fils de roi, le peuple a eu raison contre nombre d'érudits, Voltaire, Alexandre Dumas ayant alors saisi instinctivement le sens vrai de l'énigme, tout en déformant la réalité : ainsi la théorie que le Masque était un frère aîné de Louis XIV est inventée de toutes pièces.

Aussi remercierai-je M. Andrew Lang de m'avoir envoyé le livre récent de monseigneur A. S. Barnes (1), qui donne du problème une solution sinon entièrement nouvelle, puisqu'elle avait été suggérée par A. Lang dans une note de *The Servant's Tragedy*, mais du moins curieuse en ce qu'elle fait entrer dans le débat toute une série de faits qu'on avait laissés jusque-là en dehors.

Je rappellerai d'abord sommairement les faits établis par la correspondance officielle entre Saint-Mars, le gardien, pendant près de trente-cinq ans, du prisonnier, et Louvois, puis Barbezieux. Le 19 juillet 1669, lettre de Louvois à Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, lui enjoignant de tout préparer pour recevoir un prisonnier ; celui-ci lui sera amené par De Vauroy, sergent-major de la ville et citadelle de Dunkerque, averti par lettre du 28 juillet qu'il avait à arrêter « le nommé..... » et à le conduire en toute sûreté à Pignerol. Le 21 août, lettre de Saint-Mars à Louvois : « M. de Vauroy a remis entre mes mains le nommé Eustache d'Auger... Je lui dis, en présence de M. de Vauroy, que, s'il me parlait, à moi ou à quelqu'autre, d'autre chose que pour ses nécessités, je lui mettrais mon épée dans le ventre. » Les lettres de Louvois ne cessent de recommander à propos de ce prisonnier de prendre toutes les mesures d'isolement possibles.

(1) *The Man of the Mask*, Londres, Smith, Elder et Cie.

La thèse de Mgr. Barnes est que le Masque de Fer n'est autre que cet Eustache d'Auger ou Dauger, qui est traité d'abord de « misérable », et aussi de « valet » : « Vous ferez préparer les meubles qui sont nécessaires pour la vie de celui qu'on vous amènera, observant que, comme ce n'est qu'un valet, il ne lui en faut pas de bien considérables. » (Lettre du 19 juillet 1669.) Ce terme de « valet » a empêché la plupart des chercheurs de voir une connexion entre Eustache d'Auger et le Masque de Fer.

Un deuxième fait regardé par Mgr. Barnes comme important, c'est que des facilités spéciales sont accordées à ce d'Auger, appelé d'abord « votre nouveau prisonnier », puis, plus, tard, « l'ancien prisonnier », d'avoir des livres de prières et à Sainte-Marguerite une chapelle à lui. Ainsi, lettre du 10 septembre 1669 : « Vous pourrez luy faire entendre, les dimanches et les festes, la messe qui se dira pour M. Foucquet, sans pourtant estre dans le même lieu, et vous observerez de le faire si bien garder durant ce temps-là qu'il ne puisse s'évader ni parler à personne ; vous pourrez mesme le faire confesser trois ou quatre fois l'année s'il le désire, et non point davantage, à moins qu'il ne luy survinst quelque maladie périlleuse. »

Les précautions prises à propos de ce prisonnier ne furent pas sans exciter la curiosité publique, et Saint-Mars écrit à Louvois, le 12 avril 1670, qu'aux personnes curieuses il est obligé de dire des « contes jaunes » pour se moquer d'eux. C'est donc à ces « contes jaunes », qui varient avec les années et les prisons successivement commandées par Saint-Mars, qu'il faut faire remonter diverses hypothèses populaires prises au sérieux par plusieurs érudits.

« Le prisonnier de la tour que M. de Vauroy m'a amené ne dit rien, il vit content, comme un homme tout à fait résigné à la volonté de Dieu et du roi » (30 décembre 1673) ; mais comme il était souvent malade, Saint-Mars demanda, et obtint, en janvier 1675, la permission de le donner pour valet à M. Foucquet, tout en s'abstenant de le mettre avec Lauzun, ce sur quoi il est encore insisté dans une lettre du 11 mars 1675. Or, ou bien ce Dauger n'était qu'un criminel ordinaire et vraiment un valet, et alors pourquoi le tenir ainsi écarté de Lauzun (1) ; ou bien il possédait des secrets d'Etat, qui devaient

(1) On sait que les précautions ne servirent de rien : Lauzun réussit à creuser

être connus déjà de Foucquet, ou en tout cas pouvaient sans danger lui être communiqués, étant donné le nombre de ceux qu'il détenait déjà. Foucquet d'ailleurs était condamné à mourir en prison, et il mourut en effet à Pignerol.

On emprisonna alors ses deux valets dans la Tour d'en Bas, tout en donnant ordre, par lettre du 8 avril 1680, de dire à Lauzun : que « les nommés Eustaches d'Augers et le dit la Rivière [l'autre valet de Foucquet] ont été mis en liberté, et que vous en parliez de mesmes à tous ceux qui pourroyent vous en demander des nouvelles ». A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que la santé de cet Eustache d'Auger intéresse toujours beaucoup Louvois. Mais à partir de ce moment, il n'est plus que l'un des « habitants de la Tour d'en Bas ».

Il faut maintenant revenir en arrière. Le 2 mai 1679, avait été mis en sûreté à Pignerol Mattioli, né en 1640, ministre de Charles III de Mantoue, qui devait livrer Casal à Louis XIV et trahit à la fois le roi et son maître. Suivant la coutume des prisons d'Etat — et ce fait est à retenir aussi à propos du « valet Eustache d'Auger » — on changea son nom et son état civil (1), et il ne fut plus connu en prison que sous le nom de De Lestang ; ainsi, dans la lettre du 10 juillet 1680 : « A l'esgard du sieur de Lestang, j'admire votre patience et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite, quand il vous manque de respect. »

Tout différent de Dauger, Mattioli fut en révolte ouverte, et Saint-Mars ne cesse de se plaindre à Louvois de ce prisonnier désagréable. La plupart des érudits, et surtout M. Funck Brentano avec une étrange persévérance, ont identifié Mattioli et le Masque de Fer. Je ne saurais entrer ici dans le détail des discussions. Mais il est certain que Mattioli : 1° n'alla pas à Exiles avec Saint-Mars, mais resta à Pignerol, où il fut d'abord enfermé avec un Jacobin fou, puis seul avec son valet ; 2° Saint-Mars emmena à son nouveau poste d'Exiles, secrètement, les « deux de la Tour d'en Bas », qui ne sont autres

un couloir de sa cellule à celle de Foucquet, et pendant plusieurs mois ils purent causer à loisir ; mais Dauger semble avoir alors aussi conservé le mutisme et le contentement inaltérable qui font la joie de Saint-Mars toutes les fois qu'il parle à Louvois ou à Barbezieux de « son prisonnier ».

(1) De même quand Catinat, au moment d'aller occuper Casal, vint à Pignerol soi-disant comme prisonnier, il fut inscrit sous le nom de De Richemond et appelé dans les lettres « votre nouveau prisonnier » (1681).

que d'Auger et La Rivière (1); 3° l'expression « mes deux merles », employée par Saint-Mars dans une lettre à d'Estrades, signifie seulement « mes deux oiseaux en cage » et n'a rien de méprisant, ou bien rentre dans le système du déguisement verbal; 4° en janvier 1687, Saint-Mars est nommé à Sainte-Marguerite; on lui donne ordre de se rendre de suite dans l'île et de construire une prison spéciale pour ses prisonniers. Ce même mois, Saint-Mars annonce à Louvois, d'Exiles, que l'un de ses prisonniers vient de mourir; c'est La Rivière, dont on sait qu'il était gravement malade d'hydropisie. Les deux lettres se sont croisées, et, dans celle de février, Louvois ne parle plus de transfert à Sainte-Marguerite que « du prisonnier », donc de Dauger, en recommandant de prendre des mesures de sûreté exceptionnelles qui correspondent à celles dont ce même Dauger a été l'objet à Pignerol. De même dans la lettre du 16 mars, c'est bien du prisonnier d'Exiles qu'il est question; 5° quant à Mattioli, il était resté à Pignerol, d'où on le fit partir, ainsi qu'il ressort de la correspondance entre de Maisonsel et Barbezieux, le 7 avril 1694; or, Saint-Mars a écroué « son prisonnier » à Sainte-Marguerite dès le 30 avril 1690 et les précautions prises ayant de nouveau provoqué des commentaires, il laisse dire que ce prisonnier est le duc de Beaufort, mort à Candie en 1669, et dont on n'a pas retrouvé le cadavre, ou un fils d'Olivier Cromwell.

On a vu que Mattioli avait été écroué à Pignerol sous le nom de Lestang; mais à ce moment se trouvait à la prison un pasteur protestant s'appelant aussi De Lestang; d'où sans doute des confusions possibles; et c'est ainsi que je m'explique pourquoi son vrai nom fut rendu à Mattioli par Barbezieux dans ses dépêches. Il devait y avoir pour ces faux noms des règles assez simples (2), psychologiquement sans doute analogues à celles qui règlent le choix des pseudonymes; c'est pourquoi, à la mort de « l'ancien prisonnier », on lui donna automatiquement un nom analogue à celui de Mattioli, le nom de Marchioly.

Par contre, « mon prisonnier » est nommé, à Sainte-Marguerite, « Monsieur Latour », souvenir de la formule « les prisonniers, ou messieurs, de la Tour d'en Bas». Enfin Mattioli mou-

(1) Voir les lettres du 2 et du 11 mars 1682.
(2) Ainsi, le 30 avril 1701, on écroue Maranville sous le nom de Ricardville; etc.

rut, peu après son arrivée à Sainte-Marguerite, des fatigues du voyage.

C'est là seulement, la réclusion y étant un peu moins sévère, que le prisonnier eut à porter un loup de velours; il put alors sortir de sa cellule. Je n'insisterai pas sur le transfert à la Bastille ni sur les Relations de Renneville, sur lesquelles on se renseignera aisément. De tous ces faits de détail éclairés les uns par les autres, il ressort, en tout cas, que seul le valet d'Auger répond aux équations du problème.

Qui était ce personnage? C'est ici qu'intervient la théorie de Mgr. Barnes. Tout d'abord, il rappelle que Charles II, roi d'Angleterre, eut toute sa vie un penchant prononcé vers le catholicisme, mais n'osa se convertir qu'à son lit de mort. Ce ne fut pas faute d'avoir négocié avec Rome, soit directement avec le pape, soit de préférence par l'intermédiaire du général des Jésuites. Celui qui fut chargé des démarches principales n'est autre que Jacques de la Cloche, son fils, né à Jersey en 1646, alors que Charles n'avait que 16 à 17 ans, d'une jeune fille de la famille des Carterets, Marguerite, laquelle épousa, en 1656, Jean La Cloche. L'enfant fut élevé en Hollande et en France, puis, en 1665, vint à Londres. Très doux et très studieux, il refusa tout emploi à la cour; il obtint de son père des papiers d'identité et l'autorisation de voyager en Europe. A Hambourg, il se fit connaître de la reine Christine, puis vint à Rome se convertir au catholicisme et entra chez les Jésuites. L'*Ingressus Novitiorum ab anno 1631 ad 1675* comprend en effet, sous signature « Giacomo della Cloche manu propria », la liste des effets et biens qu'il possédait en entrant.

Des lettres conservées aux archives des Jésuites et publiées in extenso par Mgr. Barnes, il ressort que Charles II eut aussitôt l'idée d'utiliser son fils comme négociateur secret entre lui et Rome. Le jeune homme fit en effet plusieurs fois le voyage entre la Ville et Londres, et notamment joua un rôle important dans les pourparlers, en 1668, pour l'obtention du chapeau de cardinal en faveur de d'Antigny, grand-aumônier catholique de la reine d'Angleterre.

Or, c'est en cette même année que le duc d'York, plus tard Jacques II, se convertit au catholicisme. Son frère le roi Charles n'osait prendre le même parti et eut alors l'idée d'offrir à Louis XIV son alliance contre la Hollande, sous condition

d'être soutenu dans ses efforts pour refaire du catholicisme la religion d'Etat de l'Angleterre. Sa sœur Henriette servit d'intermédiaire entre les deux rois, et à l'insu des ministres des deux royaumes. Tel est le Grand Secret, dont la divulgation eût amené : 1° une révolution immédiate en Angleterre; 2° une coalition immédiate des autres pays d'Europe contre Louis XIV; 3° l'échec absolu de tous les plans de Louis XIV pour l'établissement de son hégémonie après conquête définitive de la Hollande grâce à l'appui de la flotte anglaise.

C'est ici que la théorie de Mgr. Barnes devient curieuse. Jacques de la Cloche est à Rome en décembre 1668 et sur le point de se rendre en Angleterre. A partir de ce moment, son nom ne figure plus sur les registres des Jésuites (1). S'il est parti pour Londres, il a dû arriver dans cette ville vers la fin de janvier. Dans une lettre du 20 janvier 1669, de Charles II à Madame, il est dit : « J'avais écrit jusque-là quand je reçus votre lettre par l'Italien dont vous ignorez le nom et la qualité et il m'a donné votre lettre dans un passage où il faisait si sombre que je ne reconnaîtrais pas sa figure si je le revoyais; en sorte que l'homme peut réussir, si sa recommandation et sa réception sont si adaptées l'une à l'autre (2)! », c'est-à-dire : inconnu de celle qui envoie et inconnu de celui qui reçoit. C'est là, suivant Mgr. Barnes, un simple jeu : Henriette ignorait l'existence de Jacques de la Cloche et qu'il fût son neveu; et, dans toute sa correspondance, Charles a toujours soin de présenter les choses à chacun de ses correspondants de manière que jamais on ne puisse raccorder les lettres.

Pour Mgr. Barnes, le mystérieux Italien n'est autre que Jacques de la Cloche. Or, en février 1669, Lionne écrit à Colbert de Croissy, ambassadeur à Londres : « Le roi a très souvent considéré que, comme vous avez à faire prendre une grande résolution [il s'agit de la guerre contre la Hollande] à un prince naturellement fort irrésolu..... un des moyens qui pourraient vous être fort utiles pour le bon succès de votre négociation serait d'avoir à votre entière disposition, auprès dudit roi, quelque personne affidée et d'esprit capable, entrant

(1) En 1669 mourut, à Naples, un individu qui se prétendait Jacques Stuart, fils de Charles II; mais des recherches de lord Acton il ressort nettement que c'était un imposteur; son histoire est discutée par Mgr. Barnes, pp. 175-188 de son livre, qui arrive aux mêmes conclusions que lord Acton.

(2) Barnes, *loc. cit.*, p. 324.

à toute heure dans ses divertissements et ses plus secrètes occupations, etc. » Et « le roi a tiré du cloître, pour en faire un abbé, à la recommandation de madame l'électrice de Bavière... le père Pregnani, théatin », qui possède à fond l'astrologie, « qui lui donna un grand nom dans Paris »; le duc de Monmouth l'a vu souvent ici et en a été enchanté. Bref, on envoie l'abbé Pregnani à Londres pour servir d'espion à la cour de Charles II; l'ambassadeur ne doit rien lui cacher.

En effet, Colbert de Croissy se flatte, dans ses lettres à Lionne, d'avoir bien mis l'abbé au courant de tout, cependant que Charles, dans sa lettre à Madame, du 7 mars 1669, dit : « J'oubliais de vous dire que j'ai trouvé votre ami, l'abbé Pregnany, homme très ingénieux en toutes choses sur lesquelles j'ai causé avec lui et je lui ai trouvé grande intelligence (wit), mais vous pouvez être sûre que je n'irai pas plus loin avec lui que suivant votre caractère ». La théorie de Mgr. Barnes est donc que l'abbé Pregnani n'est autre que Jacques de la Cloche et que Charles II s'amuse à « rouler » à la fois sa sœur et les ministres de Louis XIV. On pourrait, il est vrai, objecter que cet abbé Pregnani semble avoir été connu à Paris bien avant janvier-mars 1669 et que par suite il ne saurait être Jacques de la Cloche qui, en janvier, arrivait à Londres directement de Rome.

Bien qu'à mon sens cette objection soit fondamentale, voici en tout cas la suite des aventures de l'abbé. Il fréquente la Cour, voit souvent le roi, fait, lors des courses de chevaux à Newmarket, en mars 1669, des pronostics qui le couvrent de ridicule, lui aliènent le duc de Monmouth et font douter de son utilité diplomatique d'abord Colbert de Croissy, puis Lionne : « Ce n'est pas [d'ailleurs] qu'il manque d'adresse et de zèle pour le service du Roy, mais c'est qu'il n'y a personne ici qui agisse dans la veine du bien public » (lettre de Colbert de Croissy à Lionne, du 13 mai 1669).

Dans les lettres de Charles à Madame, on voit les intrigues politico-religieuses se nouer de plus en plus. Le 17 juin, lettres de Colbert de Croissy à son frère et à Lionne pour s'excuser de n'avoir pas encore communiqué à l'abbé Pregnani les trois lettres de Lionne ordonnant son retour en France. Il lui communique l'ordre ce jour même. Le 24 juin (4 juillet français), lettre de Charles II à Henriette disant : « Je

vous écrirai demain par l'abbé Prégnany. » Le même jour, Colbert de Croissy dit qu'il n'a eu qu'à se louer de l'abbé et écrit à Louis XIV que l'abbé rendra un compte fidèle de tout; le 27 juillet, lettre de Lionne à Colbert de Croissy :

« L'abbé Pregnani a fait peu de diligence en son voyage et ne m'a rendu votre dépêche du 4e que plusieurs jours après que j'avais reçu celles des 8e et 11e. Dans l'entretien que j'ay eu avec l'envoy je n'ay rien trouvé de plus agréable que ce qu'il a dit à tout le monde aussi bien qu'à moi à votre avantage, ne pouvant s'espuiser à parler de votre capacité !... mais l'endroit de nos conversations... qui m'a le plus touché..., etc. »

Ainsi l'abbé Pregnani part le 5 juillet de Londres et arrive à Calais le 6 ou le 7 anglais, ce qui équivaut au 16 ou au 17 juillet français. Henriette d'Angleterre meurt l'an suivant, et Charles écrit aussitôt à Louis XIV de prendre toutes les lettres et de détruire toutes celles qui sont postérieures au 4 juillet 1669 : donc, aucun renseignement possible de ce côté sur l'abbé Pregnani; et notamment nous ne savons pas si la lettre annoncée du 25 fut remise.

En tout cas l'abbé Pregnani disparaît complètement de la correspondance officielle à partir de cette date, et Mgr. Barnes n'a pu retrouver ses traces.

Or, la lettre de Louvois à Saint-Mars annonçant l'envoi d'un prisonnier non nommé est du 19 juillet et la lettre au capitaine de Vauroy à Dunkerque est du 28. D'où la théorie de Mgr. Barnes : l'abbé Pregnani a été arrêté à Calais le 16 ou le 17; nouvelle a été donnée aussitôt à Paris et décision rendue de l'emprisonner; transfert à Dunkerque et lettre à De Vauroy. Eustache Dauger, valet et pieux, n'est autre que l'abbé Pregnani, détenteur, à ce que pensent Louis XIV et ses ministres, du Grand Secret grâce à Colbert de Croissy. Charles, qui est seul à savoir que c'est son fils, l'a chargé sans doute d'aller à Rome après avoir remis la lettre du 5 juillet à Henriette. Il ne s'inquiète donc pas du sort de Jacques de la Cloche et plus tard suppose sans doute qu'il est mort de quelque accident au cours de son voyage. Mais, à un moment donné, vers l'époque où M. Latour est transféré à Sainte-Marguerite, soit par suite de la communication de papiers d'identité, soit après quelque communication directe, soit enfin à cause de sa ressemblance enfin reconnue avec son père, les origines réel-

les du prisonnier et de l'abbé Pregnani sont reconnues : d'où les allègements apportés à sa captivité, le respect manifesté par Saint-Mars, etc.

Le sort du prisonnier subit en même temps les fluctuations de la politique générale : à certains moments, le Grand Secret diminue d'importance; à d'autres, il en reprend, et alors arrivent les lettres pressantes de Louvois et de Barbezieux, ordonnant une surveillance plus rigoureuse.

Enfin l'emprisonnement à la Bastille, au lieu d'une mise en liberté, fût-ce conditionnelle, s'expliquait par le désir de Louis XIV d'avoir sous la main un prétendant, duquel jouer, au trône d'Angleterre, les attestations de Charles étant conservées dans les Archives des Jésuites à Rome.

Telle est la série d'hypothèses, au moins ingénieuses, de monseigneur Barnes. Il va de soi que la lettre de Lionne à Colbert sur les éloges faits par l'abbé serait destinée à « boucler l'affaire ». Et sans faire d'autres critiques de détail, je pose seulement à mon tour une question à mes lecteurs :

Quelqu'un peut-il retrouver les traces de l'abbé Pregnani après juillet 1669?

Que l'abbé Pregnani soit le valet Eustache Dauger et l'homme au masque de velours, cela est assez plausible : les allures du prisonnier furent bien celles d'un ecclésiastique, et sa qualité d'astrologue a pu lui faire attribuer à cette époque une puissance spéciale. D'où aussi les précautions contre une évasion qu'on croyait sans doute plus aisée à combiner pour lui que pour d'autres; d'où peut-être un curieux incident, postérieur à la mort de Foucquet, le « prisonnier de la Tour d'en Bas » semblant avoir eu l'idée de distiller ou de faire quelque opération chimique. Faire pourtant de la lettre de Lionne à Croissy, dans laquelle il dit, à deux reprises au moins, qu'il a vu l'abbé, qu'il lui a parlé, et que l'abbé a parlé à bien d'autres de Croissy, avec force éloges, faire de cette lettre une imposture destinée à empêcher l'identification de l'abbé et du valet Eustache Dauger, c'est assez hasardé.

Identifier Jacques de la Cloche à l'abbé Pregnani l'est davantage encore, comme je l'ai indiqué brièvement : avant sa mission, ce théatin était connu de maintes personnes. Il est difficile de croire que Jacques de la Cloche, venu à Londres en janvier, d'après la supposition de Mgr. Barnes, ait pu

entrer dans un cloître comme théatin, en être tiré pour devenir abbé grâce à la protection de l'Electrice, se faire connaître du Tout-Paris de l'époque, intriguer le duc de Monmouth, tout ceci en une semaine de janvier et une ou deux semaines de février 1669. Ou alors il faut admettre que Louis XIV était au courant de la véritable origine de l'abbé — Jacques de la Cloche,— et qu'Henriette elle-même y a été mise par la lettre du 25 juin....

Puis il y a la question de dates : ici chaque jour compte. Il y a un écart de dix jours entre le calendrier anglais et le calendrier français : Charles écrit le 24 juin que l'abbé Pregnani part le lendemain ; Croissy écrit à Lionne le 4 juillet que l'abbé part pour Paris. Charles, sans aucun doute, met la date anglaise, mais Croissy? S'il met la date française, le 4 juillet de Croissy équivaut au 24 juin de Charles et l'abbé est bien parti au jour indiqué (1). Dans ce cas, on conçoit, s'il n'a vu Lionne que vers le 25-27, que celui-ci écrive le 27 à Croissy que l'abbé n'a pas fait diligence. Ou bien Croissy prend les dates anglaises, et, dans ce cas, l'abbé n'est parti que le 5 juillet anglais, soit le 15 juillet français, date admise (p. 251) par Mgr. Barnes ; alors Pregnani ne méritait pas la colère de Lionne, lequel, même en supposant que sa lettre ait été trompeuse tout exprès, n'aurait pu accuser l'abbé de n'avoir pas fait diligence. Croissy lui-même eût trouvé étrange cette inconséquence. Il faut donc admettre que l'abbé est parti le 24 juin-4 juillet ; il peut avoir débarqué à Calais le 5 ou le 6 et la coïncidence avec les lettres du 19 à Saint-Mars et du 28 à Vauroy (Dunkerque) cesse d'être telle qu'on puisse identifier l'abbé Pregnani avec le nommé....., plus tard (21 août) appelé Eustache d'Auger, d'autant que la lettre de Lionne perd tout caractère de supercherie diplomatique.

Il y aurait encore à discuter bien d'autres points. Comment, par exemple, Jacques Stuart, qui mourut à Naples, a-t-il pu connaître tant de détails, et jusqu'au pays d'origine (Jersey) de Jacques de la Cloche ? A mon avis, Jacques, à son départ de Rome, a été assassiné et dépouillé de quelques-uns de ses papiers par un aventurier qui en a tiré parti du mieux qu'il a pu. Ainsi s'expliquerait entre autres ce fait que ce Jac-

(1) Toutes ces lettres sont à la Bibl. Nat., fonds français, 10665, et aux Affaires Etrangères, Corr. Angl. 95.

ques Stuart, qui se disait Anglais, ne savait pas un mot d'anglais. Mgr. Barnes se fonde sur la correspondance conservée à Rome entre Charles II et son fils (1), et qui est en français, pour admettre qu'en effet Jacques ignorait l'anglais. C'est là une affirmation toute gratuite; car Jacques avait déjà vécu à Londres quelque temps, nullement comme fils reconnu de Charles II, et j'ai peine à croire qu'il n'ait pas à ce moment appris une langue aussi facile, surtout francisée comme l'était l'anglais d'alors.

En tout cas, voici la série des noms qu'aurait portés, avec la théorie de Mgr. Barnes, le Masque de Fer : Jacques Stuart de la Cloche; l'abbé Pregnani; Eustache d'Auger, valet; le prisonnier de la Tour d'en Bas; le prisonnier de la Tour; mon ou votre prisonnier; M. Latour; mon ou votre ancien prisonnier; l'ancien prisonnier; l'homme de la deuxième ou de la troisième Bertaudière (Bastille); Marchioly.

A. VAN GENNEP.

(1) Les lettres de Charles à Jacques de la Cloche furent publiées il y a une quarantaine d'années par le P. Boero. Mgr. Barnes n'a pas eu les originaux entre les mains et A. Lang m'écrit que les Jésuites ont entrepris des recherches dans leurs Archives. Si ce sont des faux, l'identification de Jacques de la Cloche avec l'abbé Pregnani devient plus impossible encore.

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST [1]

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL
PRÉLUDE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'AVENIR

1.

La tâche qui incombait aux prochaines années était prescrite aussi sévèrement que possible. Après avoir accompli la partie affirmative de cette tâche, c'était le tour de la partie négative, où il fallait dire non, *agir non*. Il fallait entreprendre la transmutation de toutes les valeurs qui avaient eu cours jusqu'à présent, la grande guerre, l'évocation du jour où la bataille serait décisive. Pendant ce temps je me suis aussi enquis lentement de natures semblables à la mienne, de celles qui, appuyées sur leur réserve de force, prêteraient la main à *l'œuvre de destruction*.

Depuis cette époque tous mes écrits sont des hameçons que je lance. Peut-être que je m'entends mieux que n'importe qui à pêcher à la ligne?... Si rien ne se *laissa prendre*, ce n'était pas de ma faute. Les poissons *faisaient défaut*...

2.

Le livre (1886) est dans ses parties essentielles une *critique de la modernité*, les sciences modernes, les arts modernes, sans en exclure la politique moderne. Je donne également des indications au sujet du type contraire qui est aussi peu moderne que possible, un type noble, un type affirmatif. Considéré ainsi, mon livre est *l'école du gentilhomme*, le mot pris dans un sens plus intellectuel et plus radical qu'il n'a été fait jusqu'à présent. Rien que pour tolérer cette interprétation, il faut avoir du courage, il ne faut pas avoir appris la peur.

Toutes les choses dont notre époque est fière sont envisagées comme l'opposé de ce type; j'y vois presque l'indice de mau-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 274, 275, 276 et 277.

vaises manières. Je citerai, par exemple : la fameuse « objectivité » ; la « compassion avec tout ce qui souffre » ; le « sens historique » avec sa soumission devant le goût étranger, sa platitude devant les petits faits ; l'« esprit scientifique ».

— Si l'on considère que le livre est écrit après *Zarathoustra*, on devinera peut-être aussi le régime diététique d'où il tire son origine. L'œil qui, sous l'empire d'une nécessité formidable, a pris la mauvaise habitude de voir *dans le lointain* — Zarathoustra possède une plus longue vue que le tsar — est forcé à saisir ici d'un regard aigu ce qu'il y a de plus proche, le temps, ce qui se trouve autour de lui. On verra dans tous les détails, mais avant tout dans la forme, un pareil éloignement *despotique* des instincts qui rendirent possible la création d'un Zarathoustra. Au premier plan il y a le raffinement dans la forme, dans l'intention, dans l'art du *silence ;* la psychologie est maniée avec une cruauté et une dureté voulues. Le livre tout entier ne contient pas un seul mot de bonté.

Tout cela repose. Qui donc saurait deviner en fin de compte quelle espèce de récréation rend nécessaire un tel gaspillage de bonté comme celui qui se trouve dans *Zarathoustra*?... Pour parler théologiquement — écoutez, car je parle rarement en théologien — ce fut Dieu lui-même qui, sous la forme du serpent, se coucha sous l'arbre de la Connaissance, lorsqu'il eut accompli son œuvre : il se reposait ainsi d'être Dieu. Tout ce qu'il avait fait, il l'avait fait trop beau... Le diable n'est que l'oisiveté de Dieu, à chaque septième jour...

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

UNE ŒUVRE DE POLÉMIQUE

Les trois dissertations qui composent cette généalogie sont peut-être, pour ce qui concerne l'expression, l'intention et l'art de la surprise, ce qu'il a été écrit jusqu'à présent de plus inquiétant. Dionysos, on ne l'ignore pas, est aussi le dieu des ténèbres. Il y a là chaque fois un début qui *doit* induire en erreur ; ce début est froid, scientifique, ironique même ; il est mis en relief avec intention ; il est dilatoire à dessein. Peu à peu l'agitation augmente ; çà et là il y a des éclairs à l'horizon ; des vérités très désagréables viennent de loin avec de sourds grondements, jusqu'à ce qu'un *tempo feroce* soit atteint, où tout se presse en avant avec une tension formidable. A la fin,

l'on aperçoit chaque fois, au milieu de détonations absolument terribles, une *nouvelle* vérité, visible parmi d'épais nuages.

La vérité de la *première* dissertation, c'est la psychologie du christianisme : la naissance du christianisme dans l'esprit du ressentiment, et non point, comme on pourrait le croire, dans l' « esprit »... De par toute son essence, c'est un mouvement de réaction, la grande insurrection contre la domination des valeurs *nobles*.

La *seconde* dissertation présente la psychologie de la *conscience :* celle-ci n'est pas, comme on pourrait le croire, « la voix de Dieu dans l'homme ». C'est l'instinct de la cruauté qui se dirige en arrière, après qu'il ne lui a plus été possible de se décharger à l'extérieur. La cruauté, considérée comme un des plus anciens et des plus nécessaires fondements de la civilisation, est ici mise en lumière pour la première fois.

La *troisième* dissertation résout le problème de l'origine de l'idéal ascétique et de sa puissance énorme, la puissance de l'idéal du prêtre, bien que cet idéal soit l'idéal *nuisible* par excellence, une volonté de la fin, un idéal de décadence. Cette puissance du prêtre provient non point du fait que Dieu est derrière lui, comme on pourrait le croire, mais du fait que l'idéal ascétique a été jusqu'à présent, faute de mieux, le seul idéal, un idéal qui n'avait pas de concurrence. « Car l'homme préfère vouloir le néant que de ne point vouloir du tout... » Avant tout un *contre-idéal* faisait défaut, jusqu'à l'apparition de *Zarathoustra*.

On m'a compris. Trois études préparatoires et déterminantes d'un psychologue, en vue d'une transmutation de toutes les valeurs. Ce livre contient la première psychologie de prêtre.

CRÉPUSCULE DES IDOLES

COMMENT ON PHILOSOPHE A COUPS DE MARTEAU

I.

Cet écrit qui n'a pas 150 pages, avec son allure à la fois sereine et fatale — un démon qui rit — est la tâche de si peu de jours que j'ai des scrupules à en dire le nombre. Parmi tous les livres, il représente une exception ; il n'existe rien de plus substantiel, de plus indépendant, de plus révolutionnaire

— de plus méchant. Si l'on veut se faire rapidement une idée à quel point avant moi tout était placé la tête en bas, il faut commencer par la lecture de cet ouvrage. Ce qui, sur la page de titre, est appelé *idole*, c'est précisément ce qui jusqu'à présent a été appelé vérité. *Crépuscule des idoles*, cela signifie : la fin des vérités anciennes commence...

2.

Il n'y a pas de réalité, il n'y a pas « d'idéalité » qui ne soient touchées dans ce livre (— touché ! quel euphémisme circonspect !) Non seulement les idoles *éternelles*, mais encore les plus jeunes, par conséquent les plus séniles, « l'idée moderne » par exemple. Un grand vent souffle à travers les arbres, et, de tous les côtés, les fruits tombent sur le sol — ce sont des vérités. Il y a dans ce livre le gaspillage d'un automne trop abondant. On trébuche sur les vérités, on en écrase même quelques-unes, — elles sont trop !... Mais ce que l'on finit par prendre dans la main, ce n'est plus rien de problématique, ce sont des choses décisives. Moi seul, je tiens la mesure pour les « vérités », moi seul je suis capable de juger. C'est comme si une *deuxième conscience* s'était éveillée en moi, c'est comme si la « volonté » avait allumé en moi une lumière qui éclaire la pente *oblique* sur laquelle elle est descendue jusqu'à présent toujours plus bas... Cette pente *oblique*, on l'appelait le chemin de la « vérité »...C'en est fini de l' « obscure impulsion ». L'homme *bon* avait précisément le moins conscience du bon chemin... Et, très sérieusement, personne ne connaissait avant moi le bon chemin, le chemin qui mène *en haut*. Ce n'est qu'à dater de moi qu'il existe de nouveau des espoirs, des tâches, des voies vers la culture dont le tracé est indiqué. Je suis le *joyeux messager* de cette culture... Par là même je suis aussi une fatalité. —

3.

Immédiatement après avoir terminé l'œuvre susdite, et sans même perdre un seul jour, j'attaquai la tâche formidable de la *Transmutation*, animé d'un sentiment de souveraine fierté que rien n'égale, certain à chaque minute de mon immortalité et inscrivant, un signe après l'autre, sur les tables d'airain, avec la certitude d'une fatalité.

La préface fut écrite le 3 septembre 1888. Lorsque, le matin, après l'avoir rédigée, je sortis en plein air, je trouvai devant moi la plus belle journée que la Haute-Engadine m'eût jamais montrée, un jour transparent, ardent dans ses couleurs, recélant en lui tous les intermédiaires entre la glace et le midi. Je ne quittai Sils-Maria que le 20 septembre, retenu comme je l'étais par des inondations, n'étant bientôt et pour plusieurs jours que le seul hôte de ce lieu merveilleux à qui ma reconnaissance fera le don d'un nom immortel. Après un voyage plein d'incidents, où je fus même en danger de mort, atteignant tard dans la nuit Come envahi par l'eau, je parvins à Turin le 21. Turin est mon lieu *démontré* et je l'ai choisi dès lors pour résidence. Je repris le même logement que j'avais déjà habité au printemps, *Via Carlo Alberto* 6III, en face du puissant palais Carignano, où est né Victor-Emmanuel, mes fenêtres ayant vue sur la place Charles-Albert et au sud sur un horizon bordé de collines. Sans hésitation, et sans me laisser distraire un moment, je me remis de nouveau au travail. Il ne me restait plus qu'à terminer le dernier quart de l'ouvrage. Le 30 septembre, grande victoire ; septième jour ; oisiveté d'un dieu qui se promène le long du Pô. Le même jour j'écrivis encore la préface du *Crépuscule des Idoles*, dont la correction d'épreuves m'avait servi de récréation durant le mois de septembre.

Je n'ai jamais vécu un semblable automne, jamais je n'aurais cru qu'une chose pareille fût possible sur la terre, — un Claude Lorrain transporté dans l'infini, chaque jour d'une égale perfection effrénée. —

LE CAS WAGNER

UN PROBLÈME MUSICAL

I.

Pour pouvoir rendre justice à cette œuvre, il faut souffrir de la fatalité de la musique comme d'une plaie ouverte. — *De quoi* je souffre, lorsque je souffre de la fatalité de la musique? Je souffre de ce que la musique ait perdu son caractère affirmateur et transfigurateur du monde, je souffre de ce qu'elle soit une musique de décadence et non plus la flûte de Dionysos... En admettant cependant que l'on considère la cause de la mu-

sique comme *sa propre* cause, comme l'histoire de *sa propre* souffrance, on trouvera que cet écrit est plein d'égards et qu'il est indulgent au delà de toute mesure. Être joyeux dans ce cas et se persifler soi-même avec bonté — *ridendo dicere severum*, alors que le *verum dicere* justifierait toutes les duretés — c'est l'humanité même. Qui donc douterait que je ne sois capable, en vieil artilleur que je suis, de mettre en batterie contre Wagner mes lourdes pièces? — Tout ce qu'il y avait de décisif en cette affaire, je l'ai réservé à part moi... J'ai aimé Wagner...

En fin de compte, il y a dans le sens que j'ai donné à ma tâche, dans la voie qu'elle suit, une attaque contre un subtil « inconnu » qu'un autre devinerait malaisément. Il me reste à démasquer encore bien d'autres « inconnus » qu'un Cagliostro de la musique. A vrai dire, il me reste aussi à tenter une attaque contre la nation allemande qui, dans les choses de l'esprit, devient de plus en plus paresseuse et pauvre dans ses instincts, de plus en plus *honorable*, cette nation allemande qui continue, avec un appétit enviable, à se nourrir de contradictions, qui avale la « foi » aussi bien que la science, la « charité chrétienne » aussi bien que l'antisémitisme, la volonté de puissance (de l'« Empire ») aussi bien que l'évangile des humbles, sans en éprouver le moindre trouble de digestion. Ne jamais prendre fait et cause au milieu des contradictions ! Quel neutralité romantique ! Quel désintéressement ! Quel sens juste du *gosier* germanique qui confère à toutes choses des droits égaux, qui trouve que tout a du goût ! Il n'y a pas à en douter, les Allemands sont des idéalistes...

Lorsque je me rendis en Allemagne pour la dernière fois, je trouvai le goût allemand préoccupé de rendre également justice à Wagner et au *Trompette de Saekkingen* (1). Moi-même je fus témoin de l'hommage que l'on rendit à Leipzig à l'un des musiciens les plus sincères et les plus allemands (le mot allemand pris dans son sens ancien, qui ne signifiait pas seulement allemand de l'Empire), le maître *Henri Schütz*. On fonda en son honneur une... *Société Liszt*, ayant pour but de cultiver et de répandre de la musique d'église *rusée* (2)... Il ne saurait y avoir aucun doute à ce sujet, les Allemands sont des idéalistes...

(1) Opéra de Nessler, d'après un poème de Scheffel, très en vogue en Allemagne il y a vingt ans. — H. A.

(2) Jeu de mot intraduisible sur *Liszt* et *listig* (rusé).

2.

Mais ici rien ne m'empêchera d'être brutal et de dire aux Allemands quelques dures vérités : *qui donc le ferait autrement ?* Je parle de leur impudicité en matière historique. Non seulement les historiens allemands ont perdu complètement le *coup d'œil vaste* pour l'allure et pour la valeur de la culture, non seulement ils sont tous des pantins de la politique (ou de l'église), — ils vont même jusqu'à *proscrire* ce coup d'œil vaste. Il faut être avant tout « allemand », il faut être de la « race », alors seulement on a le droit de décider de toutes les valeurs et de toutes les non-valeurs en matière historique — on les détermine... « Allemand », c'est là un argument ; « *l'Allemagne*, *l'Allemagne par-dessus tout* », c'est un principe ; les Germains sont « l'ordre moral » dans l'histoire ; par rapport à l'Empire romain ils sont les dépositaires de la liberté ; par rapport au XVIII^e^ siècle les restaurateurs de la morale, de l' « impératif catégorique »... Il y a une façon d'écrire l'histoire conforme à l'Allemagne de l'Empire ; il y a, je le crains, une façon antisémite d'écrire l'histoire, — il y a une façon d'écrire l'histoire pour la *Cour*, et M. de Treitschke n'a pas honte...

Récemment une opinion d'idiot en matière historique, un mot de l'esthéticien souabe Vischer, heureusement décédé depuis, fit le tour des journaux allemands, comme une « vérité » que tout bon Allemand devrait *approuver*. Voici ce mot : « La Renaissance *et* la Réforme, toutes deux réunies, forment un tout ; elles constituent une régénération esthétique et une régénération morale. » — Quand j'entends de pareilles choses, ma patience est à bout, et j'ai envie de dire aux Allemands tout ce qu'ils ont déjà sur la conscience, je considère même que c'est un devoir de le leur dire. *Ils ont sur la conscience tous les grands crimes contre la culture des quatre derniers siècles !...*

Et ceci toujours pour la même raison, à cause de leur profonde *lâcheté* en face de la réalité, qui est aussi la lâcheté en face de la vérité, à cause de leur manque de franchise qui chez eux est devenu une seconde nature, à cause de leur « idéalisme »... Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson qu'apportait la dernière *grande* époque, l'époque de la Renaissance, ils ont détourné le sens de cette époque, à un moment où une hiérarchie supérieure, où les valeurs nobles qui affirment la

vie et qui garantissent l'avenir, étaient devenues triomphantes, au siège même des valeurs opposées, des *valeurs de décadence, — devenues triomphantes dans les instincts mêmes de ceux qui s'y trouvaient!*

Luther, ce moine fatal, a rétabli l'Eglise et, ce qui est mille fois plus grave, il a rétabli le christianisme, *au moment où il succombait*. Le christianisme, c'est cette *négation de la volonté de vivre* érigée en religion... Luther est un moine impossible qui, à cause de son « impossibilité », attaqua l'église et — par conséquent — provoqua son rétablissement... Les catholiques auraient des raisons pour célébrer des fêtes de Luther, pour composer des drames en son honneur... Luther... et la « régénération morale » ! Le diable soit de toute psychologie ! — Sans aucun doute, les Allemands sont des idéalistes !

Deux fois déjà, lorsque, avec une bravoure extraordinaire et un formidable effort sur soi-même, un mode de penser absolument scientifique parvenait à se réaliser, les Allemands ont su trouver des voies détournées, pour revenir à l'ancien « idéal », pour réconcilier la vérité et l' « idéal » et ce n'étaient, en somme, que des formules pour le droit de décliner la science, le droit au *mensonge*. Leibniz et Kant — ce sont les deux plus grands entraveurs de la véracité intellectuelle en Europe !

Enfin, lorsque, sur le pont entre deux siècles de décadence, une *force majeure* de génie et de volonté apparut enfin, une force assez grande pour faire de l'Europe une unité politique *et économique* qui eût dominé le monde, les Allemands ont, avec leurs « guerres d'indépendance », frustré l'Europe de la signification merveilleuse que recélait l'existence de Napoléon. De ce fait, ils ont sur la conscience tout ce qui est venu depuis lors, tout ce qui existe aujourd'hui ; ils ont sur la conscience cette maladie, cette déraison, la plus *contraire à la culture* qu'il y ait, le nationalisme, cette *névrose nationale* dont l'Europe est malade, cette prolongation à l'infini des petits Etats en Europe, de la *petite* politique. Ils ont enlevé à l'Europe sa signification et sa *raison*, ils l'ont poussée dans un cul-de-sac. — Qui donc connaît, en dehors de moi, le chemin qui la fera sortir de ce cul-de-sac ?... Une tâche assez grande pour *lier* de nouveau les peuples ?...

3.

Et, en fin de compte, pourquoi ne formulerais-je pas mon soupçon? Dans mon cas particulier, les Allemands essayeront de nouveau tout ce qui est en leur pouvoir pour qu'une destinée formidable accouche d'une souris (1). Jusqu'à présent, ils se sont compromis avec moi, et je doute fort qu'il ne fassent pas mieux dans l'avenir. Hélas! combien il me serait doux d'être ici un mauvais prophète !...

Mes lecteurs et mes auditeurs naturels sont maintenant déjà des Russes, des Scandinaves et des Français. Le seront-ils toujours davantage ? — Les Allemands ne sont représentés dans l'histoire de la Connaissance que par des noms équivoques, ils n'ont jamais produit que des faux monnayeurs « inconscients » (cette épithète convient à Fichte, Schelling, Schopenhauer, Hegel, Schleiermacher aussi bien qu'à Kant et à Leibnitz ; ils ne sont tous que des *faiseurs de voiles*) (2). Les Allemands ne doivent jamais avoir l'honneur de voir l'esprit le plus droit dans l'histoire de l'esprit, l'esprit dans lequel la vérité fait justice des faux monnayeurs de quatre mille ans, se confondre avec l'esprit allemand. L' « esprit allemand » est pour moi une atmosphère viciée. Je respire mal dans le voisinage de cette malpropreté en matière psychologique, qui est devenue une seconde nature, de cette malpropreté que laisse deviner chaque parole, chaque attitude d'un Allemand.

Les Allemands n'ont jamais traversé un dix-septième siècle de sévère examen de soi-même, comme les Français. Un La Rochefoucauld, un Descartes sont cent fois supérieurs en loyauté aux premiers d'entre eux. Les Allemands n'ont pas eu jusqu'à présent de psychologues. Or, la psychologie est presque la mesure pour la *propreté* ou la *malpropreté* d'une race... Et, dès lors que l'on n'est pas propre, comment pourrait-on avoir de la profondeur ? Il en est de l'Allemand, presque comme de la femme, on n'arrive jamais à atteindre le fond, parce qu'*il n'y en a pas*, voilà tout. Mais, quand il en est ainsi, on n'est même pas plat. — Ce que l'on appelle en Allemagne « profond », c'est précisément cette malpropreté d'instinct à l'égard de soi-même, dont je viens de parler. On

(1) Les prescriptions de la récente « fondation Nietzsche » montrent que les *soupçons* du philosophe n'étaient que trop justifiés. — H. A.

(2) Jeu de mot sur le nom de Schleiermacher, qui signifie « faiseur de voiles ».

ne *veut* pas voir clair au fond de son propre être. Me permettra-t-on de proposer le mot « allemand », comme monnaie internationale, pour désigner cette dépravation psychologique ?

Voyez, par exemple, l'empereur allemand. Il dit qu'il croit que c'est son « devoir de chrétien » de délivrer les esclaves de l'Afrique. Parmi nous *autres* Européens on appellerait cela simplement « allemand »... Les Allemands ont-ils seulement produit un seul livre qui ait de la profondeur? Ils ne possèdent même pas le sens de ce que c'est qu'un livre profond. J'ai connu des savants qui considéraient Kant comme profond; je crains fort qu'à la Cour de Prusse on ne tienne M. de Treitschke pour un écrivain profond. Et quand, à l'occasion, je vante Stendhal comme un psychologue, il m'est arrivé que des professeurs d'université allemande me demandent d'épeler ce nom...

4.

Et pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout ? J'aime à faire table rase. Je m'enorgueillis même de passer pour le contempteur des Allemands par excellence. La méfiance que m'inspirait le caractère allemand je l'ai déjà exprimée à l'âge de vingt-six ans (troisième *Considération inactuelle*, page 71). Les Allemands sont pour moi quelque chose d'impossible. Quand je veux imaginer une espèce d'homme absolument contraire à tous mes instincts, c'est toujours un Allemand qui se présente à mon esprit. La première chose que je me demande, lorsque je scrute un homme jusqu'au fond de son âme, c'est s'il possède le sentiment de la distance, s'il observe partout le rang, le degré, la hiérarchie d'homme à homme, s'il sait *distinguer*. Par là on est gentilhomme. Dans tout autre cas on appartient sans rémission à la catégorie si large et si débonnaire de la canaille. Or, les Allemands sont canaille — hélas ! ils sont si débonnaires... On s'amoindrit par la fréquentation des Allemands : les Allemands placent *sur le même niveau*.

Si je fais abstraction de mes rapports avec quelques artistes, avant tout avec Richard Wagner, je n'ai pas vécu une seule heure agréable avec des Allemands... Admettons que l'esprit le plus profond de tous les siècles apparaisse parmi les Allemands, une créature quelconque, de celles qui sauvent

le Capitole, s'imaginerait que sa vilaine âme a au moins autant d'importance que lui...

Je ne saurais tolérer le voisinage de cette race qui ne possède aucun doigté pour la nuance — malheur à moi, je suis nuance ! de cette race qui ne possède aucun esprit dans les pieds et qui ne sait même pas marcher... Tout compte fait, les Allemands n'ont pas du tout de pieds, ils n'ont que des jambes... Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires, et ceci est le superlatif de la vulgarité, — ils n'*ont même pas honte* de n'être *que* des Allemands... Ils veulent dire leur mot à propos de tout, ils considèrent eux-mêmes leur opinion comme décisive, je crains même fort qu'ils n'aient décidé de moi... Toute ma vie est la démonstration rigoureuse de ces affirmations. C'est en vain que j'ai cherché une preuve de tact, de délicatesse à mon égard. Je l'ai trouvée chez des juifs, jamais chez des Allemands.

C'est dans ma nature d'être doux et bienveillant à l'égard de tout le monde. J'ai le *droit* de ne pas faire de différence. Cela ne m'empêche pas d'avoir les yeux ouverts. Je n'excepte personne et, moins que personne, mes amis. J'espère, en fin de compte, que cela n'a pas nui aux preuves d'humanité que je leur ai données. Il y a cinq ou six choses dont j'ai toujours fait une question d'honneur. Malgré cela, il demeure certain que presque chaque lettre qui m'est parvenue depuis des années m'a fait l'effet de quelque chose de cynique. Il y a plus de cynisme dans la bienveillance dont on fait preuve à mon endroit que dans une haine quelconque. Je le dis en plein visage à tous mes amis, aucun d'eux n'a pensé qu'il valait la peine d'*étudier* n'importe laquelle de mes œuvres. Je devine aux plus légers indices qu'ils ne savent même pas ce qui s'y trouve. Pour ce qui en est même de mon *Zarathoustra*, lequel de mes amis aurait pu y voir autre chose qu'une présomption illicite, heureusement inoffensive ?...

Dix années se sont écoulées, et personne en Allemagne ne s'est fait un devoir de conscience de défendre mon nom contre le silence absurde dont on l'a enveloppé. Ce fut un étranger, un Danois, qui le premier eut assez de subtilité instinctive et assez de *courage* pour se révolter contre mes prétendus amis... A quelle université allemande serait-il possible de faire aujourd'hui des cours sur ma philosophie, comme ceux que fit au

printemps dernier le docteur Georges Brandès, à Copenhague, qui par là démontra une fois de plus qu'il est psychologue?

Moi-même, je n'ai jamais souffert de tout cela. Ce qui est *nécessaire* ne me blesse pas ; *amor fati*, c'est là ma nature la plus intime. Mais cela n'exclut pas que j'aime l'ironie et même l'ironie universelle. Et c'est ainsi que, deux ans environ avant le coup de foudre destructeur que sera la *Transmutation* et qui fera tomber la terre en convulsions, j'ai envoyé dans le monde *le Cas Wagner*. Il était dit que les Allemands se tromperaient encore une fois sur mon compte et qu'ils *s'immortaliseraient* ainsi ! Ils en ont encore le temps ! — Y sont-ils parvenus ? C'est à ravir, messieurs les Germains ! Je vous fais mon compliment...

POURQUOI JE SUIS UNE FATALITÉ

1.

Je connais ma destinée. Un jour s'attachera à mon nom le souvenir de quelque chose de formidable, — le souvenir d'une crise comme il n'y en eut jamais sur terre, le souvenir de la plus profonde collision des consciences, le souvenir d'un jugement prononcé contre tout ce qui jusqu'à présent a été cru, exigé, sanctifié. Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite. Et, avec cela, il n'y a en moi rien d'un fondateur de religion. Les religions sont les affaires de la populace. J'ai besoin de me laver les mains, après avoir été en contact avec des hommes religieux... Je ne *veux* pas de « croyants », je crois que je suis trop méchant pour cela, je ne crois même pas en moi-même. Je ne parle jamais aux masses... J'ai une peur épouvantable qu'on ne veuille un jour me *canoniser*. On devinera pourquoi je publie *d'abord* ce livre ; il doit éviter qu'on se serve de moi pour faire du scandale... Je ne veux pas être pris pour un saint, il me plairait davantage d'être pris pour un pantin... Peut-être suis-je un pantin... Et malgré cela — ou plutôt non, *pas* malgré cela, car, jusqu'à présent, il n'y a rien de plus menteur qu'un saint — malgré cela la vérité parle par ma bouche. — Mais ma vérité est *épouvantable*, car jusqu'à présent c'est le *mensonge* qui a été appelé vérité.

Transmutation de toutes les valeurs, voilà ma formule pour un acte de suprême détermination de soi, dans l'humanité,

qui, en moi, s'est faite chair et génie. Ma destinée veut que je sois le premier *honnête* homme, elle veut que je me sache en contradiction avec des milliers d'années... Je fus le premier à découvrir la vérité, par le fait que je fus le premier à considérer le mensonge comme un mensonge, à le *sentir* comme tel. Mon génie se trouve dans mes narines. Je proteste comme jamais il n'a été protesté, et pourtant je suis le contraire d'un esprit négateur. Je suis un *joyeux messager* comme il n'y en eut jamais, je connais des tâches qui sont d'une telle hauteur que la notion en a fait défaut jusqu'à présent. Ce n'est que depuis que je suis venu qu'il y a de nouveau des espoirs. Avec tout cela je suis nécessairement aussi l'homme de la fatalité. Car, quand la vérité entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous aurons des ébranlements comme il n'y en eut jamais, une convulsion de tremblements de terre, un déplacement de montagnes et de vallées, tels que l'on n'en a jamais rêvé de pareils. L'idée de politique sera alors complètement absorbée par la lutte des esprits. Toutes les combinaisons de puissances de la vieille société auront sauté en l'air — elles sont toutes appuyées sur le mensonge. Il y aura des guerres comme il n'y en eut jamais sur la terre. C'est seulement à partir de moi qu'il y a dans le monde une *grande politique*.

2.

Veut-on la formule d'une pareille destinée *qui se fait homme*? Elle se trouve dans mon *Zarathoustra* :

— *Et celui qui veut être créateur dans le bien et dans le mal devra d'abord être destructeur et briser des valeurs.*

Ainsi le suprême mal fait partie du suprême bien, mais le suprême bien est créateur.

Je suis de beaucoup l'homme le plus terrible qu'il y eut jamais; cela n'exclut pas que je devienne le plus bienfaisant. Je connais la joie de *détruire* à un degré qui est conforme à ma *force* de destruction. Dans les deux cas j'obéis à ma nature dionysienne qui ne saurait séparer une action négative d'une affirmation. Je suis le premier *immoraliste*. C'est ainsi que je suis le destructeur par excellence.

3.

On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander, ce que

signifie, dans la bouche du premier immoraliste, le nom de Zarathoustra : car ce qui fait le caractère formidable et unique de ce Persan dans l'histoire, c'est précisément le contraire de qu'il est chez moi. Zarathoustra fut le premier à apercevoir, dans la lutte du bien et du mal, le véritable rouage dans le jeu des choses. La transposition de la morale dans la métaphysique, de la morale considérée comme force, comme cause et comme but par excellence, voilà *son* œuvre. Mais cette question pourrait au fond être considérée déjà comme une réponse. Zarathoustra créa cette fatale erreur qu'est la morale ; par conséquent il doit aussi être le premier à *reconnaître* son erreur. Non seulement il possède ici une expérience plus longue et plus profonde que d'autres penseurs — toute l'histoire n'est pas autre chose que la réfutation par l'expérience de la proposition relative au prétendu « ordre moral » — mais, et ceci est le plus important, il est plus véridique que tout autre penseur. Sa doctrine, et elle seule, présente la véracité comme vertu supérieure — c'est-à-dire qu'il l'oppose à la lâcheté de l' « idéalisme », lequel prend la fuite devant la réalité; Zarathoustra est plus brave que tous les penseurs réunis. Dire la vérité, *savoir bien tirer de l'arc*, c'est là la vertu persane. — Me comprend-on ?... La victoire de la morale sur elle-même, par véracité, la victoire du moraliste sur lui-même, pour aboutir à son contraire, *à moi*, c'est ceci que signifie dans ma bouche le nom de Zarathoustra.

4.

Au fond, ce sont deux négations que renferme pour moi le mot *immoraliste*. Je contredis, d'une part, à un type d'homme qui était considéré jusqu'à présent comme le type supérieur, l'homme *bon, bienveillant, charitable;* je contredis, d'autre part, à une espèce de morale qui a acquis de l'importance, qui est devenue puissante comme morale en soi : la morale de décadence, pour m'exprimer d'une façon plus précise, la morale *chrétienne*. Il sera permis de considérer la seconde contradiction comme la plus décisive, vu que l'estimation trop haute de la bonté et de la bienveillance, si on les juge en grand, apparaît déjà comme un résultat de la décadence, comme symptôme de faiblesse, comme incompatible avec une vie qui s'élève et qui affirme. Une des conditions

essentielles de l'affirmation c'est la négation et la *destruction*.

Je m'arrête tout d'abord à la psychologie de l'homme bon. Pour évaluer ce que vaut un type d'homme, il faut calculer le prix que coûte sa conservation, — il faut connaître ses conditions d'existence. La condition d'existence de l'homme bon, c'est le *mensonge*. Pour m'exprimer autrement, c'est la volonté de ne pas voir, à tout prix, comment la réalité est faite en somme. Elle n'est pas faite pour inviter sans cesse à agir les instincts bienveillants et encore moins pour permettre sans cesse l'intervention de mains ignorantes et bonnes. Considérer en général les *calamités* de toute espèce comme une objection, comme quelque chose qu'il faut *supprimer*, c'est la niaiserie par excellence, une niaiserie qui peut provoquer de véritables malheurs, si l'on juge les choses de haut, une fatalité de bêtise — presque aussi bête que le serait la volonté de supprimer le mauvais temps, par exemple, par pitié pour les pauvres gens...

Dans la grande économie générale, les coups terribles de la réalité (dans les passions, les désirs, la volonté de puissance) sont nécessaires en une mesure incalculable, bien plus que cette forme du bonheur mesquin que l'on appelle la « bonté ». Il faut même être indulgent pour accorder une place à cette dernière, vu qu'elle a pour condition le mensonge des instincts. J'aurai l'occasion de démontrer les conséquences inquiétantes au delà de toute mesure que peut avoir pour l'histoire tout entière l'*optimisme*, cette création des *homines optimi*. Zarathoustra fut le premier à comprendre que l'optimiste est aussi décadent que le pessimiste et peut-être plus nuisible. Voici ses paroles :

Les hommes bons ne disent jamais la vérité. Les hommes bons vous enseignent de faux arts et de fausses certitudes. Vous êtes nés et vous avez été abrités dans les mensonges des bons. Tout a été foncièrement déformé et perverti par les bons.

Heureusement que le monde n'est pas construit en vue des instincts où la bête de troupeau au cœur bon trouverait son propre bonheur. Exiger que tous les « hommes bons », toutes les bêtes du troupeau aient des yeux bleus, de la bienveillance, une « belle âme » — ou, comme le désire M. Herbert Spencer, qu'ils deviennent altruistes — ce serait enlever à

l'existence son *grand* caractère, ce serait châtrer l'humanité et l'abaisser à une misérable chinoiserie. — Et *c'est là ce que l'on a essayé!... C'est cela précisément que l'on a appelé morale...* Dans ce sens, Zarathoustra appelle les bons, tantôt « les derniers hommes », tantôt le « commencement de la fin », avant tout il les considère comme l'espèce d'homme *la plus dangereuse*, vu qu'ils imposent leur existence, aussi bien au prix de la *vérité* qu'au prix de l'avenir.

— *Les bons ne peuvent pas* créer, *ils sont toujours le commencement de la fin.*

— *Ils crucifient celui qui inscrit des valeurs* nouvelles *sur de nouvelles tables; ils sacrifient l'avenir à* eux-mêmes, *ils crucifient tout l'avenir des hommes !*

— *Les bons — ils furent toujours le commencement de la fin... Et quel que soit le dommage qu'occasionnent les calomniateurs du monde*, le dommage causé par les bons est le dommage le plus grand.

5.

Zarathoustra, le premier psychologue des hommes bons, est par conséquent — un ami du mal. Quand une espèce décadente d'hommes est montée au rang de l'espèce la plus haute, elle n'a pu s'élever ainsi qu'au détriment de l'espèce contraire, l'espèce des hommes forts et certains de la vie. Quand la bête de troupeau rayonne dans la clarté de la vertu la plus pure, l'homme d'exception est forcément abaissé à un degré inférieur, au mal. Quand le mensonge à tout prix accapare le mot « vérité », pour le faire rentrer dans son optique, l'homme véritablement véridique se trouve désigné sous les pires noms. Zarathoustra ne laisse ici aucun doute : il dit que c'est la connaissance des hommes bons, des « meilleurs », qui lui a inspiré la terreur de l'homme; c'est de *cette* répulsion que lui son nées des ailes, « pour planer au loin dans des avenirs lointains ». Il ne cache pas que *son* type homme, un type relativement surhumain, est surhumain précisément par rapport aux hommes *bons*, que les bons et les justes appelleraient démon son *Surhumain...*

Hommes supérieurs que rencontre mon œil, ceci est le doute que vous m'inspirez et mon rire secret : j'ai deviné que vous appelleriez mon Surhumain — démon! Vous êtes tellement

étrangers à la grandeur, dans votre âme, que le Surhumain vous paraîtrait terrible *dans sa bonté...*

C'est de ce passage et d'aucun autre qu'il faut partir pour comprendre ce que *veut* Zarathoustra. Cette espèce d'hommes qu'il conçoit conçoit la réalité *telle qu'elle est :* elle est assez forte pour cela. La réalité ne lui paraît pas étrangère et éloignée, elle est *pareille à elle-même*, elle renferme en elle-même tout ce que cette espèce a de terrible et de problématique, car c'est *par là seulement que l'homme peut avoir de la grandeur...*

6.

Mais, dans un autre sens encore, j'ai choisi le mot *immoraliste* comme insigne et comme emblème pour moi. Je suis heureux d'avoir ce mot qui me met en relief en face de toute l'humanité. Personne encore n'a considéré la morale *chrétienne* comme quelque chose qui se trouve *au-dessous* de lui ; il faut pour cela une hauteur, un coup d'œil dans le lointain, une profondeur psychologique absolument inouïs. La morale chrétienne fut jusqu'à présent la Circé de tous les penseurs, — ils s'étaient mis à son service. — Qui donc, avant moi, est descendu dans les cavernes d'où jaillit l'haleine empoisonnée de cet espèce d'idéal, l'idéal des calomniateurs du monde? Qui donc a osé se douter seulement que c'étaient là des cavernes? Qui donc, avant moi, fut, parmi les philosophes, un *psychologue*, et non point l'opposé du psychologue, un « charlatan supérieur », un « idéaliste » ? Avant moi, il n'y a pas eu de psychologie.

Etre ici le premier, cela peut être une malédiction, mais c'est dans tous les cas une fatalité, car c'est aussi, *en tant que premier*, que l'on *méprise*... Le *dégoût* de l'homme, voilà mon danger...

7.

M'a-t-on compris? — Ce qui me délimite, ce qui me met à part de tout le reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert* la morale chrétienne. C'est pourquoi j'avais besoin d'un mot qui possédât le sens d'un défi lancé à chacun. De n'avoir pas ouvert les yeux plus tôt, à ce sujet, c'est pour moi la plus grande malpropreté que l'humanité ait sur la conscience. J'y vois la duperie de soi faite instinct, la volonté d'ignorer par

principe tout ce qui arrive, toute cause, toute réalité, une sorte de faux monnayage en matière psychologique qui va jusqu'au crime. L'aveuglement devant le christianisme, c'est là le *crime par excellence* — le crime *contre la vie*. Les millénaires, les peuples, les premiers aussi bien que les derniers, les philosophes et les vieilles femmes — déduction faite de cinq ou six moments de l'histoire et de moi comme le septième — sur ce point ils se valent tous. Le chrétien a été jusqu'à présent l' « être moral » par excellence, une curiosité sans exemple — et, en tant qu' « être moral », il fut plus absurde, plus mensonger, plus vaniteux, plus frivole, il s'est *nui plus à lui-même* que ne saurait l'imaginer même en rêve le plus grand contempteur de l'humanité. La morale chrétienne — la forme la plus maligne de la volonté du mensonge — elle est la Circé de l'humanité, c'est elle qui l'a corrompue. Ce n'est pas l'erreur, en tant qu'erreur, qui m'épouvante en face de ce spectacle, ce n'est pas le manque de « bonne volonté » qui dure depuis des millions d'années, le manque de discipline, de bienséance, de bravoure dans les choses de l'esprit qui se laisse deviner dans la victoire de cette morale, c'est le manque de naturel, c'est cet état de faits épouvantable que la *contre-nature* elle-même a reçu les honneurs suprêmes sous le nom de morale et qu'elle est restée suspendue au-dessus de l'humanité comme sa loi, son impératif catégorique !...

Peut-on se méprendre à ce point, non pas en tant qu'individu, non pas en tant que peuple, mais en tant qu'humanité?... On a enseigné à mépriser les tout premiers instincts de la vie ; on a imaginé par le mensonge l'existence d'une « âme », d'un « esprit », pour faire périr le corps ; dans les conditions premières de la vie, dans la sexualité, on a enseigné à voir quelque chose d'impur ; dans la plus profonde nécessité de la croissance, dans le *sévère* amour de soi (le mot lui-même est déjà injurieux !) on a cherché un principe mauvais ; au contraire, dans le signe typique de la dégénérescence et de la contradiction des instincts, dans le « désintéressement », dans la perte du point d'appui, dans l'impersonnel et l'amour du prochain, on aperçoit la valeur supérieure, que dis-je, *la valeur par excellence*... Comment? l'humanité elle-même serait-elle en décadence? le fut-elle toujours? — Ce qui est certain, c'est qu'on ne lui a jamais pré-

senté que des valeurs de décadence sous le nom de valeurs supérieures. La morale du renoncement à soi est par excellence la morale de dégénérescence, c'est la constatation : « je suis en train de périr » traduite par cet impératif : « vous *devez* tous périr », et non pas seulement par l'impératif !... Cette seule morale qui a été enseignée jusqu'à présent, la morale du renoncement, laisse deviner la volonté d'en finir, elle *nie* la vie à la base même de la vie.

Ici une possibilité demeure ouverte : ce n'est pas l'humanité qui est en dégénérescence, c'est seulement cette espèce parasitaire d'hommes, l'espèce des *prêtres*, qui, par le monde, en s'aidant du mensonge, est parvenue à s'élever à la qualité d'arbitre pour la détermination des valeurs, qui a trouvé dans la morale chrétienne un moyen pour parvenir à la puissance... Et, de fait, ceci est *ma* conviction : les maîtres, les conducteurs de l'humanité furent tous des théologiens et tous aussi des décadents : de là vient la transmutation de toutes les valeurs en une inimitié de la vie, *de là* vient la morale... *Définition de la morale :* La morale c'est l'idiosyncrasie du décadent avec l'intention cachée *de tirer vengeance de la vie* — et cette intention a été couronnée de succès. J'attache de la valeur à *cette* définition.

8.

M'a-t-on compris? — Je n'ai pas dit un mot tout à l'heure qui n'a pas été dit il y a cinq ans déjà, par la bouche de Zarathoustra. — La *découverte* de la morale chrétienne est un événement qui n'a pas son égal, une véritable catastrophe. — Celui qui donne des éclaircissements à son sujet est une force majeure, une fatalité, — il brise l'histoire de l'humanité en deux tronçons. On vit *avant* lui, on vit *après* lui... La foudre de la vérité a frappé ce qui jusqu'à présent était placé le plus haut. Que celui qui comprend *ce* qui a été détruit là, regarde s'il lui reste encore quelque chose entre les mains. Tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé vérité a été démasqué comme le mensonge le plus dangereux, le plus perfide, le plus souterrain; le prétexte sacré de rendre les hommes « meilleurs » apparaît comme une ruse pour épuiser la vie elle-même, pour l'anémier en lui tirant le sang. La morale considérée comme *vampirisme*... Celui qui découvre la morale a découvert, en même

temps, la non-valeur de toutes les valeurs auxquelles on croit et auxquelles on croyait. Il ne voit plus rien de vénérable dans les types les plus vénérés de l'humanité, dans ceux mêmes qui ont été *canonisés*, il y voit la forme la plus fatale des êtres mal venus, fatale, parce qu'elle *fascine*... La notion de « Dieu » a été inventée comme antinomie de la vie, — en elle se résume, en une unité épouvantable, tout ce qui est nuisible, vénéneux, calomniateur, toute l'inimitié contre la vie. La notion de l' « au-delà » du « monde-vérité » n'a été inventée que pour déprécier le *seul* monde qu'il y ait, — pour ne plus conserver à notre réalité terrestre aucun but, aucune raison, aucune tâche! La notion de l' « âme », l' « esprit » et en fin de compte même de l' « âme immortelle », a été inventée pour mépriser le corps, pour le rendre malade — « sacré » — pour apporter à toutes les choses qui méritent du sérieux dans la vie — les questions de nourriture, de logement, de régime intellectuel, les soins à donner aux malades, la propreté, la température — la plus épouvantable insouciance! Au lieu de la santé, le « salut de l'âme » — je veux dire une folie circulaire qui va des convulsions de la pénitence à l'hystérie de la rédemption! La notion du « péché » a été inventée en même temps que l'instrument de torture qui la complète, le « libre-arbitre » pour brouiller les instincts, pour faire de la méfiance à l'égard des instincts une seconde nature! Dans la notion du « désintéressement », du « renoncement à soi » se trouve le véritable emblème de la décadence. L'attrait qu'exerce tout ce qui est nuisible, *l'incapacité* de discerner son propre intérêt, la destruction de soi sont devenus des qualités, c'est le « devoir », la « sainteté », la « divinité » dans l'homme! Enfin — et c'est ce qu'il y a de plus terrible — dans la notion de l'homme *bon*, on prend parti pour tout ce qui est faible, malade, mal venu, pour tout ce qui souffre de soi-même, pour tout ce qui *doit disparaître*. La loi de la *sélection* est contrecarrée. De l'opposition à l'homme fier et d'une bonne venue, à l'homme affirmatif qui garantit l'avenir, on fait un idéal. Cet homme devient l'homme *méchant*... Et l'on a ajouté foi à tout cela, *sous le nom de morale!* — Ecrasez l'infâme! — —

9.

M'a-t-on compris? — *Dionysos en face du crucifié*...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

CHAMFORT ET ALFRED DE VIGNY

—

On a beaucoup regardé Alfred de Vigny, et de très près. De plus en plus, on dégage ses « composants ». On a défini, en la faisant peut-être un peu trop large, la part de Jansénisme qu'il contenait. On a examiné ses relations avec le XVIII^e^ siècle, celui de Sedaine, de Grétry et de Marie-Antoinette. L'étendue de sa dette envers Delille, Millevoye, Lemercier, Chateaubriand, Milton et Byron a été précisée avec un tact exquis par M. Ernest Dupuy. Brunetière a signalé, en l'exagérant, l'influence que Joseph de Maistre peut avoir exercée sur lui.

D'où vient le pessimisme de Vigny? se demande M. Dupuy. Il vient d'abord de la nature douloureusement sensible du poète. Il vient ensuite, comme chez La Rochefoucauld, d'une vue tout aristocratique des choses. Il vient enfin, bien plus qu'on ne l'a dit, bien plus qu'on ne semble aujourd'hui le croire, de l'influence pénétrante, indélébile de Byron.

On peut ajouter à cette influence de Byron celle de Chamfort, moins forte que celle du grand poète anglais, mais bien plus visible et plus puissante, à mon gré, que celle de Maistre. Vigny, étant né à Loches en 1797, a pu prendre très jeune le contact de Chamfort. Dès l'an III, les œuvres de Chamfort, dans ce qu'elles contiennent d'essentiel, étaient éditées par Ginguené. Les compléments donnés par Auguis, en 1825, n'ont pas une importance extrême (1).

Tout d'abord Vigny ne serait-il pas, pour une des ses œuvres dramatiques, l'obligé indirect de Chamfort? Nous lisons dans le *Journal d'un poète :*

Je me rappelle en travaillant un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle, ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

Elle s'étonne. Il lui dit :

(1) Pour les rapprochements qui vont suivre, nous suivons l'édition de 1808.

— Restez au lit; je passerai la nuit dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens.

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

C'est de cette anecdote que naquit *Quitte pour la peur*, ce petit acte qui scandalisa si fort la vicomtesse du Plessis. Ajoutons que, dans cette comédie, Tronchin joue un rôle épisodique, et que Tronchin apparaît dans la seconde des lettres diverses de Chamfort. — Mais venons au sujet lui-même. Dans les *Anecdotes* de Chamfort, nous trouvons les deux suivantes :

— M. de Roquemont, dont la femme était très parlante, couchait une fois par mois dans la chambre de Madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net; arrive qui plante. »

— On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis dix ans, si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union, soignez votre santé; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

La princesse de Béthune connaissait-elle une tierce anecdote ? ou une de ces deux-là, et l'arrangeait-elle? ou avait-elle lu Chamfort pour enrichir ses menus propos? ou Vigny se rappelait-il le texte de Chamfort, le modifiait-il, et l'attribuait-il à une dame de son entourage? Tout est possible, avec les femmes et les poètes, en fait de « mémoire » créatrice.

Mais certains rapprochements révéleront un commerce plus direct. Voici un passage de Chamfort (*des Académies*) :

Celui qui se marie, dit Bacon, — c'est d'Alembert qui parle, — donne des otages à la fortune.

Voici maintenant Vigny, dans son *Journal :*

Le célibataire ne donne point, comme le père de famille, des *otages* à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

Tous deux estiment que l'Espérance est un grand mal, et qu'il en faut délivrer l'homme.

Chamfort, dans ses *Maximes :*

L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse. Et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je

mettrai volontiers sur la porte du paradis le vers que le Dante a mis sur celle de l'enfer.

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

Vigny, dans Stello :

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Et, plus explicitement, dans le journal d'un poète :

... Mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Plus loin :

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

Aussi bien, Vigny semble avoir été spécialement sous l'influence de Chamfort, lorsqu'il écrivait *Stello*, cette œuvre d'humour âcre et bilieux, un peu gauche et contraint.

La création, dont s'émerveille Bernardin de Saint-Pierre, n'inspire pas la même admiration à Chamfort, il s'en faut :

Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou. (*Maximes.*)

Pour Vigny également le monde est fort imparfait :

Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie. (*Journal.*)

Et ailleurs il incrimine Dieu et souhaite un Jugement dernier où il comparaîtra devant les hommes.

La nature repousse Chamfort par sa dureté et son indifférence. Disciple de Rousseau sur certains points, il ne suit pas le maître dans son adoration de l'univers visible :

Telle est la misérable condition des hommes qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature ; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. (*Maximes.*)

Une pensée profonde, et qui a pu donner une précieuse indication à Schopenhauer, se lit dans le même recueil :

La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans se défont de ceux dont ils se sont servis.

Qu'on se rappelle maintenant les vers immortels :

Ne me laisse jamais seul avec la nature...

Pour l'un, la vie est une « maladie » dont le sommeil nous soulage et dont la mort nous délivre ; pour l'autre, « un accident sombre entre deux sommeils infinis ».

Le mieux est de se réfugier dans « la retraite », comme dit l'un, et, comme dit l'autre, dans « la solitude ». On sait combien de fois Vigny a parlé de l'isolement, et de ses vertus. « La solitude est sainte .» L'œuvre doit avoir le « parfum des saintes solitudes ».

Oh ! fuir ! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille ! (*Journal.*)

Ecoutons maintenant Chamfort :

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde...

Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et fait dans le monde.

Vigny, aussi bien que Chamfort, s'insurge contre l'esprit grégaire ; Vigny se montre très hautain :

Les animaux lâches vont en troupes.
Le lion marche seul dans le désert.
Qu'ainsi marche toujours le poète.

Chamfort, parlant des Académies, en explique la formation par l'insécurité des premiers hommes de lettres : « Quand les voyageurs redoutent les grands chemins, ils se réunissent en caravane. » Mais plus loin il déclare déshonorante cette promiscuité.

Alfred de Vigny écrira ces lignes bien caractéristiques dans la préface de Chatterton.

La solitude est sainte. Toutes les associations ont les défauts des couvents.

Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu

à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sous lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

Sauf pour la phrase mystique du début, ce sont les théories, c'est l'accent même de Chamfort.

Toutefois il ne faut pas trop se concentrer. La pensée se ronge elle-même, devient, quand elle n'a pas de point d'application extérieur, une sorte de cancer moral.

La vie contemplative, dit Chamfort, est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins et ne pas se regarder vivre.

Vigny, de son côté :

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir il suffit de peu de chose : *aimer*, ou *vouloir*. C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

De là, le stoïcisme auquel ils aboutissent tous deux, les pages où Vigny expose son idéal moral dans *Grandeur et servitude militaires*. « Et moi aussi, j'ai fait abnégation ! » ; celles surtout où il définit l'Honneur et son culte sont dans toutes les mémoires, ou y devraient être.

Chamfort sent avec délicatesse la fine essence de l'honneur :

Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur*, renferme d'idées complexes et métaphysiques. (*Maximes.*)

Voici qui est bien remarquable, et d'une singulière élévation.

Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble : l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

Comme voilà bien expliquée la pensée profonde de La Rochefoucauld ! L'homme, chez Vigny, est refoulé de partout : gentilhomme, le peuple ne veut plus de lui ; poète, la multi-

tude le hait ou le néglige ; amant, la femme le trahit ; être religieux, Dieu lui reste silencieux et inaccessible. Tout le rejette sur lui, mais il a un suprême refuge, son âme, sanctuaire où veille l'honneur, ce feu sacré. Héroïquement, Chamfort lui aussi proclame :

On a trouvé le mot de Médée sublime, mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents est bien peu de chose ou plutôt n'est rien.

C'est que Chamfort et Vigny, tous deux, sont profondément individualistes, et à de certains égards, ils ont déjà le *hero-worship* de Carlyle. L'humanité ne vit que par les hommes supérieurs. Elle est bestiale : l'homme supérieur est le rayon d'en haut qui furtivement l'illumine. Elle n'est qu'un tas de bois mort : l'homme supérieur est la torche enflammée qui la changera en un bûcher splendide. On sait ce que Vigny a dit de la « mission » du poète dans la préface de Chatterton et dans son *Moïse*. On trouve des pages bien curieuses dans une des dissertations de Chamfort.

Le génie est un phénomène que l'éducation, le climat, ni le gouvernement ne peuvent expliquer. Ce ne sont point des hommes qui forment les grands hommes. Ils n'appartiennent à aucune famille, à aucun siècle, à aucune nation ; ils n'ont ni ancêtres, ni postérité. C'est Dieu qui par pitié les envoie sur la terre pour renouveler l'homme et sa nature dégénérée (1).

Le pouvoir et le génie sont les deux forces qui mènent l'humanité; elles doivent s'associer :

Si la nature, pour un trône qu'elle vous donne, vous a refusé le génie, osez du moins le chercher dans ceux de vos sujets qui ont reçu d'elle ce partage sublime ; achetez d'eux par des honneurs légitimes cet instrument puissant de la souveraineté; encouragez, favorisez dans les grands écrivains son influence bienfaisante sur vos peuples (2).

Et leur culte du génie solitaire et inspiré les conduit tous deux, le plébéien aigri comme le patricien déçu, vers Jean-Jacques Rousseau :

Il ne faut point s'étonner du goût de J.-J. Rousseau pour la soli-

(1) Combien le génie des grands écrivains influe sur l'esprit de leur siècle.
(2) *Ibid.*

tude : de pareilles âmes sont exposées à se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle ; mais, comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude. (*Maximes*).

On voit de plus haut les affaires publiques, dit-on, du sommet d'une grande fortune ; absurdité ; c'est du haut de son front qu'on les voit. — Qui les voit de plus haut que J.-J. Rousseau du fond de sa cave ? (*Journal.*)

Chamfort est en politique un disciple de Rousseau ; on n'en saurait dire autant de Vigny. Le point commun par lequel ils se rapprochent de Rousseau, c'est l'intensité du moi. Mais le « moi » est d'une qualité supérieure chez Chamfort déjà, et surtout chez Vigny. Le moi de Rousseau est surtout sensitif : sa volonté se dilue dans les choses, et s'annihile dans les décisions collectives de la société. Le moi de Chamfort et celui de Vigny se dressent comme des rochers devant la multitude : ils sont effort et énergie.

Telles sont les relations qui existent entre Chamfort et Vigny. Vigny ne lui devrait-il pas la partie la plus âcre et la plus « psychologique » de son pessimisme ? Les romantiques s'enivrent de gémissements sonores et de vagues déclamations ; ils ne regardent point de près le cœur humain : Vigny le connaît mieux. Chamfort continue, à son degré et avec son tempérament propre, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, les sévères et lucides moralistes. Il se pourrait que Vigny les rejoignît par son intermédiaire.

Remarquons en terminant que, sur le chapitre des femmes, Vigny ne semble pas avoir consulté Chamfort. Et cependant les maximes que Chamfort leur a consacrées sont parmi ses plus incisives et ses plus profondes. Il a été le grand maître et l'initiateur de Schopenhauer. D'autre part, Alfred de Vigny, dans sa *Colère de Samson*, a donné une forme achevée à l'éternelle lamentation de l'Homme. Tous deux ont prononcé sur le duel des sexes des paroles définitives, mais, pour arrivés à les dire, ils n'ont pas suivi les mêmes chemins.

HENRI POTEZ.

LES SOUTIENS DE L'ORDRE (1)

Suite

—

XI

Quand M. Picquenet se retrouva dans sa chambre, il pensa à la manière dont il avait procédé. Bien qu'il ne voulût pas demeurer au château, il n'était pas nécessaire que le comte se doutât un seul instant de sa démarche auprès de l'évêque. Il en perdrait tout crédit. Au contraire, il devait accroître celui qu'il pouvait posséder. Il était préférable que, sans se brouiller avec le château, il mît sa réputation de prêtre à l'abri des scandales qui pouvaient survenir dans cette maison.

M. l'abbé Picquenet fut troublé dans ses méditations par des éclats de voix et un fracas d'assiettes brisées. Comme la fenêtre était ouverte, il entendit nettement le comte, qui criait : « Non, il ne sera pas dit qu'une de La Musardière deviendra une Fouilloux. Tu n'as donc pas le sens de nos traditions de famille ? Mes filles épouseront qui il me plaira. Ici, il y a un seul maître : c'est moi ! »

Mlle de La Musardière cria, à son tour : « Si je n'épouse pas Fouilloux, je me jetterai par la fenêtre. »

— J'ai accepté la présence de cet officier au château, riposta M. de La Musardière, non pas pour lui-même, mais par égard pour son uniforme. Jamais je n'aurais soupçonné qu'il abuserait de mon hospitalité au point de te demander en mariage. Il est le fils d'un négociant qui a réalisé sa fortune dans le fer. Que ne se contente-t-il d'être officier, sans désirer monter jusqu'à épouser une de La Musardière ? D'ailleurs, le lieutenant Fouilloux a compris. J'ai appris aujourd'hui qu'il avait demandé son changement de garnison, et l'attendait, loin d'ici, en congé.

Alors, M. l'abbé Picquenet entendit des sanglots, un fracas de portes violemment ouvertes, puis fermées. La menace de

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 176 et 177.

suicide de Mlle de La Musardière l'émut. Il se demanda si son devoir n'était pas d'intervenir. Ce devait bien être, se dit-il, Mlle Lucile de La Musardière et le lieutenant Fouilloux, qu'il avait cru voir se livrer à des mouvements mystérieux, au clair de lune. Il se rappela les conseils de prudence de Mgr Saint-Eloy. Il accusa une fois de plus M. Deville de tout le désordre cette maison. « Ce prêtre, pensa-t-il, se plaisait dans la corruption. » Puis peu à peu, le calme revint. Longtemps encore, il entendit les voix de Mme et M. de La Musardière. Enfin, le château se tut, les croisées s'éteignirent. Alors, il demeura à sa fenêtre, et, pour oublier les ennuis de cette journée, il s'éleva à de hautes spéculations, que lui inspirait la contemplation des étoiles.

— Il est possible, se disait-il, qu'elles soient des soleils, et les planètes, des mondes comme la terre. Quand bien même ces mondes seraient plus grands que le nôtre, et existeraient pour d'autres raisons que l'ornement de nos nuits, la terre n'est-elle pas le plus grand quand même, puisque l'homme y habite?

Et M. l'abbé Picquenet s'endormit, ce soir-là, apaisé par cette pensée consolante.

XII

M. de La Musardière et Binet devenaient les meilleurs amis. Le comte faisait avec science la conquête de son maire, tandis que Binet tirait vanité d'être reçu au château. Leurs causeries d'ordinaire touchaient à la politique. Un jour Binet avait déjeuné chez les La Musardière; le comte l'entraîna, après le repas, dans son cabinet de travail. La chaleur, au dehors, était étouffante. M. de La Musardière fit servir des boissons fraîches. De grands rideaux rigides et transparents tamisaient la lumière. On entendait, de l'intérieur, chanter les jets d'eau du parc. Sur la table de travail de M. de La Musardière, une Diane de marbre dressait sa nudité gracile et blanche.

— Alors, vous serez mon candidat, dit fort sérieusement M. de La Musardière.

— Cela voudra dire, monsieur le comte, répondit Binet, que vous voterez pour un républicain, et que je vous aurai converti.

— Que vous le vouliez, ou ne le vouliez point, vous serez notre candidat, répéta en souriant M. de La Musardière. J'en

ai parlé à M. du Rosset, à M. de La Goize, qui sont gens de bon sens. Ils m'ont répondu : « Certes, nous faisons, sur la plupart des idées de Binet, des réserves formelles, il n'en a pas moins nos sympathies. Il est homme de talent. » Mais nous ne le dirons pas trop haut pour ne pas vous compromettre ; nous vous combattrons même avec ménagement dans nos journaux. Celui dont nous ne voulons pas, c'est Gambade. Ceux que nous redoutons sont Grataloup et Rasclard. Nous faisions, il y a quelques jours, M. de La Goize et moi, le calcul du nombre de voix que vous pourrez obtenir. Il vous faut compter sur toutes les voix libérales ; elles sont nombreuses. Bien que vous n'ayez jamais donné de gages à ceux qu'on nomme, bien à tort, les réactionnaires, vous n'en avez jamais accordé non plus au sectarisme et au parti de la désorganisation sociale.

Le visage de Binet en manifesta du plaisir.

— M. de La Goize, répondit-il, m'a confié le procès qu'il a avec son fermier ; M. du Rosset, celui qu'il intente à la Compagnie des chemins de fer. J'ai reconnu là, monsieur le comte, le bénéfice de votre recommandation auprès de vos deux amis. Je vous en remercie.

— Votre talent plaît à ces messieurs, dont l'influence, vous le savez, est considérable dans la société de la région. Ils voudraient, je vous assure, que vous devinssiez leur député.

— Nous ferons nos efforts. Malheureusement, je ne doute pas que Gambade n'ait pour lui le gouvernement. La pression officielle s'exercera en sa faveur. Les fonctionnaires les plus humbles deviendront ses agents électoraux. Il est triste qu'un vieux républicain comme moi doive l'avouer ; tout se passe aujourd'hui comme sous l'Empire.

— Cela veut dire, monsieur Binet, ah ! je vois où vous allez en venir, qu'il ne vaut point la peine que nous soyons en République. C'est là aussi mon avis.

— J'imagine difficilement, monsieur le comte, l'attitude que prendra à mon égard le parti radical, le jour où j'annoncerai ma candidature. Il me sommera probablement de ne point disputer, par discipline, la place à Gambade. Mais j'écouterai d'abord ma conscience. Mon intention est de briser d'une manière éclatante avec ce parti, pour devenir un républicain sans épithète. D'ailleurs, le parti radical, ennemi de la liberté, me

répugne. Si mes sympathies ont pu aller, un certain temps, à l'esprit jacobin, je ne saurais, cependant, les pousser jusqu'à la négation même de l'esprit républicain. Savez-vous, monsieur le comte, que les socialistes s'organisent très fortement? Rien qu'à Beauséjour les habitants soient relativement heureux, leurs idées y font d'intéressants progrès. Par leur confusion même, elles séduisent nos paysans, que les impôts écrasent. Ils voient, dans la cité idéale que Rasclard fait se dresser dans le lointain, le remède à tous leurs maux.

— Cependant, vous ne pensez pas, interrompit M. de La Musardière, que les socialistes puissent être pour vous une cause d'échec?

— A moins que je ne sois accusé d'être devenu l'auxiliaire de la réaction. Si les socialistes redoutaient mon succès, leur candidat pourrait alors se désister au dernier moment en faveur de Gambade.

M. de La Musardière parut réfléchir.

— Monsieur Binet, reprit-il, d'ordinaire, les socialistes ne sont pas riches ; sinon, ils ne seraient pas socialistes. Rasclard et Grataloup ne peuvent être que de pauvres diables... Nous les achèterons.

— Nous les achèterons? interrogea Binet.

— Eh oui ! nous les achèterons... indirectement. Nous pourrons payer, par exemple, les frais de l'élection de leur candidat, sous la condition qu'il se désistera en votre faveur au second tour, s'il y a ballottage.

Binet considéra M. de La Musardière.

— Monsieur le comte, dit-il, on dirait que vous avez fait de la politique toute votre vie.

« J'aurai sans doute, reprit-il, les voix de tous les industriels de la région, que le collectivisme effraie.

— Ce sera là, reprit M. de La Musardière, un appoint sérieux à notre succès, car ils peuvent vous fournir de l'argent.

— Il faudra bien, cependant, que je promette quelque chose aux ouvriers. J'ai songé à un projet de loi sur les retraites ouvrières.

— Je ne saurais trop vous approuver. Il est profondément injuste que de vieux serviteurs demeurent sans ressources quand leur âge et leur santé ne leur permettent plus le travail. Dans nos familles, nous n'abandonnons jamais nos domesti-

ques devenus vieux. C'est là, monsieur Binet, du bon socialisme.

— N'est-ce-pas? dit Binet; il y a évidemment des vérités dans les revendications socialistes.

— Certes, personne ne saurait le nier, cher monsieur; mais ce n'est pas en imaginant que l'on remédiera au mal. Il nous faut, à mon avis, regarder vers le passé. D'abord, monsieur Binet, et en cela je contrarierai peut-être vos opinions philosophiques intimes...

— Dites, monsieur le comte, dites quand même. Je me suis toujours occupé d'affaires et de politique, et n'ai pas d'opinions en philosophie. Mon scepticisme est celui du siècle.

— Moi, monsieur, je conserve, au contraire, la religion de mes pères. Je la pratique ostensiblement, mais sans mysticisme. Je crois même, cela soit dit en passant, que le mysticisme a beaucoup nui à la religion, mais je prétends, monsieur le maire, que l'on a eu grand tort d'enlever au peuple sa foi. Au temps où les pauvres gens croyaient, ils étaient heureux : « Si nous ne mangeons selon notre faim, si nous ne buvons selon notre soif, disaient-ils, du moins la vie est courte, et Dieu est juste; nous aurons du bonheur après la mort. » Ces pensées consolantes, monsieur le maire, leur aidaient à supporter une existence difficile. On a eu tort de tuer la religion dans l'âme des pauvres gens; nous l'y rétablirons, monsieur le maire. Nous restaurerons aussi les corporations. Dans le passé, vous dis-je, nous découvrirons tous les remèdes à la crise présente.

M. de La Musardière parlait des choses d'autrefois avec vénération. Binet ne savait que répondre. Un silence gênant pesa sur les deux hommes. M. de La Musardière comprit que la conversation prenait un chemin que Binet se refuserait pour le moment à suivre.

M. de La Musardière jouait avec un couteau à papier délicatement ciselé; une patte de chevreuil en formait le manche. Il faisait chaud. Binet, renversé dans un fauteuil, soufflait vers le plafond, où une mouche voletait avec un bourdonnement d'ailes.

Le premier, il rompit le silence.

— Vous vous occupez, monsieur le comte, je crois, interrogea-t-il, de travaux littéraires?

— J'affectionne surtout les travaux d'érudition. C'est ainsi que je termine le catalogue des livres imprimés dans le dépar-

tement, depuis la découverte de l'imprimerie. J'en ai parlé à M. l'abbé Picquenet, que je tiens pour un savant homme. Cette initiative lui a paru louable.

M. Binet déclara que c'était là, en effet, une œuvre d'une haute importance.

— J'ai aussi, continua M. de La Musardière, la passion des collections curieuses, mais je les montre seulement aux intimes assez intelligents pour n'y voir que des œuvres d'art. Je vais vous faire connaître mes gravures. Cela nous distraira de la politique. Elles ne sont point, comme vous le constaterez, pour être vues par des jeunes filles.

M. de La Musardière poussa un petit rire aigu. Binet, œil allumé, sourit et attendit.

Le comte ouvrit une armoire, d'où il sortit un carton élégant.

— Comment trouvez-vous celle-ci ? dit-il, en tendant une planche à Binet.

Elle représentait un faune musculeux; sur ses épaules venait de sauter une dryade, qui lui fermait les yeux de ses mains blanches, et lui enserrait le cou dans l'étau de ses cuisses nerveuses. Le faune se débattait en riant, et dardait vers elle une virilité énorme et agressive.

Binet, très rouge, roulait des yeux congestionnés. Il affirma que « c'était fort drôle ».

— N'est-ce pas? fit M. de La Musardière; j'admire surtout la précision des moindres détails.

— Plus je regarde, déclara Binet, plus je constate combien c'est tout à-fait selon la nature.

— On a beau dire, fit remarquer sentencieusement M. de La Musardière, la nature, voyez-vous, monsieur le maire, il n'y a encore que cela de vrai.

— Il est certain, approuva Binet, qu'il faut toujours en revenir à elle.

— Eh bien ! cependant, malgré tout, ce dessin n'est pas immoral.

— Non, s'écria Binet, parce que, n'est-ce pas, il relève de l'art.

— Non point, monsieur, mais parce qu'il m'a coûté cinq cents francs.

Binet ouvrit de grands yeux.

— Nous causions dernièrement, continua M. de La Musardière, l'abbé Picquenet et moi, de l'immoralité actuelle. Je n'avais pas, comme vous devez le penser, montré ce dessin à l'abbé, qui en aurait désapprouvé le sujet. M. Picquenet est un prêtre vénérable. Il me disait, je me souviens même de sa phrase très expressive : « La corruption, aujourd'hui, est dans l'air. » Et je lui répondis : « C'est parce qu'elle est à la portée de toutes les bourses. » Un tel dessin, monsieur le maire, ne deviendrait immoral que s'il était dans la vitrine de Piédaloup, où mes domestiques vont acheter leur tabac. Il en est de même des livres qui renferment des récits érotiques et des idées subversives. A mon avis, ils ne seraient plus dangereux, le jour où ils coûteraient cinquante francs, et non plus trois francs cinquante.

«Quel mal y a-t-il pour nous, monsieur, à lire que les magistrats sont des imbéciles, et que les gendarmes ont souvent tort ? Mais il est désastreux que les livres aident mes domestiques ou mes fermiers à s'en apercevoir.

Binet secouait la tête ; il ne savait trop s'il devait approuver. Il continuait de considérer attentivement le dessin. De temps en temps, une ombre noire se profilait sur les rideaux. C'était l'abbé Picquenet, qui, malgré le soleil, se promenait sur la terrasse en lisant son bréviaire.

— N'êtes-vous point d'avis, monsieur le comte, dit Binet, que le nu est moins immoral que le décolleté ?

— C'est mon opinion, s'écria M. de La Musardière. Comme il ne cache rien, il ne donne pas la curiosité malsaine de voir davantage. J'aime, je vous l'avoue, reposer mes yeux sur les formes de cette Diane, dont la vue indigne le précepteur de mon fils.

M. Binet se prit à rire.

— Cet excellent abbé Picquenet, continua M. de La Musardière, pose, chaque fois qu'il vient ici, son chapeau contre le ventre poli de cette statuette. Il ne veut pas, dit-il, la voir. Il moralise sur l'immodestie de cette personne de marbre. « Ce que vous obligez mes yeux à considérer, s'écrie-t-il chaque fois, est abominable. » Je lui répète immanquablement : « Mon cher abbé, nous ne sommes pas du même avis. » Aussi, ne vient-il plus volontiers dans mon cabinet.

— Il faut convenir, monsieur le comte, que les ecclésiastiques ont souvent des idées fort étroites.

— Je comprendrais encore qu'il s'offusquât, s'il s'agissait de la nudité d'un homme. Elle est évidemment plus immorale que celle de la femme, attendu qu'elle laisse voir tout ce que l'autre ne montre point.

— Cette remarque est exacte, fit observer Binet.

— Je vous avoue, monsieur le maire, que je peux regarder autant de femmes nues qu'il me plaît, sans éprouver le moindre émoi. Je l'ai expérimenté chaque fois qu'il m'est advenu d'en surprendre une par hasard, en dehors des circonstances de l'amour.

« La première qu'il me fut donné de voir tomba d'un premier étage dans mes bras. J'avais dix-huit ans, et une grande faim de ce que vous savez. Je me souviens encore de mon émotion, et de l'ébranlement que cette visite me causa. C'était une petite femme fort potelée, dont les seins s'écrasèrent sur ma poitrine, tandis que je sentis autour de mon cou l'étreinte fraîche de ses bras.

— Et comment diable, interrogea Binet, fort intéressé, cette femme tomba-t-elle de cette maison dans vos bras ?

— Par la suite d'une aventure à la fois tragique et comique, car vous pensez bien qu'elle ne se précipita pas ainsi, de gaieté de cœur, dans le vide, en cet état de nudité.

« J'étais en vacances, dans un village, chez mon oncle. Comme nous passions sous une fenêtre, j'entendis des cris de femme battue, qui dominaient ceux de l'homme qui la battait. En levant les yeux, je vis une jambe nue et une poitrine blanche qui se penchaient. Presque aussitôt, le tout me tomba dans les bras, à la manière d'un paquet qui s'agitait.

« L'homme était ivre et furieux. Je crus qu'il allait suivre la femme dans sa chute. Quand il me vit la tenir comme un enfant, il se contenta de crier dans un hoquet : « C'est là ce que tu voulais. » Et il ajouta : « Putain. » Puis il ferma la fenêtre. Mon oncle, qui était un galant homme, écumait de colère, et menaçait de son poing les carreaux. Elle, sanglotait. Je remarquai qu'elle avait plus le souci de cacher sa figure que le reste. Depuis, j'ai compris que telle était, d'ordinaire, l'attitude des femmes, dans le moment où c'est leur visage qui nous intéresse le moins.

« Je portai jusque chez mon oncle ce fardeau sanglotant et gracieux. Là, mon oncle et moi l'enveloppâmes dans des couvertures. Après que nous l'eûmes réchauffée par un cordial, elle nous raconta que son mari, en rentrant ivre, avait voulu la tuer. Affolée, elle s'était jetée de la fenêtre. Maintenant, elle se trouvait toute honteuse d'être ainsi nue entre deux hommes. Nous lui proposâmes de l'accompagner. Comme je redoutais la colère du mari, je me rappelle que je m'armai d'un vieux fusil, tandis que mon oncle décrochait une hallebarde d'une panoplie. Escortés de nos domestiques, nous nous mîmes en route. La femme s'appuyait, toute frissonnante, sur mon épaule. Quand nous arrivâmes, l'homme était calmé ; il se montra même fort timide et ennuyé. Il craignait d'être appelé en justice pour son incartade, ou que nous lui ravissions pour toujours sa femme. Appuyé sur sa hallebarde, mon oncle en profita pour lui faire une morale sévère, qu'il accepta. Nous retournâmes ensuite chez nous, fort heureux d'avoir accompli une bonne action.

— Cette aventure, déclara Binet, est délicieuse. Je regrette que la pareille ne me soit jamais arrivée.

— Récemment, reprit M. de La Musardière, j'ai surpris la femme de mon fermier, tandis qu'elle faisait sa toilette. Elle était aussi nue ; mais, comme elle a dépassé la soixantaine, je préfère vous dire que je n'ai rien vu.

À ce moment, quelqu'un frappa à la porte vitrée du cabinet. C'était l'abbé Picquenet ; son visage était ruisselant de sueur.

— Je ne vous dérange pas? interrogea-t-il ; je gage que vous parliez politique.

Les deux hommes sourirent.

—Monsieur l'abbé, répondit M. de La Musardière, soyez le bienvenu, et venez prendre part à notre badinage. Je racontais à M. Binet comment procédait mon jardinier pour cultiver les orangers... en serre, monsieur l'abbé, naturellement. Mais, monsieur l'abbé, dans quel état vous trouvez-vous, et quelle raison vous oblige à courir ainsi au soleil ?

— Le besoin de m'agiter, dit-il ; mon tempérament sanguin exige beaucoup d'exercice.

L'abbé soufflait, reniflait. Il posa son chapeau contre la statuette, à la hauteur du ventre, plus il s'assit.

— Vous conservez donc, dit-il, cette femme de mauvaise vie ? Je suis persuadé que M. Binet pense comme moi. Il la trouve certainement, lui aussi, horrible. Je déclare, de plus, que cette statuette est immorale par son immodestie.

— Mon cher abbé, répondit M. de La Musardière, si vous êtes allé à Rome, vous avez pu en voir de pareilles, à chaque pas, jusque dans les jardins du Vatican.

— C'est vrai, mais celles qui ne sont point revêtues d'un caleçon de zinc portent au moins une feuille de vigne artificielle, indiquant ce qu'il est bienséant de cacher. Cela suffit à enseigner le sentiment de la pudeur à l'homme et à la femme, tandis qu'une telle œuvre encourage la dépravation. Je prétends que c'est là un exemple déplorable, sans compter le trouble qu'une pareille nudité peut provoquer dans les âmes innocentes.

— Mon cher abbé, vous êtes un saint, dit le comte, mais vous exagérez. Il est seulement déplorable, je vous l'accorde, que des nudités soient exhibées dans les journaux, qui vont à la foule ignorante, mais ici, nous sommes entre gens intelligents.

Binet se leva, et se disposa à prendre congé. Cela fâcha l'abbé.

— Est-ce-moi, monsieur le maire, dit-il, qui suis cause de votre départ ? Si je le soupçonnais, je me retirerais.

Binet protesta. Il devait se trouver à trois heures et demie à la mairie ; il n'était que temps, pour lui, de se dérober au plaisir d'une si agréable compagnie.

XIII

Mlle Lucile de La Musardière éprouvait une profonde douleur de ne pouvoir épouser Fouilloux. Elle en vint, bientôt, à ne plus même apparaître aux repas. C'est à peine si M. de La Musardière prêtait attention à l'absence de sa fille. M. l'abbé Picquenet admirait du moins cette fermeté. Elle témoignait que, dans cette maison, régnait l'autorité paternelle. Mme de La Musardière appelait « petit chagrin » les douleurs d'amour, et elle donnait, de droite et de gauche, quand elle en parlait, de petits coups d'éventail, pour indiquer qu'on les devait chasser comme des mouches gênantes.

Mlle Christine de La Musardière, toute au bonheur de songer

qu'elle épouserait M. de Larmance, s'efforçait de consoler sa sœur dans l'intimité, en lui faisant espérer un bonheur futur, plus grand peut-être, qui la dédommagerait de son caprice contrarié. Mais cela ne faisait que causer de plus profonds énervements à Mlle Lucile de La Musardière, à tel point qu'un jour elle menaça de battre Christine.

Madame leur mère n'avait pas beaucoup plus de succès dans ses consolations. Elle parlait, malgré son âge, des choses de l'amour avec un sérieux mêlé d'espièglerie, et il transparaissait, sous ses propos, qu'elle en devait posséder l'expérience.

— Ma fille, disait-elle à Lucile, tu as tort de te désoler. Qui n'a connu de tels chagrins? Les premières amours ne suffisent point, d'ordinaire, à illuminer toute une vie. Elles brûlent à la manière de feux d'artifice dont il reste seulement un peu de fumée. Tu y gagneras de ne point connaître les désillusions fâcheuses. Il n'est pas d'amour de qui il faille moins attendre que de celui qui fait espérer le plus. Nous te trouverons quelque bel homme dont tu n'espéreras rien; il te causera assez d'agréables surprises, pour que tu lui en conserves de la reconnaissance. Nous ferons qu'il ait un beau nom. Tu resteras, avec lui, une de La Musardière, comme je suis demeurée, avec ton père, une de Phocans.

Mais ces bonnes raisons ne faisaient qu'irriter davantage Mlle de La Musardière. Elle restait des heures, accoudée à la fenêtre de sa chambre, dans une immobilité farouche, à regarder Christine au bras de M. de Larmance, suivis, comme il convenait depuis qu'ils étaient fiancés, par Mme de La Musardière. Les parties de tennis, avec les du Rosset, les de La Goize, et quelques officiers de la garnison, entre deux équipées de cheval, ranimaient, pour elle, d'anciens souvenirs. Elle revivait dans sa mémoire certaine aventure, où elle avait éprouvé une impression confuse, tellement la douleur s'y était mêlée à l'agrément; et tout cela, d'une façon si soudaine, qu'elle avait maintenant la curiosité de la recommencer, pour en mieux savourer les détails. Chaque fois qu'elle y pensait, elle éprouvait comme un élan de toute elle-même vers son amant, et il lui prenait des désirs de pleurer en songeant à lui.

Elle comprit bientôt qu'en entrant dans la famille de La Musardière, le lieutenant de Larmance entendait en épouser les

préjugés, qui étaient aussi les siens. Quand elle lui parlait maintenant de son ami Fouilloux, il affectait, à son sujet, une certaine froideur polie, qui l'étonnait d'autant plus qu'elle se souvenait de leur ancienne amitié.

Sa sœur, peu à peu, l'abandonnait aussi.

— Console-toi, lui disait-elle. Notre famille a des traditions. Elle ne veut pas de mésalliance; cela est respectable.

Et Mlle Lucile de La Musardière se disait que, peut-être bien, Fouilloux, loin de Vince, se désintéresserait aussi d'elle.

M. de Larmance venait faire régulièrement sa cour. Chaque fois, un bouquet le précédait. Il arrivait à cheval, les moustaches plus cirées et plus noires qu'autrefois, dînait au château, et repartait assez tard dans la soirée. Quelquefois, aussi, il venait en voiture, et faisait piaffer sa bête, devant la grille, avant de l'arrêter.

Mme de La Musardière ne quittait pas les fiancés. M. l'abbé Picquenet en était édifié. Il en regrettait presque sa démarche auprès de Monseigneur. Elle paraissait, d'ailleurs, ne pas aboutir; depuis plus d'un mois, il en attendait le résultat. L'abbé, maintenant, souhaitait que Monseigneur oubliât. Les de La Musardière, constatait-il, savent redevenir, dans les grandes circonstances, ce que, selon lui, ils n'auraient jamais dû cesser d'être. C'était, pensait-il, consolant, au moins pour la religion.

Une fois, Mlle Lucile de La Musardière, par une fin de journée trop chaude qui l'avait laissée lasse et énervée, se sentit envahir par un sentiment d'attendrissement profond sur elle-même. Des souvenirs de son passé lui revinrent ; elle se revit première communiante à l'église de Beauséjour. Ce jour-là, Mgr Saint-Eloy avait dîné au château. Tous ces souvenirs du temps où elle était une pieuse petite fille s'agitèrent dans sa mémoire, puis une profonde tristesse l'accabla, avec le dégoût de ce qu'elle devenait, après ce qu'elle avait été. Elle descendit à la chapelle dans un état de grande ferveur. M. l'abbé Picquenet s'y trouvait. Il lui demanda de ses nouvelles.

Elle lui répondit qu'elle était très malheureuse.

L'atmosphère de la chapelle était douce; il y flottait une odeur de roses et d'encens. Un demi-jour y régnait, dans lequel brûlait la lampe solitaire de l'autel. M. l'abbé Picquenet

pensa qu'il devait paraître ignorer le chagrin de Mlle de La Musardière. Il sembla ne pas comprendre, et lui conseilla la prière, qu'il appela la plus grande des joies. Puis, il la salua et sortit. Mlle de La Musardière remonta chez elle, désillusionnée. Cela se passait à la fin de septembre, à l'époque des vendanges. Des femmes, qui portaient sur la tête des corbeilles de raisins, descendaient le long des coteaux ; les vieilles étaient drapées dans des robes couleur de feuille morte, et les jeunes avaient des jupons courts aux couleurs voyantes. Des charrettes roulaient lourdement, et des hommes, juchés sur les bennes, s'interpellaient en brandissant des mains rougies par le sang des raisins. L'été jetait ses dernières lueurs ; c'était l'époque où il semble qu'une vie cachée renaît une dernière fois, plus puissante, avant le sommeil de l'automne.

Quand Mlle de La Musardière se trouva seule dans sa chambre, elle se redressa comme une tige flexible trop longtemps courbée. Elle aurait désiré mener la vie de ces vendangeurs et de ces vendangeuses, dont elle entendait les chants et les cris dans la campagne alanguie.

Pour la première fois depuis longtemps, elle se montra, au dîner, plus gaie qu'à l'ordinaire, mais sa gaieté était maladive. M. l'abbé Picquenet attribua ce changement à sa visite à la chapelle. Il lui sourit, pour lui faire part de son contentement ; elle tourna brusquement la tête sans lui répondre. Cela eut pour effet de le faire rougir de dépit, tandis que M. de Larmance s'étendait avec complaisance sur les qualités des chevaux, dont il se vantait, dans l'intimité, d'avoir la connaissance, autant que des femmes.

XIV

Un matin, M. de La Musardière reçut une lettre de l'évêché. Monseigneur se décidait à lui demander de consentir à la suppression de sa chapelle particulière. Cette lettre de l'évêque voulait être persuasive. Elle représentait au comte de quelle importance serait ce sacrifice pour le succès de la cause qu'il défendait. Les de La Musardière donneraient désormais, chaque dimanche, l'exemple de leur piété à la population de Beauséjour : « Nous offrons, lui écrivait l'évêque, trop souvent occasion à la critique, en usant pour nous de privilèges, ou en favorisant les familles dont la situation sociale est considé-

rable. » Monseigneur terminait en annonçant qu'il installait M. l'abbé Picquenet dans la cure de Beauséjour. Le vénérable abbé pourrait ainsi continuer l'éducation du vicomte.

M. l'abbé Picquenet apprit en même temps sa nomination, qu'il n'attendait plus.

M. de La Musardière courut auprès de Mme de La Musardière qui s'indigna. La présence d'un chapelain au château flattait la vanité de la comtesse. La pensée qu'il n'y serait plus la mettait hors d'elle-même. Elle engagea son mari à aller trouver sans plus tarder l'évêque.

— Je ne sais trop, dit le comte à l'abbé, avec qui il courut tout d'abord s'entretenir, quelle mouche vient de piquer Monseigneur. Nous en sommes, ma femme et moi, fort ennuyés. Je ne doute pas que vous n'ayez vous-même de la tristesse à abandonner la tranquillité du château pour un service paroissial, qui ne pourra manquer de vous être pénible.

M. l'abbé Picquenet répondit en feignant la surprise que lui causait cette nomination, reçue le matin même. Il ajouta que ce lui serait une grande peine de quitter cette maison, mais sa mission de prêtre l'obligeait aux plus grands sacrifices. Sans doute, Monseigneur avait d'excellentes raisons de prendre cette détermination. Il ne pensait pas qu'il la changeât. L'abbé dit toutes ces choses avec un extraordinaire naturel. M. de La Musardière ne s'en disposa pas moins à se rendre à Vince, tandis que M. l'abbé Picquenet allait entretenir de la nouvelle M. l'abbé Judule.

M. le curé de Beauséjour montait précisément au château quand M. l'abbé Picquenet descendait vers le village. Il se rencontrèrent à mi-chemin.

M. Judule grimpait la côte d'un pas guilleret, malgré sa corpulence. Son visage exprimait une joie fière. Sa nomination à un archiprêtré et son élévation à un canonicat honoraire étaient, pour lui, inattendues.

— Vous aurez, dit-il à l'abbé, un excellent poste à Beauséjour. Les paroissiens, malgré leurs écarts politiques, sont gentils. Il ne se passait pas de jour que je ne reçusse des œufs, des fruits, du beurre, du fromage ou du gibier, selon la saison.

Quand l'abbé Judule apprit que Monseigneur supprimait le chapelain des La Musardière, il en manifesta du contentement.

— Je ne vois point, dit-il, pourquoi ces de La Musardière auraient un prêtre pour eux seuls. D'ailleurs, j'ai à diverses reprises compris que cette vie mondaine ne vous plaisait pas. Les de La Musardière sont, certes, aimables mais ils justifient, malheureusement, bien des critiques, touchant la noblesse.

Le soir, M. de La Musardière, à son retour de Vince, se montra tout heureux de l'accueil de Monseigneur ; mais l'évêque n'en était pas moins demeuré inébranlable.

— Monseigneur Saint-Eloy, dit-il, juge que nous ne prenons pas assez contact avec la population de Beauséjour. Il est persuadé que notre action serait plus efficace, si l'on nous voyait davantage. Il pense que M. l'abbé Picquenet, dont il connaît les idées, nous sera d'un utile secours dans notre œuvre politique.

La comtesse n'en fit pas moins la grimace ; elle tenait aux prérogatives. Ce lui serait une humiliation de ne plus posséder son aumônier, bien qu'elle jugeât Picquenet un imbécile. Elle manifesta, par contre, une joie orgueilleuse, en apprenant que Monseigneur viendrait bénir le mariage de sa fille.

— S'il se célèbre à l'église du village, dit le comte, nous y gagnerons, du moins, de pouvoir faire assister à la cérémonie un plus grand nombre d'invités que dans la chapelle.

Et voilà qui consolait Mme de La Musardière.

XV

Un matin, quelques jours avant le mariage de sa sœur, Mlle Lucile de La Musardière constata qu'elle était enceinte. Depuis plusieurs semaines, déjà, elle croyait s'apercevoir de cette situation nouvelle. D'abord, elle n'y avait pas voulu croire, bien que certains signes eussent dû l'empêcher d'avoir aucun doute à cet égard ; mais sa naïveté était profonde, touchant les conséquences des choses de l'amour. Maintenant, elle ne pouvait plus douter. Elle en devint stupide. Il lui sembla que le parquet manquait sous ses pas. Elle se laissa choir dans un fauteuil, et, la tête dans les mains, demeura longtemps à sangloter. Les yeux gonflés et rougis par les larmes, elle entrevit pour elle un avenir déshonoré et lamentable. Elle se dit que, dans quelques semaines, il lui serait impossible de dissimuler à ses parents, une situation toujours sans agré-

ment, mais que le jugement des hommes et des femmes rend déshonorante pour une jeune fille. Mlle de La Musardière se souvint du mépris avec lequel sa mère avait traité, il y avait deux ans, une femme de chambre à qui était advenu un état pareil au sien. Cette fille se nommait Sophie. Elle s'oubliait volontiers dans les bras des garçons de ferme, à l'heure recueillie du soir, où les chars gémissants ramènent pêle-mêle les filles et les hommes. Mlle de La Musardière en conclut que les mêmes causes produisent les mêmes effets, qu'il s'agisse d'une fille de famille, ou d'une fille de service. Elle se rappela que Sophie n'avait pas honte de ses flancs énormes et mouvants. Le spectacle des animaux lui donnait une philosophie simple. Elle conservait la conscience des nécessités de la nature, et elle ne s'en doutait pas.

Vers la même époque, la plus âgée des demoiselles de La Goize, mariée à un grand industriel, était venue traîner à Beauséjour une grossesse maussade et fatiguée. A la voir à côté de la femme de chambre, il semblait, certes, que c'était elle qui avait dû pécher. Mlle de La Musardière se dit que tel ne devait pas être l'avis de sa mère. Mme de La Musardière avait entouré de prévenances Mlle de La Goize, et mis Sophie à la porte. Mme de La Musardière professait l'indulgence la plus profonde à propos des actes de l'amour; elle disait volontiers qu'il fallait que jeunesse se passât. Très facile sur leurs mœurs, elle n'exigeait de ses domestiques qu'un service ponctuel, mais elle redoutait le scandale; c'est pourquoi elle n'admettait pas que ses bonnes devinssent enceintes.

Sophie, chassée, quitta le château, un après-midi, les yeux gros de larmes, son petit baluchon à la main. Plusieurs fois, tandis qu'elle traînait sa taille lourde sur la route, elle s'était retournée vers la maison, où elle avait coulé des jours heureux, peut-être aimé pour la première fois. Depuis, Mlle de La Musardière n'entendit plus jamais parler d'elle.

En pensant à Sophie, elle se dit : « Si malheureux qu'ait été le sort de cette fille, il l'est moins encore que le mien. Elle dut, sans doute, aller accoucher dans quelque hôpital, pour reprendre ensuite sa vie sans contrainte. Comme elle est pauvre et libre, elle ne rend compte à personne de ses actes.

Mlle de La Musardière tremblait, au contraire, rien qu'à

songer que ses parents s'apercevraient bientôt de sa grossesse, qu'elle s'efforçait de leur cacher.

Si elle avouait tout? Mais elle n'oserait pas; et jamais, pensait-elle elle n'oserait.

Pour la première fois, elle connut les remords. Comme tant d'autres, elle avait badiné avec l'amour, et perdu la tête. Elle éprouvait dans la compagnie des hommes une griserie âcre et inquiétante. Sans qu'elle sût pourquoi, elle s'était senti saisir par Fouilloux dans son cœur et dans sa chair. Maintenant, elle prenait conscience de l'irréparable, effroyablement.

Mlle Lucile de La Musardière demeura longtemps ainsi toute nue, abîmée dans son fauteuil, malgré la fraîcheur de cette matinée d'octobre. Des cendres brûlantes s'éteignaient dans le foyer. Le froid, peu à peu, la fit grelotter; ses dents claquèrent. Elle s'habilla rapidement.

Et quand, serrée dans sa robe, elle se retrouva encore aussi svelte qu'à l'ordinaire, elle se demanda si elle n'était pas la victime de quelque cauchemar écrasant. Mais non, il n'y avait plus pour elle aucun doute. Elle se répétait, comme pour se faire souffrir, cette phrase qui lui était atroce: « Enceinte, je suis enceinte ! »

Jusqu'à l'heure du déjeuner, elle resta, son front brûlant buté aux vitres glacées, à regarder sans voir la désolation de l'automne.

Elle se dit, une fois de plus, que sa sœur, qui se marierait dans deux jours, était bien heureuse. La pensée lui vint, un moment, d'aller lui avouer la vérité; un sentiment de pudeur la retint. Elle aurait osé, avant que Christine ne fût fiancée avec de Larmance ; maintenant, Christine lui apparaissait plus loin d'elle, qui s'enfonçait dans le malheur.

Alors, elle sentit monter du plus profond d'elle-même un sentiment de colère, de jalousie et de dépit, qu'elle s'efforça d'étouffer.

Elle pensa encore une fois écrire l'aveu à son père ou à sa mère. Ils éprouveraient, en la lisant, une pénible surprise, à laquelle succcéderait une terrible colère, qui s'apaiserait dans un poignant chagrin. Puis ils viendraient les premiers la trouver pour lui pardonner. Ils se mettraient à la recherche de Fouilloux. Certainement, celui-ci essayait, au loin, de l'oublier, avec douleur sans doute. Le bonheur qui la fuyait

reviendrait. Où était son amant? Elle était plus triste que la mort.

Des flots de pensées se heurtaient dans sa tête, qui était comme une mer battue par la tempête. Soudain la mort lui apparut une solution. Elle serait trouvée couchée toute blanche, dans son lit de jeune fille, comme endormie. Avant de mourir, elle aurait apporté des fleurs, par brassées, dans sa chambre. Jamais ses parents ne soupçonneraient toute la vérité. Ils penseraient qu'elle est morte par désespoir d'amour; ils en garderaient des regrets profonds, un chagrin inconsolable. Devant le monde, ils attribueraient sa mort à une cause accidentelle. Elle serait habillée tout en blanc, et portée en terre par des vierges. En pensant à la douleur de ses parents, elle sentit des larmes monter à ses yeux. Elle pleura sur elle, sur le malheureux sort de la jeune morte qu'elle serait.

Soudain, dans le brouillard d'octobre, les douze coups de midi sonnèrent à l'église de Beauséjour. Un soleil pâle s'efforçait à percer la brume. Un vol de feuilles jaunes et rouges s'éleva en tourbillonnant, vers les fenêtres. Et, comme les appels de la vie couvrent la voix des plus tragiques malheurs, Mlle de La Musardière, que ses luttes intérieures avaient fatiguée, se sentit, malgré tout, une grande faim, comme chaque jour, à la même heure. Elle descendit à la salle à manger. Sa sœur s'y trouvait avec son fiancé : ils attendaient le comte et la comtesse.

Quand Lucile de La Musardière entra, de Larmance embrassait Christine dans le cou. Celle-ci poussa un petit cri d'effroi en reconnaissant sa sœur, qui parut n'avoir rien vu.

XVI

La veille du mariage de Mlle Christine de La Musardière, Binet méditait, dans son cabinet de travail, sur les paroles qu'il adresserait, le lendemain, aux jeunes mariés. Le facteur lui apporta une lettre cachetée de cire rouge. Le cachet représentait une femme debout, coiffée d'un bonnet phrygien, un flambeau à la main.

Binet la considéra avec inquiétude : il venait de reconnaître le cachet du Cercle démocratique de Vince.

Ce cercle dirigeait la politique républicaine radicale du département, sous l'inspiration de la loge *l'Humanité*.

Binet n'était pas franc-maçon. « Il n'y a que cela qui vous manque », lui avaient souvent déclaré certains amis politiques. Il souriait, mais se refusait toujours à céder à leurs sollicitations; non point que des scrupules religieux l'éloignassent de la franc-maçonnerie, mais Gambade en faisait partie. Depuis longtemps, Binet méditait de le remplacer sur son siège de député, où il semblait immuable. S'il devenait frère maçon il lui devrait obéissance et il lui faudrait se contenter des honneurs politiques qu'on voudrait bien lui offrir.

La dernière fois qu'il était allé au cercle démocratique, les membres du cercle lui avaient témoigné peu d'empressement dans leur accueil. Un de ses amis lui apprit que l'instituteur Sève l'accusait récemment, à la loge, de pactiser avec la réaction et le cléricalisme. La loge « l'Humanité » possédait comme vénérable l'instituteur Chave. L'éloquence de Chave était violente et imagée. Sa barbe noire lui donnait un air assyrien. Chave répétait volontiers que l'instituteur devenait le prêtre de la société nouvelle, où la science remplaçait la religion; son élévation au grade de vénérable prenait ainsi une signification profonde et comme symbolique.

Après que Sève eut dénoncé Binet à la loge, l'instituteur Chave s'était élevé en termes violents contre ce maire de la République, qui abandonnait les routes de lumière pour choisir les sentiers de l'obscurantisme. Il voyait, avait-il déclaré, dans la présence fréquente de Binet au château de La Musardière, le signe d'un accaparement du maire de Beauséjour par les prêtres. Des mesures énergiques, selon lui, s'imposaient.

Quand Binet eut terminé la lecture de la lettre, il se laissa aller à une colère effroyable. Il repoussa loin de lui sa table de travail, dont l'encrier tomba, défonça son chapeau d'un coup de poing, culbuta sa chaise.

Cette lettre était ainsi conçue :

« La commission exécutive du Cercle démocratique,

« à M. Binet, maire de Beauséjour, avocat.

« Monsieur,

« Nous avons le regret de vous adresser l'extrait suivant de notre registre des délibérations :

« Une enquête ayant été demandée par les membres du « Cercle démocratique, à propos de l'attitude politique de « M. Binet, membre de notre Cercle, maire de Beauséjour,

« avocat, elle a prouvé les accointances regrettables de M. Bi-
« net avec les réactionnaires et les cléricaux, d'où il résulte
« que M. Binet est un fourbe et un hypocrite. Le Cercle démo-
« cratique ne doit pas recevoir les misérables qui trahissent la
« cause de la République et de la démocratie, en allant pren-
« dre dans les jésuitières le mot d'ordre parti de Rome. En
« conséquence, les membres du Cercle démocratique prononcent l'exclusion de M. Binet, affirmant ainsi une fois de plus
« leur attachement à la cause de la raison et de la liberté, dont
« la marche en avant entraîne le monde, en dépit des efforts
« coalisés de toutes les réactions.

« La commission exécutive du Cercle démocratique a, par
« conséquent, l'honneur de vous faire connaître que vous
« n'êtes plus membre du Cercle. »

Si Binet avait désiré gagner à lui les voix réactionnaires, ce n'était certes pas au prix d'une pareille inimitié.

Quand sa colère se fut apaisée, il regretta, pour la première fois avec sincérité que les mœurs du temps présent ne fussent pas plus libérales. Si les préoccupations de son intérêt l'avaient rapproché des La Musardière, celles de son plaisir l'incitaient à maintenir ces relations excellentes. Néanmoins, il réfléchit que sa présence, le lendemain, au dîner du mariage de Mlle de La Musardière pouvait être des plus préjudiciables à son avenir politique. Il s'y trouverait sans doute avec Monseigneur Saint-Eloy. Ce prélat passait pour redoutable à la République. Binet, après avoir réfléchi, décida qu'il s'abstiendrait d'y paraître. Il partirait pour Vince aussitôt après la cérémonie civile, et invoquerait, pour s'excuser auprès de M. de La Musardière, le souci d'affaires pressantes.

Monseigneur Saint-Eloy, accompagné d'un vicaire-général, vint lui-même célébrer le mariage qui alliait les de La Musardière aux de Larmance.

La nouvelle de la venue du prélat à Beauséjour se répandit promptement. A sa descente de voiture, des femmes lui présentèrent leurs enfants ; il les bénit et les caressa. La joie de M. l'abbé Picquenet rayonnait sur son visage et le faisait s'épanouir. Quand le prélat disparut sous le porche, des cris de « Vive Monseigneur! » retentirent. Un déjeuner de viandes froides et de fruits attendait l'évêque dans la salle à manger

du presbytère. Il passait pour être sujet à des fringales violentes, qu'il calmait difficilement.

Presque aussitôt arrivé, Monseigneur Saint-Eloy s'attabla.

L'abbé Picquenet s'excusa de ne pouvoir l'accueillir avec plus de luxe, puis il profita d'une courte absence du vicaire général pour le remercier d'avoir écouté ses doléances et exaucé ses vœux.

— Je suis toujours heureux, répondit Monseigneur, de placer un excellent prêtre dans les conditions les meilleures pour qu'il accomplisse le plus de bien possible.

L'heure de la cérémonie approchait. On vint prévenir l'abbé Picquenet que le cortège était à la mairie. Binet y prononçait une allocution brève, qui parut délicate et distinguée. Le maire compara Mlle Christine à une plante gracieuse, et M. de Larmance à un chêne ; la jeune mariée vivrait à son ombre, dans le bonheur. Cette image fut jugée neuve et éloquente. Il termina par un salut à l'armée.

Quand le cortège pénétra dans l'église, l'harmonium entonna une sorte d'allegro nuptial. La lumière d'un beau jour d'automne ruisselait des vitraux. Le chœur était garni de plantes vertes. M. de La Musardière avait, pour la circonstance, mis au pillage le parc et les serres du château. Le visage de Mlle Christine de La Musardière manifestait un grand contentement sous le voile. Mais Lucile, malgré ses efforts à paraître gracieuse, n'y réussissait pas. Elle donnait le bras à M. du Minas, un cousin des Larmance, qui voulait faire de la politique et parlait dans les patronages. M. du Minas était long, maigre et chauve. M. de La Musardière le tenait en haute estime, depuis deux jours qu'il le connaissait. Il ne lui aurait pas déplu qu'il remplaçât, dans la mémoire de sa fille le souvenir de Fouilloux. Monseigneur prononça un discours dans lequel il évoqua les fastes des deux familles, et vanta la vertu de Mlle Christine. Ce lui fut une occasion de comparer le soldat au prêtre : « Ils ont en commun, dit-il, l'amour de la discipline, le respect des hiérarchies et de l'ordre. »

De nombreux officiers de Vince assistaient à la cérémonie. L'éclat des uniformes et la sévérité des habits noirs se mêlaient à la fraîcheur des toilettes féminines.

Comme Binet l'avait prévu, Monseigneur condescendit à présider le dîner, bien qu'il ne soit pas d'usage que les prêtres et

même les prélats fussent présents aux repas de noces. Mais Monseigneur Saint-Eloy se réclama d'un exemple ; il devait être pour lui l'unique : Notre Seigneur ne présida-t-il pas le repas des noces de Cana, où il transforma l'eau en vin ?

Pendant la cérémonie religieuse, Binet monta en voiture pour se rendre à Vince. En traversant le village, il comprit que les habitants, déjà émotionnés par le mariage somptueux de Mlle Christine de La Musardière, l'étaient bien davantage encore par la lecture du journal radical du chef-lieu. Cet organe reproduisait la bulle du cercle démocratique. Les chevaux de sa voiture allaient au pas. Le maire de Beauséjour jugeait cette allure de son attelage plus digne ; elle lui permettait de mieux saluer ses administrés. Il aperçut Mme Lebas, la femme du maréchal-ferrant, en toilette du matin. Elle causait avec Mme Fourichon, qui poussait une voiture chargée de choux, de carottes et de pissenlits. Mme Lebas brandissait le journal. Quand la voiture passa auprès des deux femmes, elles se turent. Binet comprit qu'il était le sujet de leur conversation. Au café de la Boule, la feuille circulait de mains en mains. Le receveur de l'enregistrement rentra précipitamment pour n'avoir pas à le saluer. Ainsi, il devenait suspect. Sève, par contre, lui adressa un salut majestueux et plein de défi ; l'instituteur exprimait ainsi son triomphe. Le menuisier, Charlou, lui envoya un coup d'œil haineux. Mais quand il passa devant le café des Deux-Chênes, plusieurs consommateurs sortirent, qui le saluèrent avec déférence. C'était le café des réactionnaires. Binet vit là une manifestation regrettable, à laquelle il répondit plutôt froidement, puis il fit mettre ses chevaux au trot. A ce moment, le chien du boucher Poudevigne se lança après la voiture avec une impétuosité aboyeuse : « Cet animal, pensa Binet, traduit les sentiments de son maître à mon égard. » Mais en cela Binet se trompait, car Poudevigne devenait d'opinions plus modérées, depuis que la clientèle du château lui était rendue.

XVI

Le mariage de sa sœur accrut encore le désarroi de Mlle Lucile de La Musardière, en augmentant sa solitude. Il y avait eu, dans sa chute, le désir de se libérer, par des actes de l'atmosphère de cette maison, où les préjugés seuls mettaient une barrière à une frivolité licencieuse. Elle pensait alors qu'épou-

ser le lieutenant Fouilloux lui assurerait une vie heureuse et libre. N'exerçait-il pas ce métier des armes dans lequel les siens, autrefois, avaient conquis leur noblesse ? Maintenant, les préjugés qu'elle respectait dans sa vie mondaine, pour en prendre plus de plaisir à les violer dans ses actions secrètes, renaissaient, plus vivants que jamais, pour elle.

Elle les écoutait, et en éprouvait l'écrasement.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur l'abbé, que ma fille engraisse ? disait, quelques jours après, Mme de La Musardière à M. l'abbé Picquenet venu en visite au château.

M. l'abbé Picquenet jugea, en effet, que l'embonpoint de Mlle de La Musardière augmentait. Il lui parut que celui-ci témoignait d'une belle santé. Il en conclut que la vie plus calme et plus pieuse qu'elle menait lui était profitable. Il y vit même la preuve de l'excellence de sa morale.

Un matin, Mme de La Musardière reçut une lettre de sa sœur, Mlle de Phocans. La vieille fille s'ennuyait. Elle adressait sa bénédiction aux nouveaux mariés, et exprimait le plaisir qu'elle éprouverait dans la société de sa nièce Lucile durant l'hiver.

Mlle Lucile de La Musardière reconnut aussitôt un hasard heureux et providentiel. Il lui sembla qu'elle était sauvée. Ce départ pour Tours, où Mlle de Phocans vivait dans une solitude absolue, en l'éloignant de sa famille, lui donnait l'illusion de l'éloignement de ses soucis. Certes, elle ne songeait pas à avouer quelque jour à sa tante, Mlle de Phocans, la cause de son effroi de l'avenir ; la vieille fille, pensait-elle, en mourrait de saisissement ; mais il lui paraissait plus facile d'écrire de là-bas à ses parents, ce qu'elle n'aurait jamais osé même insinuer en leur présence.

Mme de La Musardière s'inquiéta de ce désir de sa fille Lucile, de fuir dans une retraite aussi lointaine. Mme et M. de La Musardière avaient décidé d'aller habiter à Vince, durant l'hiver, auprès des nouveaux mariés. Mme de La Musardière se réjouissait d'avance, rien qu'à songer qu'elle brillerait dans la société du chef-lieu, où elle tiendrait salon chez sa fille Christine. Elle y voyait le moyen de trouver pour Lucile l'occasion d'un mariage digne de leur famille. Mme de La Musardière lui représenta les avantages d'un séjour à Vince, et l'ennui dont elle languirait auprès d'une vieille tante, à laquelle un estomac

malade faisait le caractère triste. Mlle Lucile ne se rendit pas aux conseils de sa mère. M. de La Musardière pensait, au contraire, qu'un voyage pourrait lui être excellent pour la distraire de ses idées; ill es imaginait tournées désespérément vers Fouilloux, mais non, certes, pour les raisons qui étaient les vraies. Mlle Lucile obtint gain de cause. Mme de La Musardière s'en consola en songeant que sa sœur, de près de vingt ans plus âgée qu'elle, ferait de ses filles, sans aucun doute, quelque jour prochain, ses héritières. Jamais Mme de La Musardière et Mlle Héloïse de Phocans ne s'étaient beaucoup fréquentées, depuis leur jeunesse; il y avait de telles différences dans les manières de leur existence! Autant Mme de La Musardière était grande liseuse de romans et amoureuse du monde, où elle s'imaginait à chaque instant être frôlée par les événements qui la séduisaient le plus dans ses lectures, autant Mlle de Phocans vivait retirée, confinée dans les préoccupations de sa piété. Mlle Lucile de La Musardière, n'eût été l'impasse où elle se trouvait, n'aurait montré, non plus, aucun enthousiasme à aller distraire l'hiver d'une vieille tante acariâtre. Mais il importait d'abord qu'elle s'éloignât de Beauséjour et de Vince. Plus tard, ce lui serait plus facile, pensait-elle, d'initier ses parents à ses angoisses, pour découvrir ensuite quelque retraite cachée où elle deviendrait mère dans le secret.

M. de La Musardière prit prétexte de l'éloignement de Beauséjour, dans lequel il vivrait avec sa femme durant l'hiver, pour annoncer à M. le curé Picquenet qu'il devait lui enlever, avec grand regret, l'éducation de son fils. Il le plaçait dans un collège ecclésiastique de Vince, dont l'internat lui serait, croyait-il, plus favorable. Le jeune Alain ne tirait, en effet, aucun avantage des leçons de M. l'abbé Picquenet; son caractère devenait seulement, chaque jour, de plus en plus indiscipliné. La vie d'un internat, se disait M. de La Musardière, corrigera peut-être les excès de sa nature trop indépendante.

L'abbé Picquenet accepta sans la moindre tristesse le départ de son élève. Celui-ci ne lui causait qu'ennuis et soucis de toutes sortes.

Ainsi le jour où Lucile quittait Beauséjour pour Tours, M. de La Musardière accompagnait son fils à Vince.

XVIII

Binet avait obtenu que ses protestations fussent insérées dans le « Journal de Vince ». Il s'y plaignait que le Cercle démocratique l'eût condamné sans l'entendre. Il protestait de son républicanisme, et terminait par un appel à l'union de tous les républicains. Le Cercle démocratique y répondit par un article virulent : « Electeurs, y lisait-on, dans quelques mois nous serons appelés à élire un nouveau député. Le nommé Binet, qui parle de faire l'union entre les républicains, médite, au contraire, de réaliser la désunion, en se présentant contre notre cher député Gambade, avec l'appui de la coalition césarienne et cléricale. Mais maintement que les républicains sont avertis, nous sommes persuadés que les projets de ce vil ambitieux seront anéantis avant même d'éclore au grand jour de la discussion publique. »

Cette lutte amusait fort M. de La Musardière. Il se devinait une des causes de la défaveur momentanée de Binet. Si Binet, pensait-il, est chassé par les anciens amis, il devra se mettre tout à fait de notre côté.

— Je vous le disais, répétait-il sans cesse à l'abbé Picquenet. Bientôt, que nous le voulions ou ne le voulions point, nous formerons deux grands partis : celui de la désorganisation sociale, et celui de l'ordre. Binet, à qui il est indifférent d'appartenir à l'un ou à l'autre, et qui va selon les appels de son ambition, se verra obligé de venir complètement à nous.

Cependant, Binet hésitait. Il n'avait pas reparu, depuis quelques jours chez les La Musardière, après son excommunication du Cercle démocratique. Un matin, il reçut un billet du comte. Celui-ci l'invitait, à monter, à la nuit tombée, au château : on causerait.

Binet s'y rendit en se cachant. Comme il passait devant le café des Trois-Chênes, il aperçut le receveur de l'enregistrement qui jouait au billard avec le percepteur, tandis que le patron ronflait sur une chaise, la tête ballante et la pipe entre les dents. Le café, éclairé, projetait sur la route une traînée lumineuse. Il la traversa rapidement, avant que les joueurs eussent même tourné la tête.

A ce moment il entrevit l'ombre de l'abbé Picquenet, qui s'enfonçait dans le presbytère.

Il ralentit sa marche, puis gravit rapidement la côte qui conduisait à la demeure des La Musardière. Là-bas, la plaine apparaissait toute bleue sous la lune ; l'atmosphère était humide et pénétrante ; une brume légère voilait à demi l'armée innombrable des étoiles, comme durant les belles nuits d'automne. De dernières feuilles jaunies et mouillées tombaient en voletant sur la route.

M. de La Musardière attendait Binet dans son cabinet de travail. Quand le maire eut demandé des nouvelles de Mme de La Musardière, qu'il était confus de n'avoir pas visitée après le mariage de sa fille, la conversation sauta sur la politique.

Binet affecta de ne pas paraître plus affligé qu'il ne devait de l'attitude, à son égard du Cercle démocratique.

— Je vous conseille, dit M. de La Musardière, de prendre position, dès maintenant, pour les élections législatives du printemps, de constituer un comité, et de vous assurer des partisans.

C'était aussi l'avis du maire. La parole chaleureuse de M. de La Musardière l'excitait à la lutte. Il fut convenu que les conservateurs continueraient de l'aider d'une manière occulte. Binet assura au comte que la tyrannie de la Loge et du Cercle démocratique commençait à lui peser lourdement.

— Savez-vous, lui dit M. de La Musardière en le reconduisant, que j'ai l'intention de proposer à la société de chasse de faire courir la prochaine dans les bois qui avoisinent Beauséjour ?

Binet approuva ce projet. Ce serait l'occasion, pour le village, de recevoir de nombreux visiteurs et pour lui-même de se concilier de nouvelles sympathies.

Le maire de Beauséjour ne rapporta rien de cette entrevue, qu'il ne sût déjà ; mais, comme il avait trouvé excellentes les liqueurs de M. de La Musardière, il sortit du château avec des idées encore plus libérales que lorsqu'il y était entré. Il se promit de dédaigner l'étroitesse d'esprit et le sectarisme de ses adversaires, et de continuer, malgré eux, de fréquenter M. de La Musardière.

— Monsieur l'abbé, disait, quelques jours après, ce dernier à M. Picquenet, je suis fort content. Je ne doute point que les prochaines élections ne nous soient profitables. De tous côtés, Binet reçoit des témoignages de sympathie. L'attitude sectaire

du Cercle démocratique vaut à notre maire des amitiés nombreuses. J'ai appris, monsieur le curé, que, vous aussi, vous deveniez très populaire.

— Les habitants de Beauséjour sont bons, répondit l'abbé. J'ai reçu un excellent accueil, même chez les socialistes. Je suis allé voir Charlou, qu'on disait le plus farouche. Sa femme m'a introduit dans une pièce qui est à la fois une chambre et une cuisine. Un petit garçon et une petite fille jouaient sur le plancher ; un autre garçon, qui peut avoir douze ans, frappait à coups redoublés avec un marteau, sur le mur, par manière d'amusement. Quand j'entrai, le petit garçon dit à la petite fille : « Voici le ramoneur qui vient pour t'emporter dans son grand sac. » Alors, elle se mit à pleurer en se cachant la figure avec ses mains. La femme de Charlou donna une taloche à son garçon, pour lui apprendre, disait-elle, à mieux recevoir monsieur le curé ; puis, elle se confondit auprès de moi en excuses. J'ai compris, monsieur le comte, que ces enfants n'étaient pas habitués à voir des ecclésiastiques dans leur maison.

« Il y avait sur la table une soupe fumante. La femme de Charlou me dit que son mari était allé chercher du tabac. Quand il revint, je constatai que ma présence lui causait de l'ahurissement.

« Charlou est, comme vous le savez, un gros garçon, pas très intelligent. Il est convaincu que nous sommes responsables de la misère ouvrière et paysanne.

« Monsieur le curé, m'a-t-il dit, savez-vous chez qui vous êtes ? chez un socialiste.

« Monsieur Charlou, lui ai-je répondu, cela ne vous empêche pas d'être un de mes paroissiens. Voilà pourquoi je viens vous voir. D'ailleurs, si nous suivions tous les commandements de Dieu, nous serions tous socialistes.

« Monsieur le curé, a-t-il alors repris, si vous êtes curé de cette manière, nous nous entendrons toujours.

« Puis il a ajouté qu'il avait adopté un enfant orphelin ; et il m'a montré le petit garçon qui frappait du marteau sur le mur.

« Je lui ai répondu que le bon Dieu avait une place dans son paradis pour celui qui adoptait les orphelins. Nous nous sommes séparés, Charlou et moi, très bons amis. Je l'ai même invité à venir boire de la bière à la cure.

— Monsieur l'abbé, s'écria M. de La Musardière, je vous

fais tous mes compliments ; vous avez plus de succès à Beauséjour que M. l'abbé Judule.

L'abbé Picquenet parut heureux : « Je sais maintenant, dit-il, comment il faut parler à ces braves gens. »

— Il ne faudrait cependant pas vous illusionner, monsieur l'abbé, reprit M. de La Musardière ; Charlou, croyez-moi, n'en criera pas moins à l'occasion : « A bas la calotte ! » sous les fenêtres de votre presbytère.

Mais son succès portait M. l'abbé Picquenet à l'optimisme.

— Je reproche à la République ses lois sectaires, dit-il, en se levant pour prendre congé ; mais si les élections prochaines changeaient les députés, la République pourrait devenir un bon gouvernement... Monsieur le comte, je crois, décidément, qu'il faut, en dépit de tout, être républicain.

M. de La Musardière sourit avec ironie ; puis il voulut accompagner l'abbé jusqu'à la porte du parc. Au moment où celui-ci allait le quitter, il le retint encore, durant un instant, pour lui parler de sa fille :

— Monsieur le curé, Lucile m'inquiète, malgré que je n'en veuille rien laisser croire en présence de sa mère. Elle conserve, paraît-il, une tristesse qui me préoccupe. Vous savez qu'elle a voulu se retirer auprès de sa tante. Mlle de Phocans nous a écrit ; elle aussi s'inquiète de la santé de sa nièce.

— Mlle Lucile semblait, cependant, la dernière fois que je l'ai vue, jouir d'une excellente santé, répondit l'abbé.

— Il paraît, reprit M. de La Musardière, qu'elle continue de grossir d'une manière anormale ; j'en augure mal pour son âge mûr. Je désirais, à ce sujet, consulter notre médecin, avant son départ, mais elle n'a rien voulu entendre.

— L'hiver qu'elle passera auprès de Mlle de Phocans, répondit l'abbé Picquenet, lui sera, croyez-moi, excellent pour sa vie spirituelle. Mlle de Phocans est, m'a-t-on dit, fort absorbée par sa piété ; Mlle Lucile reviendra de ce séjour rasserénée et plus pieuse. Ensuite, la Providence lui fera rencontrer un mari digne d'elle, comme elle le fit pour Mlle Christine.

Ils étaient arrivés à la grille du château. M. l'abbé Picquenet tendit la main à M. de La Musardière. La grille roula sur ses gonds avec un grincement. Le prêtre s'éloigna. C'était vers la tombée du soir. Un chien, au loin, aboya longuement ; d'autres lui répondirent. Les fenêtres de Beauséjour s'éclairaient.

(*A suivre.*) GEORGES LE CARDONNEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXVII. — Messine.

M. DESMAISONS. — Evidemment, c'est affreux. Seulement l'horreur prolongée finit par inspirer du dégoût, et les journaux s'y prennent de sorte qu'en moins de huit jours nous en sommes à ce point. A force de lamentations sottes, ils ont rapetissé le cataclysme et en ont fait, non pas même un grand, mais un large fait divers, où barbote une armée de reporters ahuris.

M. DELARUE. — Vous êtes dur.

M. DESM. — Ces gens gâtent par leur verbiage télégraphique une belle tragédie. Vous souvenez-vous du récit de la mort du vieux Pline par son neveu?

M. DEL. — Oui. C'est beau. Le récit ennoblit encore la catastrophe. C'est une impression de fin du monde. Il n'y a de pareil dans toutes les littératures qu'un morceau de M. Rosny, intitulé « Tornadres » et qui vous fait vraiment descendre le ciel sur les épaules.

M. DESM. — La fin de Messine contée par Rosny... Quand donc les hommes comprendront-ils que les choses n'existent, que les événements ne furent que dans l'impression que nous en éprouvons ? Or, si, après le premier choc, les malheurs de Messine et de Reggio ne nous ont plus troublés que confusément, à qui la faute si ce n'est aux journaux qui ont délayé un cataclysme en mille petites anecdotes d'une signification médiocre? Ils rendirent l'horreur saugrenue, et burlesque le désespoir. Voici des chiens affamés que l'on « assomme à coups de fusil », et des bandits sans cœur qui « achèvent les cadavres ». Il y a des malheurs si grands que les hommes n'arrivent pas à les comprendre, pas même à les sentir. Pour en éprouver quelque émotion, ils sont obligés de les prendre par les petits côtés.

M. DEL. — Vous croyez donc que Paris ait été indifférent?

M. DESM. — Presque. Il était bien trop occupé à se battre avec la boue.

M. DEL. — Dame! Vous ne sortez pas, vous, cela vous est égal.

M. DESM. — C'est-à-dire que je trouve énorme cette prétention de ne pas ressentir les inconvénients de la neige, quand il tombe de la neige. Les enfants demandent la lune. Bientôt les Parisiens exigeront un printemps perpétuel.

M. DEL. — Je vous assure que, si vous étiez sorti, vous ne prendriez pas la défense de l'Administration.

M. DESM. — L'Administration est incapable, et je ne la défends pas, croyez-le bien. Mais je suis certain aussi que le public est un peu impatient. De là le conflit.

M. DEL. — Je vous accorde le second point puisque vous m'accordez le premier. Cependant, si le public est incorrigible, l'Administration ne l'est peut-être pas, et...

M. DESM. — ... et il faut protester, n'est-ce pas?

M. DEL. — Il me semble.

M. DESM. — Vous croyez par des mots réformer des actes?

M. DEL. — Si tout le monde criait?

M. DESM. — Cela ferait du bruit, voilà tout.

M. DEL. — Un journal a conseillé des réclamations, des procès.

M. DESM. — A quoi bon? Nous sommes dans un engrenage dont rien peut-être ne peut nous délivrer, pas même une révolution, car le lendemain la logique des choses reprend le dessus et donne à M. de Pontich un successeur qui est un autre Pontich.

M. DEL. — Vous êtes désespérant.

M. DESM. — Allons, pourquoi voulez-vous qu'un monsieur, inamovible de fait, assuré d'une belle pension de retraite, se contraigne à faire son métier? Pontich a pris ses trois jours de vacances et les a peut-être passés à fouler, le fusil sous le bras, la neige vierge. Quand il est rentré, il a fait activer le feu dans son bureau et il a lu philosophiquement les journaux qui le traînaient dans la boue qu'il avait faite. Ensuite, il a donné la signature qui lui assure une noble gratification de fin d'année et une voiture l'a mené chez lui où il a déjeuné fort bien. Les injures dont on le couvre lui font un sujet de conversation, car il est jovial.

M. DEL. — Vous le connaissez?

M. DESM. — Nullement, d'ailleurs il n'est rien qu'un symbole, mais je connais l'administration et les administrateurs. Rien ne les émeut. Les ordres sont donnés une fois pour toutes depuis Napoléon Ier, en de certains cas depuis Louis XIV, voire depuis Philippe-Auguste. La seule différence entre jadis et aujourd'hui, c'est que jadis une autorité les surveillait et qu'aujourd'hui ils sont l'autorité même. Une seule règle les guide, le « précédent ». Nous nous chinoisons de plus en plus, car ce n'est pas l'Europe, malgré ses prétentions, qui a de l'influence sur la Chine; c'est la Chine, au contraire, qui nous donne ses institutions et, la première de toutes, le mandarinat.

M. DEL. — Et vous concluez?

M. DESM. — Rien du tout. Me croyez-vous assez simple pour demander des réformes? Sans doute, on peut supposer un Etat où le fonctionnaire incapable serait aussitôt révoqué, mais cela amènerait

d'autres abus. Résignons et faisons, toujours comme les Chinois, des revenus à messieurs les mandarins. Il serait même de bon goût de les remercier de ne pas, comme leurs confrères jaunes, nous mener au bâton. Ils se contentent, en effet, de nous faire payer l'amende, de temps à autre, pour augmenter leurs pourboires du jour de l'an.

M. DEL. — Vous n'êtes qu'un anarchiste.

M. DESM. — Rien que cela? Dieu vous entende! Et il vous entendra, car il se connaît en anarchie, celui-là, dont « rien n'arrive en ce monde sans son ordre ou sans sa permission », dit le catéchisme chrétien. Si nous imitions l'exemple qu'il nous a donné à Messine? Qu'en diraient messieurs les administrateurs? Mais je n'irai pas jusque-là. Je reste dans mon coin, d'où je contemple, non sans émotion, les péripéties du désordre universel. Ah! mon ami, que nous sommes privilégiés!

M. DEL. — C'est tout de même vrai.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Remy de Gourmont : *Couleurs*, « Mercure de France », 3.5o. — Fernand Kolney : *L'Amour dans cinq mille ans*, chez l'auteur, 3.5o. — Charles Derennes : *La Guenille*, Michaud, 3.5o. — Albert Boissière : *Un crime a été commis*, Pierre Lafitte, 3.5o. — Gilbert de Voisins : *Les Moments perdus de John Shag*, Bernard Grasset, 3.5o. — Valentine Gibert : *L'Image virtuelle*, Librairie universelle, 3.5o. — Célestin Pontier : *Les Pourpres*, Bernard Grasset, 3.5o. — Jean Bertheroy : *Conflit d'âme*, Ambert, 3.5o. — Amédée Rouguès : *Le jeune Rouvre*, Ollendorff, 3.5o. — Brenn : *Les Rebelles*, Pages libres 2 fr. — Léonce de Larmandie : *Un coup d'état au XX^e siècle*, L'Édition, 3.5o.—Paul Bourget : *Les Détours du cœur*, Plon, 3.5o. — Jules Renard : *Ragotte*, Anthème Fayard, 3.5o.

Couleurs, par Remy de Gourmont. Du temps de Pharamond et au siècle de la réclame littéraire, ou de pauvres diables d'arbres sont forcés de porter d'illustres pseudonymes, l'amour eut toujours le même geste, un geste laid. Dans un décor de pierres monumentales, dans les vertes perspectives d'une forêt, en culotte de soie, en mollets nus, l'amour eut toujours l'aspect d'un singe, qu'il fût ou non déguisé courtoisement. Cela devrait mortifier la pauvre humanité. Remy de Gourmont dit : couleurs, comme un malin dirait : couleuvres, et sous une couverture plumes de paon il nous fait avaler cette odieuse pilule de chair, la même éternellement, remède à prendre par le haut ou par le bas, bon à dégoûter toute autre race que la race animale. L'amour n'est tolérable, en peinture ou en littérature, qu'avant le renversement du pot de crème... Vraiment, en contemplant cette belle image de Willette, j'ai compris pourquoi d'honnêtes gens préfèrent encore tous les vices à la banalité du geste de la reproduction. Je les préférerais, moi, sans aucun vêtement, ces deux petits êtres à la fois si factices et si mal fichus; mais ils sont habillés de cette célèbre fumée de pipe qui remplace à la fois le tailleur et la

nature dans les ateliers de Montmartre ; ils sont Louis XV... comme une fontaine Wallace ; ils sont lourds, terriblement lourds, pis que lourds, gras, et chose plus extraordinaire, presque originale, ils n'ont à eux deux qu'une seule main, une main *épaule-de-mouton*, farouche, monstrueux symbole de l'union qui fait la paillardise, sinon la force de leur silhouette compliquée. Il y a dans ce livre, sous cette couverture indiscrète, des perles. On en trouve souvent entre les plis intérieurs, bleuâtres et irisés des grosses huîtres qui ont aussi des stries noires sur leurs coquilles fermées, tels des rubans de velours, genre de plus en plus Louis XV des fontaines publiques. Ces perles ne sont pas d'un orient très pur sous le rapport de la morale, mais elles sont au moins d'un meilleur style que celui de Montmartre. Vraiment Remy de Gourmont pourrait se passer d'un pavillon. Couleurs sur couleurs, c'est une faute d'héraldisme, sinon de goût, et cette main, si malencontreusement indicatrice, cette main épaisse, a un peu trop l'air d'écrire le mot sur la chose.

L'Amour dans cinq mille ans, par Fernand Kolney. Il paraît que dans cinq mille ans le fameux geste de la reproduction ne sera plus que médical ou si vous aimez mieux, qu'artificiel. Des savants-philosophes pontifieront et opéreront devant les foules assemblées avec tous les rites de l'ancien cérémonial de la cueillette du gui, tant il est vrai que les hommes ne peuvent jamais rien faire sans exagération ; mais il y aura des surprises, les femmes n'étant pas plus sérieuses dans cinq mille ans qu'elles ne le furent à l'époque des druides. Les malheureux philosophes de ce temps-là y perdront leur latin et fouilleront les archives pour le retrouver. Ils constateront alors, à leur grande stupeur, que la reproduction artificielle était déjà inventée bien avant que l'amour ne fût aboli et ils découvriront que M. Eliphas, qui a flagellé déjà ses contemporains au sujet de leurs mauvaises mœurs, avait prédit tout ce qui devait arriver beaucoup plus tard, lorsque le nommé Sagax tiendrait le... sceptre de la génération artificielle. L'auteur a dépensé une énorme dose de patience littéraire pour mener jusqu'à sa sanglante apothéose cette fabuleuse débauche de son imagination. C'est une pièce de collection que ce livre rare et curieux. Il est d'abord en vente chez son propre père, tellement celui-ci tient à ce que son dernier né ne tombe pas sous les yeux des profanes, et, en outre, il est fort bien édité. On fait courir le bruit à son sujet qu'il contient les plus violentes satires contre certaines personnalités très en vue : c'est possible, mais les lecteurs sans parti pris peuvent aimer à le lire pour le seul plaisir de suivre un réel effort d'art et de compter à l'actif de son auteur une énorme somme de travail.

La Guenille, par Charles Derennes. C'est pourtant un bon petit garçon, ce Georges qui a l'innocence d'aimer une seule femme pres-

que toute sa vie. Il n'est pas plus dégénéré qu'un autre par ces temps de dégénérescence voulue, car je crois que l'on commence à se vouloir des tas de maladies qu'on n'aurait pas si on avait moins feuilleté des bouquins médicaux. Une guenille humaine que secoue, hélas! furieusement le vent de la folie, mais surtout la victime de l'hystérie de la femme qui le possède. Cette Valentine est bien la plus sinistre des ruineuses d'énergie qu'on puisse inventer. — Dans ce genre, du reste, on n'invente jamais rien. — Elle conduit tout doucement son pauvre pantin à la boîte qui doit le renfermer et, ficelle à ficelle, Valentine casse tout ce qui le faisait mouvoir, tantôt pour le bien tantôt pour le mal. Il est intéressant de lire cette histoire, car nous n'avons jamais trop de détails sur le crime dit passionnel. Or ce que conçoit un cerveau de poète peut toujours servir à l'histoire de l'humanité. Avis au public amateur d'éclaircissement sur toutes les affaires Steinheil qui nous encombrent.

Un crime a été commis, par Albert Boissière. Des crimes, des crimes! Voulez-vous de jolis crimes, bien faits, bien compliqués, absolument inexplicables, tellement noirs que toutes les lanternes sourdes du monde ne pourront jamais y jeter la plus petite lueur, des crimes qui semblent dédiés à nos juges d'instruction actuels ! Il s'agit, du reste, d'employer le vieux truc de Paul Féval rajeuni par quelques considérations bien modernes, de prendre deux frères jumeaux tellement identiques, tellement jumelés qu'on ne peut même plus les reconnaître après leur mort. Ils ont un anneau qui pourrait à la rigueur leur servir de signe particulier, mais ils se coupent ou on leur coupe l'annulaire à tous les deux et leur alibi n'existe plus. C'est ingénieux, intéressant, amusant, terrifiant... mais si on continue, on fera de plus en plus la leçon à Messieurs les criminels et j'ai bien bien peur que cela n'augmente de plus en plus la criminalité, tout en diminuant les moyens de compréhension de nos chefs de la sûreté. Enfin, on ne peut pas contenter tous les lecteurs et notre petit père Hamard.

Les Moments perdus de John Shag, par Gilbert de Voisins. Une série de jolies statuettes et de jolies toiles pour chevalet. Il y a de vraies trouvailles de style dans ces moments perdus. Maintenant je ne vois pas l'utilité d'avoir inventé un John Shag excentrique pour lui mettre sur les bras tous ces bibelots. Signés de Gilbert de Voisins, ils nous suffisaient sous le rapport de la bonne provenance.

L'Image virtuelle, par Valentine Gibert. Souvenirs de Rome, je veux bien, mais pourquoi les romans les plus psychologiques affectent-ils cette allure de Guide Joanne? J'admets volontiers que le paysage devienne un état d'âme, mais un état d'amour n'est tout de même pas un perpétuel débarcadère. Il semble toujours que les pigeons, craignant de s'ennuyer au logis, fassent du 40 à l'heure

pour échapper au tête-à-tête. Il s'agit là-dedans d'aimer un Monsieur qu'on ne peut pas aimer et de prendre en grippe un Monsieur qu'on aime. J'ai remarqué que l'âme féminine dite moderne est pleine de ces contradictions fatigantes. On visite Rome en détail et on fuit le plus possible son propre intérieur, tellement on a peur d'y apercevoir l'image de son compagnon. Puis il s'agit d'un fiancé très aimé qu'on ne veut ni épouser ni prendre pour amant, parce qu'il a été trop le rêve et sans doute trop au-dessous de réalité. Maintenant on est entre artistes et on est libre de se payer des études de mœurs ainsi que des pochades, j'allais oser dire : passades. L'art excuse tout, même le guide Joanne en amour.

Les Pourpres, par Célestin Pontier. L'auteur se propose d'étudier le monde social contemporain et déclare vouer sa vie à cette œuvre. Il divise ainsi son petit travail : les romans de l'amour, les romans de la race et les romans de la mort. Il en a bien pour toute son existence, en effet. Honneur au courage des jeunes, car il doit être jeune pour oser nous déclarer ça aussi tranquillement. Le premier livre de la première série, c'est-à-dire des romans de l'amour, s'appelle : *les Pourpres*, et il n'y est aucunement question de l'amour, car on y parle surtout de religion. C'est l'histoire d'un conflit provincial entre un évêque, un jésuite, une supérieure de couvent et un prêtre écrivain qui tente de réformer le catholicisme. Cela se passe à Lyon, la ville occulte par excellence. On nous y fait le procès d'une congrégation qui fabrique des dessous pour les grands magasins, celui d'un pauvre diable de curé de village, porté aussi sur le jupon, et on nous montre les inconvénients des sociétés fondées pour le développement du goût du devoir chez un peuple d'électeurs. Le triomphe de l'évêque et de son éminence grise, le père Ambrois, s'achève dans une apothéose esquissée déjà dès le début de l'œuvre. Ça nous ramène au déluge, il me semble? Enfin, ce n'est peut-être qu'un prologue. Attendons les romans de l'amour.

Conflit d'âmes, par Jean Bertheroy. Contrairement à l'habitude, on nous présente une jeune Parisienne, d'une intellectualité très peu soignée, vis-à-vis de jeunes provinciales qui lisent et qui étudient fort intelligemment les bons auteurs, malgré qu'elles en passent les passages risqués, signe d'une grande sûreté d'instinct. A la place de ce petit notaire, un peu trop scrupuleux, j'aurais préféré une des demoiselles Buirette à cette Viviane, très Parisienne dans le mauvais sens du mot et qu'une robe de la grande couturière émeut au point de lui faire oublier non seulement la tendresse de ses parents adoptifs, mais aussi l'homme qu'elle doit aimer. C'est simplement une âme de trottin. On peut toujours prendre une Parisienne ordinaire pour maîtresse; il ne faut jamais en faire sa femme : les poupées s'achètent, mais ne s'épousent pas. Maintenant il y a la Parisienne extra-

ordinaire, la grande artiste en tous genres, on peut l'épouser... en se mettant à plusieurs, naturellement.

Le jeune Rouvre, par Amédée Rouquès. Roman studieux d'un studieux collégien. Il a tous les prix de son collège, mais il est triste, peut-être parce qu'il a lu tous les livres. Ce livre est le premier de l'espèce qui ne nous raconte pas d'ignominies sur les mœurs de pensionnats de garçons. Un bon point à sa bonne tenue. Il faut croire que le collégien vertueux ou simplement propre existe. Cela nous rassure pour l'avenir.

Les Rebelles, par Brenn. Ce sont des âmes très imprégnées de mysticisme, les unes hantées par un amour social qui se condense sur le compagnon choisi en amour et qui s'affole lors de la séparation éternelle, les autres, ivres de poésies, ne songeant qu'à s'envoler dans la mort dès qu'elles sont froissées par les brutalités de la vie quotidienne. Ce sont de belles âmes point faites du tout pour le bonheur médiocre. Souvent ces terribles rebelles entraînent dans leur chute une foule de mauvais anges et elles deviennent dangereuses pour une humanité plus humble, la tendance vers le mieux étant l'ennemi de la résignation aux biens de ce monde.

Un Coup d'état, par Léonce de Larmandie. Amusante conjuration où l'on voit tout un gouvernement enlevé en automobile, triomphe du 100 à l'heure. C'est un poète qui devient l'heureux chauffeur et qui reçoit un baiser unique pour récompense. Ce jeune héros détient certainement le record de la vertu.

Les Détours du cœur, par Paul Bourget. Histoire d'adultère mondain et des plus passionnément compliqués. Quelques cas de conscience et quelques cas de cliniques, aussi quelques crimes. M. Paul Bourget demeure imperturbablement égal à lui-même. Il écrit toujours aussi bien, aussi froidement, aussi méthodiquement. J'aime toujours autant à le lire, parce qu'il m'apprend à aimer les défauts des autres, de ceux qui ne sont pas de l'Académie.

Ragotte, par Jules Renard. En habit vert, ce livre se présente comme un espoir. Il est une fin fort honorable. Jules Renard, décoré de l'Académie Goncourt et maire de son pays, n'a plus qu'à attendre les articles sur commande de ses meilleurs amis, je veux dire de ses amis de la dernière heure, de l'heure verte, de l'heure des palmes. J'en ai lu un dans *le Gil Blas* signé Edmond Sée. Il m'a paru si lourd de lauriers et de grosses bêtises, de ces bêtises de gens spirituels dont il se faut garer comme de la peste, que j'ai résolu de me taire... ça me paraît plus respectueux encore.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ad. Van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui. Morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Nouvelle édition, corrigée et augmentée*, 2 vol. in-18, 3.50 chac., « Mercure de France ». — Martin-Mamy : *Païens d'Aujourd'hui. Première série.* 1 vol. in-8, 3.50, Albin Michel. — *La Poésie symboliste. Nos Maîtres et nos Morts, par P.-N. Roinard. Les Survivants, par V.-E. Michelet. La Phalange nouvelle, par G. Apollinaire*, 1 vol. in-18, 3.50, « L'Edition ». — Etienne Belot : *Notes sur le Symbolisme*, 1 vol. in-16, 1.50, L. Linard. — A propos des Articles de Paris de Georges Normandy.

Cette nouvelle édition des **Poètes d'aujourd'hui**, que nous donnent MM. van Bever et Paul Léautaud, est une refonte complète de cet ouvrage, qui s'est augmenté d'un second tome. L'œuvre des poètes déjà mentionnés dans la première édition y est étudiée d'une façon plus méthodique, plus définitive; les choix y sont plus abondants, et leur importance graduée sur l'importance des auteurs. Les notices consacrées à chacun de ces poètes sont parfaites et d'une grande justesse de critique : elles sont respectueuses des grands talents et savent atténuer, par une imperceptible ironie, la gloire peut-être un peu hâtive accordée par l'opinion à quelques-uns de ces porte-lyres. J'insiste : ces notices font de cet ouvrage un livre de critique important, que ceux qui s'occuperont de la poésie contemporaine ne pourront désormais ignorer. D'ailleurs, la méthode de composition de la première édition a été conservée, avec ses richesses de renseignements biographiques, biblio et iconographique. On nous l'a beaucoup empruntée, cette methode, disent les éditeurs, dans leur introduction, « pour des ouvrages analogues au nôtre et que son succès semble bien avoir surtout inspirés ». Quelques poètes nouveaux ont été indroduits, intronisés, dans ce nouveau recueil; quelques-uns oubliés jadis, volontairement, parce que leur œuvre de prosateur les désignait surtout à l'admiration; d'autres, nés depuis à la gloire. Voici, quelques-uns de ces noms, désormais consacrés : Lucie Delarue-Mardrus, Emile Despax, Fernand Gregh, Gérard d'Houville, Léo Larguier, Maurice Magre, Albert Mockel, comtesse Mathieu de Noailles, P.-N. Roinard, Henry Spiess, etc... Que signifient ces noms nouveaux, au point de vue de l'évolution de la poésie? Peut-être une rétrogradation vers la sagesse parnassienne. Le grand maître de ces poètes est Victor Hugo, semble-t-il : ce sont des poètes éloquents, plutôt qu'intimes, et qui paraissent avoir oublié l'art poétique de Verlaine. Je ne critique pas le fait, je le constate, un peu affligé seulement de remarquer que l'influence de Hugo, cet orateur poétique, se fasse encore sentir sur notre poésie actuelle.

Les éditeurs de cet ouvrage nous avouent encore qu'ils s'attendent à quelques objections « tant sur le choix des poèmes que sur le choix des noms ». Sans doute, quelques jeunes poètes, dont les noms vien-

nent sous la plume, auraient pu trouver leur place dans cette anthologie, mais qu'ils attendent avec patience : je leur dirai, en secret, qu'ils ont beaucoup plus de talent que la plupart des nouveaux venus, dans ce recueil.

§

L'étude que M. Martin-Mamy consacre à M. Fernand Gregh, dans son volume : **Païens d'aujourd'hui**, me permettra de faire quelques réflexions sur l'école dont ce poète est le chef, et que M. Martin-Mamy appelle l'école du bon sens. On pourrait dire de la banalité. Prenons ce poème : *Promenade d'Automne*, cité et exalté dans cette étude : on y trouvera tous les accessoires de la vieille poésie romantique : l'étang, les cygnes, les blancs sillages, les ors du bel Automne, le doux parfum des chrysanthèmes. Je cite :

Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible !
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine ;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle !

Ce sont des vers fabriqués, sans émotion, sans goût et sans art. C'est de la fausse poésie et de la très mauvaise versification : aucune solidité de construction, et quelle banalité ! Quant aux sentiments exprimés, ils étaient déjà usés en 1830. Je lis d'autres poèmes ; ce sont des imitations de Samain et de Charles Guérin, mais sans émotion sincère. Plutôt qu'une réaction contre le symbolisme, ce groupe de poètes « humanistes » m'apparaît comme la queue du Parnasse. Humanisme ? Non, humanitarisme. C'est une poésie qui s'incline vers les pauvres, vers les ouvriers (ce qui n'est vraiment pas le rôle de la poésie). M. Gregh, dit M. Martin-Mamy, « voudrait que se bâtisse une maison du peuple où ils apprendraient à aimer les idées... ». Qu'est-ce que ce mot « les idées » peut donc bien représenter pour M. Gregh ? On ne le saura probablement jamais. Mais il veut bâtir sa maison du peuple :

Bâtissons la Maison du Peuple, en équité !
. . . . . .

Bâtissons la Maison du Peuple sur l'amour !

en attendant le jour où « joyeux, sous le toit de l'azur »,

Le Peuple pour maison aura toute la Terre.

Suit une autre fantaisie qui voudrait être très drôle sur *Francis Jammes humoriste*. C'est seulement pénible. Les vers « de M. Francis Jammes, dit-il, classent définitivement leur inventeur entre Alphonse Allais et Mac-Nab ». « Après avoir amorcé notre sentimentalité avec quelques vers langoureux et pâmés, il se moque de nous », constate M. Martin-Mamy :

Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir dans ma famille des herborisateurs
Naïfs, avec des boîtes couleur d'insecte vert...

Voici ce que nous présente comme de l'humour ce critique humaniste, qui croit qu'on se moque de lui, parce qu'il n'a pas compris.

§

Sous ce titre : **La Poésie symboliste**, se trouvent réunis trois entretiens « sur les Temps Héroïques » au salon des Artistes indépendants 1908. *Nos Maîtres et Nos Morts*, par P. N. Roinard, *les Survivants*, par Victor-Emile Michelet, *la Phalange Nouvelle*, par Guillaume Apollinaire. En même temps qu'ils sont une présentation de la poésie symboliste à un public peu familiarisé avec cet art, ces entretiens nous font revivre les principales périodes de cette école littéraire. M. Roinard nous retrace la vie glorieuse des Maîtres et la misère, glorieuse aussi, de quelques-uns, qui croyaient en leur poésie comme en une religion. Souhaitons, ajoute M. Roinard, « pour la vie des nouveaux poètes, que jamais ne reviennent de telles années ; car elles exténueraient jusqu'au tréfonds cette Nation, déjà suffisamment épuisée par ses ingratitudes ». Ne sourions pas, c'est un poète qui parle. Je ne veux citer qu'un mot de la conférence de M. Victor-Emile Michelet : « La plupart des hommes de ma génération me semblent des morts. » Quant à la Phalange Nouvelle, que nous présente M. G. Apollinaire, c'est une véritable armée de jeunes poètes, qui ont presque tous du talent ; il faut renoncer à citer ce palmarès. Je note cette phrase de M. Apollinaire : « Nos symbolistes ont délivré la poésie captive de la prosodie, et, qu'ils le veuillent ou non, tous les poètes écrivent aujourd'hui en vers libres. »

Ce volume, par les nombreuses pièces qui y sont citées, forme une véritable anthologie de poèmes symbolistes, si l'on peut englober sous ce vocable les derniers poètes de la nouvelle phalange.

§

De M. Etienne Belot, ces **Notes sur le symbolisme**, qui

parurent jadis dans *le Voltaire*. Elles offrent, nous dit l'auteur, cette particularité bizarre, d'avoir été publiées dans ce journal, « à la place même où Emile Zola défendait, quelques années auparavant, ses théories naturalistes ». C'est un document d'histoire littéraire, où se trouvent glissées quelques inexactitudes d'interprétation. M. Belot est injuste pour Mallarmé, qui n'a pas, dit-il, « donné même les prémisses d'une œuvre, qu'il promit pendant longtemps ». M. Belot n'est pas un historien impartial : il critique au lieu d'exposer les faits ; il dit : « Le grand tort des décadents fut de préconiser l'exaspération nerveuse, la sensualité mystique, l'hallucination évocatrice », etc. Besogne vaine de vouloir réparer les erreurs du passé : acceptons-le tel qu'il fut, en admirant ce qu'il nous apporta de nouveau ou de curieux. Il me semble que l'on donne, dans ce petit volume, une bien grande importance au groupe symboliste *instrumentiste* ou d'*instrumentation verbale*. Quant au symbolisme en général, voici le jugement définitif qu'en donne M. Belot : « Au point de vue de l'évolution générale de la pensée, il n'avait rien produit et ne pouvait rien produire. Il fut un avortement total. »

A propos de mon compte-rendu de son livre : **Articles de Paris**, M. Georges Normandy me demande de faire savoir aux lecteurs du *Mercure* qu'il n'a pas l'habitude de rédiger lui-même la « prière d'insérer » de ses volumes. Il eût mis plus de discrétion à louanger son propre ouvrage. Cette critique toute faite qu'est le « prière d'insérer » n'a que cette utilité de venir en aide aux critiques ignorants ou paresseux ; mais par son ton de réclame indécente, cette sorte de critique a perdu toute espèce de valeur et personne ne s'y laisse plus prendre. Ce sont les éditeurs qui ont eux-mêmes faussé ce mode de réclame, qui pouvait avoir son utilité au point de vue commercial, en proclamant que chaque volume sorti de leur maison était le chef-d'œuvre attendu.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Bosq : *Souvenirs de l'Assemblée Nationale*, 1871-1875 ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — De Marcère : *Histoire de la République, de 1876 à 1879*, première partie, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — L. Dimier : *Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France*, 2 volumes ; Nouvelle Librairie Nationale, 7 fr. — Comte de Chambord, Comte de Paris, Duc d'Orléans : *La Monarchie Française*, lettres et documents politiques, avec une préface du Duc d'Orléans ; Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50.

Souvenirs de l'Assemblée Nationale, par Paul Bosq. M. Paul Bosq est un journaliste parlementaire fort spirituel, dont nous nous souvenons d'avoir lu, dans *le Figaro* notamment, de bien

amusants comptes-rendus de la Chambre. Plein de verve et d'humour, il a eu la bonne idée d'écrire, dans le style de ces comptes-rendus pittoresques, l'histoire de l'Assemblée Nationale, dont il suivit les sessions comme informateur parlementaire. Du Pacte de Bordeaux, qui établit le compromis (consistant, on le sait, à ne point décourager les espérances de la majorité royaliste relativement à une restauration monarchique) sur lequel vécut, à ses débuts, le gouvernement de Thiers; en passant par les élections complémentaires de juillet 1871, déjà moins favorables aux royalistes et qui permirent à Thiers de gouverner avec plus d'indépendance en s'appuyant sur l'union des Centres; par les luttes qui préparèrent la chute de Thiers, le 24 mai 1873, et le gouvernement de la Droite; jusqu'à l'échec de la Restauration sur la question du drapeau blanc; à la création du septennat de Mac-Mahon, au gouvernement de l'« ordre moral » et au vote de la Constitution de 1875, — M. Bosq a rappelé toute cette histoire. Mais c'est surtout l'informateur parlementaire qui intéresse; le journaliste; le témoin qui, retrouvant ses articles et ses notes du temps, ranime ses « souvenirs », revoit les scènes, les gens, et les fait voir au lecteur. La verve de M. Bosq ignore les airs gourmés; elle en use sans façon avec la tragi-comédie politique, et la vérité d'impression ainsi obtenue est tout à fait savoureuse. La tactique des groupes vous est expliquée familièrement par un vieil habitué des couloirs. On aimera surtout les portraits. Ils abondent. Nous croyons qu'il n'est pas d'autre ouvrage sur l'Assemblée Nationale de 1871 qui offre au même degré ce genre d'intérêt. Le récit de la lutte parlementaire en est tout vivifié. Nous avons pris un véritable amusement au livre de M. Paul Bosq. En fait d'Histoire, qui soit en même temps du Journal, et réciproquement, il nous semble difficile de faire mieux.

Histoire de la République de 1876 à 1879, première partie, par M. de Marcère. — C'est une véritable histoire des origines de la troisième République qu'écrit M. de Marcère. Les deux premiers volumes de cet ouvrage (1) contiennent, on s'en souvient, l'histoire de l'Assemblée Nationale. Le volume actuel comprend les faits accomplis durant la première partie de la période qui va de 1876 à 1879, c'est-à-dire durant l'époque qui s'étend de la fin de l'Assemblée Nationale à la dissolution de la Chambre des Députés après le 16 Mai, soit jusqu'au 25 juin 1877. Durant une bonne partie de ce laps de temps, où eut lieu le premier essai de République constitutionnelle sous les ministères Dufaure et Jules Simon, M. de Marcère fit partie du gouvernement comme ministre de l'Intérieur, et c'est dire l'importance qui s'attache à son témoignage. Il apporta au pouvoir les vues qu'il avait lorsqu'il siégeait au centre gauche de l'Assemblée

(1) Voir *Mercure de France* du 15 janvier 1905 et du 16 novembre 1907.

Nationale, vues qui se résumaient en un idéal de République conservatrice et libérale. C'était là, déjà, un programme difficile, où l'on risquait d'avoir pour ennemis tout à la fois les Droites et les Gauches, sans qu'on pût espérer trouver le moindre appui chez Mac-Mahon, soumis à ses anciens conseillers royalistes. Telle fut, en effet, la position du ministère Dufaure, et particulièrement de M. de Marcère. C'est dans cette situation malaisée entre l'Elysée et les partis que le premier ministère constitutionnel de la République s'efforça d'appliquer sa politique dans les questions du temps. M. de Marcère laisse percer l'attendrissement qu'il éprouve au souvenir de la vaillante unanimité dont ses collègues et lui firent preuve pour fonder un régime de conciliation. Sans fausse modestie, avec un sentiment juste de sa position d'alors, il a marqué l'importance de son propre rôle. On lira avec intérêt les pages où il expose sa conception politique. Le Seize Mai et l'établissement de la République gambettiste en marquèrent, à droite et à gauche, le double et définitif échec. M. de Marcère voit toujours (page 43), dans l'illusion persistante des droites relativement à une restauration monarchique et dans le refus de coopérer avec les Centres qui en fut la suite, la cause du succès de la politique radicale, jacobine. Pour être un peu usé, le reproche n'en semble pas moins toujours de mise. Cependant, les partis monarchistes n'avaient sans doute pas les raisons de M. de Marcère, pour croire à la possibilité d'une République conservatrice, et ils craignaient, non pas peut-être à tort, de perdre leur temps en aidant à bâtir sur le sable. M. de Marcère lui-même parle quelque part, dans ses précédents volumes, de cette tolérance un peu indifférente de M. Thiers, qui était toute sa doctrine dans la partie haute, directrice du gouvernement, et « tenait la balance égale entre les partis », moyen juste milieu, assez négatif. Or, cette doctrine négative n'est-elle pas le tout d'une République conservatrice? Et comment M. de Marcère qui, malgré son zèle pour Thiers, aperçoit et confesse l'insuffisance de celle-là, peut-il croire à la vertu politique, voire même à la simple possibilité de celle-ci? De fait, les réflexions philosophiques de M. de Marcère, qui ne sont pas la partie la moins instructive de son œuvre, se sentent comme de l'aveu d'une impossibilité sous ce rapport, et cet éminent témoin de nos luttes passées semble avoir fort peu d'optimisme quant à nos luttes futures. La France est une belle symphonie, — désaccordée.

Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France, par L. Dimier. — Après M. Georges de Pascal, dont les *Lettres sur l'Histoire de France* (1) étudiaient nos annales du point de vue du positivisme chrétien, M. L. Dimier, appliquant la méthode d'un réalisme politique qui déjà avait donné leur intérêt aux

(1) Voy. *Mercure de France*, du 16 janvier 1908.

études du même auteur sur la Contre-Révolution (1), a écrit une suite de considérations historiques où il y a, dans des proportions plus ou moins égales, à prendre et à laisser. Nous ne nous flattons pas de faire un net départ entre ceci et cela. Disons seulement nos impressions comme elles nous viennent, mêlées d'approbations et de réserves.

M. Dimier met en fait que toutes sortes de « préjugés » contraires à l'histoire de France sont issus de la Révolution. Comment cela est arrivé, s'est développé, la façon dont cela a pris force, a fait le jeu des intérêts, s'est mis dans les bonnes places, c'est ce qu'on s'applique à nous montrer dans l'introduction de l'ouvrage.

Tous les préjugés qui, au dix-neuvième siècle, se sont élevés contre notre histoire proviennent-ils de la Révolution? M. Dimier, dont l'humeur entière n'épargne personne, en cite certains, dus à des conservateurs, à des royalistes, comme le préjugé contre l'administration de Philippe-le-Bel, comme celui qu'il appelle la « querelle de la Renaissance », suscitée par les tenants du moyen-âge, comme, enfin, le préjugé contre l'absolutisme de Louis XIV. A côté de ceux-là, quels autres sont dus au pur esprit spéculatif? Quels, au sentiment, etc.? Avant d'arriver aux préjugés de véritable essence révolutionnaire, une assez large élimination est, on le voit, nécessaire. Enfin, les préjugés d'essence révolutionnaire sont-ils ceux qui, entre tous, sont justiciables de la science? La méthode de M. Dimier est tout entière dans la réponse affirmative donnée à cette dernière question.

On peut dire, du moins, — car l'Histoire, chose toute positive, a ceci de bon qu'elle ne facilite guère l'équivoque quant aux motifs que l'on a de donner d'elle telle ou telle interprétation, — on peut dire, du moins, que c'est ici que les préjugés historiques laissent le mieux apercevoir, sinon leur fausseté scientifique, du moins, quoi? l'intérêt pur et simple, la convenance arbitraire qui les a dictés. Il y a, ici, une raison d' « utilité » sur laquelle on peut hardiment faire fonds. Dénoncer ces préjugés au nom de la science est admissible, mais la démonstration peut fort bien, de par les conditions mêmes de la science, n'être pas complète; les dénoncer comme une pure démarche de l'intérêt est la plus sûre méthode. Il est impossible de nier que si jamais chose fut pressante, exigeante, tyrannique, ce fut l'intérêt des partis au pouvoir durant le XIX^e^ siècle, leur situation, à presque tous, ayant été plus ou moins révolutionnaire. Et il est non moins impossible de contester que le parti républicain, surtout, a connu et connaît ce désavantage d'un intérêt *trop* pressant. Que son enseignement de l'Histoire ait été et soit tendancieux à proportion, il suffit de poser la question pour la résoudre, sinon par des raisons scientifiques, du moins par des raisons politiques.

(1) Voy. *Mercure de France* du 15 février 1907.

Aussi, par une autre conséquence, l'ouvrage de M. Dimier relève-t-il surtout, sous ses arguments scientifiques auxquels il n'y a du reste nul motif de ne point prendre un sérieux intérêt, d'une inspiration politique. Cette inspiration peut avoir sa source dans un intérêt assez du même ordre que celui des partis adverses. Cependant, tout bien considéré, en ce qui concerne de larges parties de l'Histoire de France, tout le moyen-âge, par exemple, il est hors de doute que c'est surtout aux écrivains de l'opinion de M. Dimier qu'on demandera, avec quelque chance d'obtenir satisfaction, un point de vue purement historique. Nous faisions récemment cette remarque à propos du livre de M. de Pascal, rapproché de la synthèse humanitaire et libre-penseuse de M. Edme Champion, et nous la répétons ici.

M. Dimier, pour sa part, a marqué ce qui, dans l'esprit contemporain, non point dans son irréligion, mais dans son éducation sociale conditionnée en grande partie par l'intérêt officiel, peut empêcher de prendre purement et simplement pour ce qu'ils donnent les faits de la période médiévale de notre histoire (et des autres périodes aussi, mais ceux du moyen-âge avec plus de fondement, semble-t-il). S'efforçant, pour la plus ancienne époque, puis pour les deux premières races, de tenir, dirait-on, la balance égale entre le celtisme, le romanisme et le germanisme, de manière qu'aucune systématisation plus ou moins tendancieuse ne puisse prendre son amorce ici ou là, M. Dimier, arrivé à l'établissement capétien, distingue et réfute trois séries de préjugés révolutionnaires qui en obscurcissent la compréhension : le préjugé démocratique et le mépris de la fonction royale; le préjugé économique et le mépris de l'œuvre militaire; le préjugé féodal et le mépris de l'ordre administratif.

Ce dernier préjugé, qui est aussi le fait d'un certain nombre de conservateurs, et qui peut, quand il s'agit de Philippe le Bel, arrêter des écrivains comme M. de Pascal, est, pour M. Dimier, l'occasion de montrer l'humeur quelque peu outrancière et tranchante qu'il met au service de sa logique d'historien positiviste. Au sortir de l'époque de saint Louis, le règne de Philippe le Bel gênera toujours un peu certaines délicatesses. Au contraire, le ton de M. Dimier est ici élogieux. Les Templiers, Boniface VIII, la fausse monnaie, — la fausse monnaie, l'altération de la monnaie? simple mesure d'Etat, — rien ne peut faire oublier l'ordre administratif établi par ce roi. Et la disqualification politique de la Noblesse? Peu importe.

L'Humanisme, à partir de François Ier, embarrassera toujours aussi les esprits imbus de traditionalisme : ils hésitent à le comprendre dans la vraie tradition positive de l'Histoire de France : les causes de la Révolution, selon une opinion souvent émise, ne commencent-elles pas avec lui? M. Dimier ne s'attarde pas à ces scrupules, et, rame-

nant les âges de culture classique et oratoire dans le giron de l'unité historique, il dénie, avec des arguments curieux, tout droit à la Révolution, — la seule, l'unique, la pestiférée pour qui l'unité historique n'ait point de refuge, — d'y chercher quelque titre et justification que ce soit.

Venons à l'absolutisme de Louis XIV. Ici, des réserves très expresses s'imposent, il nous semble. M. Dimier a réfuté par des considérations de droit politique le préjugé anti-absolutiste. Quelque exacts qu'ils puissent sembler, ses raisonnements ont, ici, le désavantage d'être spéculatifs, abstraits. Il a réfuté une théorie par une théorie, et non par des faits. Or, les faits, ils abondent, ici ; seulement, ils sont plutôt à cacher, en effet. Mais est-ce donc un mystère qu'à la Cour même de Louis XIV de fidèles serviteurs du Roi, comme le duc de Chevreuse, attribuaient les malheurs des derniers temps du règne à l'excès de l'omnipotence royale? On objectera que le bon duc était un chimérique. Mais bien d'autres personnes pensaient comme lui. A-t-on oublié aussi que l'Angleterre, désireuse, en 1712, de faire la paix, voulait toutefois que des garanties lui fussent données non seulement par le Roi, mais encore par la Nation, ce qui fit entrer dans le domaine des faits la question de la représentation de la Nation, c'est-à-dire du pouvoir absolu ? Et si cette question put prendre, sur un incident de politique étrangère, une telle tournure, ce ne fut point certainement l'effet d'un manque de loyalisme, mais la suite des excès de l'absolutisme. La même réfutation abstraite de M. Dimier a laissé aussi de côté le fait de la centralisation monarchique : nous retrouvons, tacitement, l'admirateur des institutions administratives de Philippe le Bel. Pourtant, cette centralisation était devenue excessive, et il est impossible de ne la point compter parmi les causes de la Révolution. Les provinces étaient moins impatientes des survivances féodales locales, entrées dans les mœurs, que des ingérences de Versailles. L'histoire du duché de Lorraine, sous le règne purement nominal de Stanislas, est typique à ce propos, et ce qui avait lieu en Lorraine se passait aussi dans bien des Pays de France, fussent-ils plus français que la Lorraine.

Mais pour M. Dimier l'unité de l'histoire de France, maintenue par lui, malgré tout, intacte, dans ce qu'on pourrait appeler la région des causes adverses, — du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, — cette unité cesse net et tout entière, sans préparation, au moment de la Révolution. De sorte que celle-ci reste en l'air, sans racine dans le passé. M. Dimier s'en fait une raison de plus, et la plus péremptoire, pour la haïr, pour la mépriser, fille de rien qui prétendit trancher de tout. Cependant cette Révolution, si haïssable, si méprisable soit-elle aux yeux de M. Dimier, ce n'est peut-être pas tout de même une trop bonne méthode que de la considérer comme un phénomène purement abstrait

par rapport à notre histoire. Rien de plus abstrait, c'est certain, que les doctrines historiques issues de la Révolution, et rien qui appelle davantage une mise au point. Mais autre chose est de réfuter ces doctrines au nom de l'Histoire, et autre chose de ne point tenir compte des causes naturelles du fait lui-même de la Révolution. On désirerait que celui-ci fût distingué de celles-là Il contient, en effet, une part de réalité humaine qu'il faut réserver, qu'il faut traiter autrement que comme un paradoxe social.

Au reste, à bien des égards, l'opportunité de ces pages ne saurait se nier. Suivant l'aveu d'un critique peu suspect de complaisance envers l'opinion que représente M. Dimier (M. H. Hauser, dans la *Revue Historique*), « notre historiographie a ses niais et ses pontifes ». Que M. Dimier leur soit aussi désagréable que possible, nous n'y voyons pas le moindre inconvénient.

La Monarchie Française, avec une préface du duc d'Orléans. — On trouve réunis dans ce volume des lettres et documents politiques émanés, de 1844 à 1907, du comte de Chambord, du comte de Paris et du duc d'Orléans. Il est intéressant, en feuilletant cette correspondance, de constater les préoccupations, les espoirs, les idées des trois princes, aux dates où leur destinée politique parut devoir connaître des changements essentiels, en 1848, de 1871 à 1875, et, de là, durant les années qu'ont marquées la tentative boulangiste, l'affaire Dreyfus et l'agitation nationaliste. Une préface du duc d'Orléans complète le caractère officiel de ce recueil, sur la valeur historique duquel il est superflu d'insister. Un article de M. Charles Maurras, « Réunir », paru il y a quelque temps dans la *Gazette de France*, peut se lire comme un commentaire autorisé de cette préface en ce qui concerne les vues anciennes et récentes des trois prétendants en fait de politique intérieure, notamment sur la question ouvrière.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Edmond Bouty : *La Vérité scientifique, sa poursuite*, Flammarion. — Abel Rey : *La Philosophie moderne*, Flammarion. — Ernst Mach : *La Connaissance et l'erreur*, trad. par le Dr Marcel Dufour, Flammarion. — Guillaume Dubufe : *La Valeur de l'Art*, Flammarion. — Gérard de Lacaze Duthiers : *L'Unité de l'Art*, Société d'éditions littéraires et artistiques.— Emile Roques : *L'Homme de la spéculation à la réalité*, Coulet et fils (Montpellier), Masson et Cie (Paris). — Paul Gaultier : *L'Idéal moderne*, Hachette. — Paul Dumont : *Nicolas de Béguelin*, Attinger frères (Neufchâtel), Alcan (Paris). — Emile van Biéma : *Martin Knutzen; la Critique de l'harmonie préétablie*, Alcan. — Bertrand Russel M. A. F.R. S. : *La Philosophie de Leibniz*, exposé critique, trad. par M. Jean Ray et Mme Renée J. Ray, Alcan.

La bibliothèque de philosophie scientifique, poursuivant, sous la direction de M. Gustave Le Bon, son entreprise encyclopédique, a publié récemment quatre volumes qui traitent de la science, de la

philosophie et de l'art et s'attachent à signifier les vues les plus récentes de l'esprit humain dans ces divers domaines.

L'ouvrage de M. Bouty, **la Vérité scientifique, sa poursuite**, venant après les magistrales analyses de M. Poincaré, s'il reprend quelques-unes des questions soulevées par *la Science et l'hypothèse* ou *la Valeur de la Science*, les traite toutefois d'un point de vue plus concret et qui en renouvelle entièrement l'intérêt. Il présente aussi un attrait d'un genre différent par le détail où il saisit les sciences particulières, les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, l'optique, la chimie, la physique, la biologie, la médecine et jusqu'aux sciences morales. En de brefs chapitres, son exposition méthodique réussit à esquisser les grandes lignes des hypothèses qui ont été les moyens de construction de l'édifice scientifique, tel qu'on le voit actuellement distribué. C'est ainsi que la théorie des ondes nous montre le lien qui unit la mécanique à la physique et sert d'introduction aux théories les plus récentes sur l'éther, sur les fluides électriques, les électrons, la conservation et la dégradation de l'énergie ; c'est ainsi que l'identification progressive de la physique et de la chimie se voit mise en lumière également en ces pages au cours desquelles l'auteur s'est appliqué à montrer l'étroite solidarité qui existe entre toutes les branches du savoir.

A l'occasion des sciences morales, M. Bouty, comme certains savants qui mettent peut-être quelque coquetterie à ne pas invoquer, au-delà de leur besoin, la rigueur du déterminisme scientifique, M. Bouty fait place, dans le phénomène de l'existence, à la possibilité d'un développement aléatoire qu'il confond avec l'idée de la liberté humaine au sens où les moralistes prétendent en faire usage. C'est se ranger parmi les partisans de ce pragmatisme moral dont M. Abel Rey, dans son ouvrage sur **la Philosophie moderne**, dénonce avec raison et avec l'insistance nécessaire les tendances mystiques. M. Rey s'est appliqué en cette étude à préciser quels sont les points sur lesquels porte l'intérêt de la discussion philosophique contemporaine, et il a nettement distingué que cet intérêt va tout entier à déterminer quelle est la véritable portée de la science, quel est son degré d'objectivité. C'est en somme la question soulevée par Kant et que Kant a contribué également à poser d'une façon catégorique, puis à obscurcir à souhait. Elle se débat actuellement entre les partisans du rationalisme scientifique et ceux du pragmatisme, les premiers défendant le plus souvent les intérêts de la pensée libre, de l'esprit de libre examen, les seconds ceux de la tradition religieuse et morale, de l'esprit d'autorité, ces deux partis instituant la lutte, selon la formule plus impartiale de M. Le Dantec, « entre l'habitude acquise et l'habitude qui se crée ». Peut-être y aurait-il à apporter quelques atténuations et quelques réserves à cette classification générale. Elle

a du moins permis à M. Rey de mettre en lumière, sous le jour du problème de la quantité qu'il a identifié avec celui de la raison, les points de vue critiques de M. Poincaré et ceux de Mach à propos de la notion actuelle de la matière), les diverses conceptions relatives à la physique, celles entre autres de Duhem, les vues de M. Bergson qui ont été rarement plus clairement distinguées, les tentatives enfin en vue de fonder une morale sur le déterminisme scientifique dont M. Lévy Brühl, avec les conclusions de *la Science des mœurs*, apparaît le représentant le plus autorisé. Au cours de ces analyses M. Rey, a su apporter lui-même à la rigueur de la distinction qu'il avait tracée quelques-unes de ces atténuations dont je signalais la nécessité, et si son ouvrage laisse place selon la diversité des tendances à des diversités de vues dans un sens ou dans l'autre, il n'en constitue pas moins une introduction des plus utiles à l'étude de la pensée philosophique contemporaine.

M. Rey a été amené, ainsi que je l'ai noté, à analyser, au cours de son ouvrage, les idées de Mach, telles qu'elles s'affirment dans **la Connaissance et l'erreur**, dont M. Marcel Dufour a donné une récente traduction. Il n'y a plus à signaler l'importance d'un tel ouvrage. Je n'en retiendrai qu'un point sur lequel M. Rey a lui-même attiré l'attention ; il s'agit de l'identification que commande, entre la raison et l'expérience, la conception théorique, d'Ernest Mach. Une telle conception attribue à la connaissance une source unique dans l'expérience. La raison, selon Mach, est un produit de l'évolution, soit, d'un processus empirique. Elle est le résultat de l'adaptation d'une certaine espèce au milieu, c'est-à-dire d'un système déterminé à l'ensemble des systèmes qui composent l'univers. Cette adaptation d'un ordre spécial, et qui s'est fortifiée par sa propre répétition à travers la durée, forme à la base de la psychologie humaine, avec l'ensemble des évaluations qu'elle implique, le moyen d'une nouvelle adaptation progressive dont l'universalité et le caractère nécessaire résultent du fait de son antériorité, du moment de l'évolution cosmique où la relation qu'elle exprime s'est nouée. Cette très belle théorie dont on ne peut donner ici qu'une idée incomplète, concilie de la sorte le caractère de certitude qui appartient à la connaissance rationnelle avec l'origine empirique de la raison dont l'homogénéité, dans son rapport avec les autres éléments de la connaissance, est ainsi restituée.

En composant **la Valeur de l'Art**, M. Guillaume Dubufe s'est soucié de mettre en regard de l'idée de vérité que M. Poincaré lui semble avoir défendue avec *la Valeur de la Science*, l'idée de beauté où l'Art s'exprime. Je ne crois pas que M. Poincaré ait prétendu fonder la valeur de la Science sur la possibilité qu'elle impliquerait d'atteindre jamais la vérité sous l'aspect mystique que lui

prête la religiosité philosophique actuelle, et c'est au contraire à mes yeux ce qu'il y a d'excellent dans son point de vue qu'il fonde, indépendamment de ce recours, la valeur et l'objectivité de la science. La science est un moyen d'atteindre la réalité dans sa multiplicité irréductible et luxuriante, de la rendre saisissable à travers des lois, elle prolonge et continue l'œuvre commencée par les organes de nos sens qui sont, eux aussi, de merveilleux dispositifs en vue de faire apparaître au regard de la pensée les formes du réel. Sous ce jour, la science poursuit à vrai dire un but analogue à celui que poursuit l'art : manifestation et contemplation du réel. Pour susciter des réalités différentes de celles que les artistes représentent, les grands savants, ceux qui d'instinct se sont dégagés de la superstition de la Vérité, n'en éprouvent pas moins, en face des aspects du monde qu'ils découvrent dans l'infiniment grand ou dans l'infiniment petit, une émotion de même nature que celle dont les artistes sont animés. Dans l'introduction à son ouvrage, M. Dubufe s'est attaché à mettre en relief, avec beaucoup de force et de pénétration, l'importance de l'Art pour la connaissance de la seule vérité qui nous importe, la réalité aux mille faces. « Oui, dit-il, là où l'écrit a pu trahir, où l'homme a menti, la pierre toujours dit vrai. Le seul regard d'un portrait peut démentir tout le roman d'une histoire. Tout le symbole des passions ou des rêves d'un temps peut tenir en la façade d'un temple qui est le visage d'une idée. » Et c'est sous le jour de cette idée maîtresse qu'il a, dans les quatre divisions qui composent son ouvrage, considéré les manifestations historiques de l'Art selon leur valeur symbolique, religieuse, politique et sociale.

Dans *la Découverte de la Vie*, considérant le même objet esthétique, M. Gérard de Lacaze-Duthiers s'était appliqué à montrer que le but unique de l'Art est de manifester ce qui, dans la vie, est véritablement la vie, ce qui est adéquat à l'activité véritable qui s'y développe et d'éliminer, par comparaison, ce qui est faux semblant, ce qui est inharmonique et inadéquat. L'art est ainsi incorporé au mouvement même de l'évolution, il en consacre les modes valables par le caractère de perfection achevée dont il leur imprime le sceau. Peu importe donc la forme qu'il revête pour réaliser cette mission, telle est l'idée que l'auteur expose sur toutes ses faces dans son nouvel ouvrage d'esthétique et de critique, **l'Unité de l'Art**. Il n'y a donc pas à établir de hiérarchies entre les diverses formes d'art, architecture, musique, peinture, ou prose ou poésie, non plus qu'entre les manifestations anciennes ou modernes de l'art, toutes les formes sont bonnes du moment qu'elles réalisent le contact avec la vie et il n'y a à distinguer qu'entre l'art véritable et le faux art celui qui, sous un formalisme emprunté, artificiel ou désuet, n'étreint pas la vie. Je serais après cela mal venu à critiquer la forme de l'aphorisme adoptée

par M. de Lacaze Duthiers en cet ouvrage de plus de quatre cents pages, puisque, par ce procédé, il a réussi à formuler en une langue claire et sobre, et sur des points essentiels, nombre d'idées intéressantes dont la plupart sont justes et dont les autres, si elles prêtent à contestation, prêtent aussi à réfléchir par la sincérité qui les vivifie.

Les ouvrages de M. de Lacaze-Duthiers, par la synthèse qu'ils impliquent de l'Art et de la Vie, touchent presque à la morale. Le livre de M. Emiles Roques, **l'Homme de la spéculation à la réalité**, est tout entier tourné vers la solution du problème humain sous ses formes sociologiques. M. Roques s'efforce de le résoudre, indépendamment de tout recours métaphysique d'une part, physiologique d'autre part; mais le rejet de ces deux modes de spéculation le condamne à faire usage d'un nationalisme plus dogmatique qu'il ne pense et où s'exprime plutôt qu'il ne se légitime le vœu d'une certaine sensibilité éprise d'un idéal de justice et de paix.

Avec **l'Idéal Moderne**, M. Paul Gaultier s'est efforcé de concilier en une vue synthétique, dominée par une conception spiritualiste du monde, les diverses théories qui aspirent à formuler les règles de la morale contemporaine, depuis l'idéal chrétien et religieux jusqu'à l'empirisme positiviste de M. Durkheim ou de M. Lévy-Brühl. Il est bon de se souvenir, à propos de cette tentative, de la remarque de M. Lévy-Brühl, selon qui la réalité morale étant à tout moment un fait vivant et constitué, toutes les théories qui se proposent de déduire la morale offrent, dans les conséquences auxquelles le fait acquis les contraint d'aboutir, des points de contact nécessaires et qui prêtent à la synthèse. Il n'en reste pas moins à distinguer, sous les diverses motivations attribuées à des manifestations analogues, le déterminisme véritable du phénomène. J'ai de ce déterminisme une conception assez différente de celle que s'en forme M. Paul Gaultier pour qu'il me soit interdit de songer ici à critiquer en quelques lignes son ouvrage. Je ne puis qu'en signaler l'intérêt, tant au point de vue des expositions qu'il renferme des systèmes de morale le plus en vue de l'heure présente que des analyses dont il s'enrichit et au cours desquelles la sensibilité contemporaine consultée dans la littérature et dans l'art fournit les éléments d'une documentation abondante.

Le cadre étroit où ces notes sont confinées et l'abondance singulière de la production philosophique m'obligent à signaler seulement trois ouvrages qui ont trait les uns et les autres à l'histoire et à la discussion des idées philosophiques dans l'Allemagne du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Dans le premier, sous le titre **Nicolas de Beguelin**, M. Paul Dumont expose avec un détail fait pour intéresser également les philosophes et les historiens la biographie et la doctrine de son auteur qui fut, en même temps qu'un philosophe, un savant et un

mathématicien, comme d'Alembert dont il était l'ami. L'étude de M. Émile van Biéma sur **Martin Knutzen** est surtout un examen de la doctrine de l'Harmonie préétablie à laquelle l'auteur s'applique à restituer sa signification véritable à l'encontre des conclusions différentes que Martin Knutzen, dans sa thèse sur *les Rapports de l'esprit et du corps*, prétendait tirer de la théorie de Leibniz. Enfin M. Jean Ray et Mme Renée Ray ont traduit de l'anglais la **Philosophie de Leibniz**, de M. Bertrand Russel. En un avant-propos, M. Lévy-Brühl signale l'importance de cet exposé critique où une pensée originale, celle d'un mathématicien et d'un logicien, se mesure avec celle du génial mathématicien et du remarquable logicien que fut Leibniz pour en préciser avec une grande compétence et une grande liberté d'esprit les directions et parfois les défaillances.

JULES DE GAULTIER.

SCIENCE SOCIALE

Georges Sorel : *Les Illusions du progrès*, Rivière 3.5o. — Olphe Galliard : *Le Problème des retraites ouvrières*, Bloud, 3.5o. — Charles Lescœur : *Pourquoi et comment on fraude le fisc*, Bloud, 3.5o. — Paul Adam : *Les Disciplines de la France*, Vuibert et Nony, 3.3o. — Memento.

J'ai déjà dit, à propos des *Réflexions sur la violence*, quel genre d'esprit verveux, grincheux et fumeux était M. Georges Sorel. Tel continue-t-il à se montrer dans **les Illusions du Progrès**, intéressante bien qu'un peu superficielle divagation à propos des modes d'idées sociales au XVIIIe siècle, entrecoupées de bastonnades pleuvant sur le dos de nos politiciens modernes. Le livre ne peut que se lire avec plaisir : il est si amusant de voir la sacro-sainte démocratie traitée comme Atta-Troll ! surtout quand celui qui la fait danser avec un anneau passé dans le nez est un pur, à l'abri de toute suspicion cléricale ou royaliste. Le « Crève donc, société ! », si déplaisant chez un marquis d'Auberive, vieil encroûté de rancunes nobiliaires, prend un tout autre air chez le théoricien officiel de la C. G. T. Ce n'est que, la dernière ligne du livre volume finie, à « l'heure du thé bouillant et des livres fermés », qu'on se demande : Que diantre veut dire ce charivari ? Car, en somme, au bout de cette enfilade de digressions, d'imprécations et de sarcasmes, on ne sait même pas ce que l'auteur entend par illusion du progrès, ou seulement par progrès. A plus forte raison, ne voit-on pas comment la lutte des classes pourra accroître d'une jouissette la somme de nos satisfactions matérielles ou morales. La chose aurait pourtant valu d'être tirée au clair. Qu'a voulu prouver l'auteur ? Qu'une théorie devient inepte dès qu'elle est partagée par des gens qui nous désagréent ? C'est cela qui serait inepte. Que ce sont les savants qui ne comprennent rien et « qui entravent le mouvement scientifique » ? Le para-

doxe est fort ! Que nos professionnels d'idéalisme sont gens ridicules? Soit, mais ceux qui ne « jugent le présent que par rapport à l'avenir » ne sont-ils pas suspects d'idéalisme? Que l'on n'a pas assez rendu justice à l'amour de l'ouvrier pour sa machine? Soit, le sabotage mis à part; mais quand on a l'âme aussi sentimentale, optimiste et confiante, on devrait être indulgent pour les philosophes qui, voyant le bien plutôt que le mal, écrivent : « Malgré de trop fréquentes déviations, la démocratie est par elle-même moralisatrice. » Loin d'être hardie, cette assertion mitigée semble d'une telle prudence qu'on sursaute, à la grande colère de M. Sorel : « On ne saurait accumuler avec plus d'impudence d'énormes mensonges. » En vérité quand notre homme fouaille tel politicien arriviste ou arrivé, c'est pain bénit; mais quand il injurie un penseur aussi vénérable que M. Alfred Fouillée, et pour une phrase aussi anodine et aussi matelassée de réserves, il dépasse les bornes. Le grand lama de la C. G. T. est mille fois plus impudent, puisqu'impudence il y a, quand il vient nous chanter les vertus non moins moralisatrices de son anti-démocratie ou de sa sur-démocratie. Mais, au fait, c'est se mettre bien en frais ratiocinants pour un homme qui, en fait d'arguments, n'a confiance que dans le gourdin du jacobin, le fusil de l'émeutier et le couperet de l'exécuteur. On ne discute pas avec les dévots, disait Taine; encore moins avec les tape-dur !

§

S'imaginer qu'on relèvera les salaires des ouvriers par la guerre civile est une idée de catoblépas. Mais que faut-il penser de l'action politicienne pour améliorer le sort du prolétariat? **Le problème des retraites ouvrières**, qu'examine M. Olphe Galliard, rentre dans cet ordre d'idées. Equation difficile, certes ! L'idéal serait que la richesse générale et particulière fût telle qu'il ne se posât pas. Et c'est ce qui a lieu aux Etats-Unis, où les travailleurs, richement salariés et initiativement prévoyants, s'assurent eux-mêmes, soit aux grandes compagnies spéciales (et alors dans la proportion de 1 sur 18, contre 1 sur 120 chez nous), soit à d'innombrables sociétés mutualistes qui demandent des primes bien moins élevées. Mais rien ne dit que cette prospérité soit définitive; l'expansion économique des Etats-Unis se ralentira forcément, et le prolétariat ouvrier s'empirera de par l'immigration slave, juive et levantine. Dans tous les cas, nos vieux pays d'Europe ne sont pas dans une situation aussi favorable; de là les efforts qui s'y font partout pour résoudre administrativement le problème de l'invalidité et de la vieillesse, soit par l'obligation, comme en Allemagne et en Australasie, soit par la liberté encouragée et subsidiée, comme en Belgique et en Italie. D'autres pays hésitent; la France et l'Angleterre, qui étaient plutôt jusqu'ici

favorables à la seconde voie, vont s'engager dans la première. Les partisans de l'obligation font, en effet, sonner bien haut la médiocrité des résultats de l'autre système, et certains de leurs adversaires finissent par se rendre à leurs raisons, comme tout récemment l'italien Luzzatti; mais eux-mêmes se séparent suivant qu'ils prennent pour but la véritable assurance, laquelle implique versements et capitalisation, ce qui est le système allemand, ou la pension d'invalidité et de vieillesse sans versements, ce qui est le mode danois, australien et néo-zélandais. L'assurance a l'inconvénient de soumettre patrons et ouvriers et même simples contribuables à des charges lourdes, d'immobiliser une énorme quantité de capitaux, et de n'arriver à servir que des retraites assez modestes : 150 marks en moyenne. Alors que l'autre système, dit communément complémentaire, qui accorde une pension aux travailleurs invalides réunissant certaines conditions de moralité (pas de casier judiciaire, pas d'inscription sur les listes des bureaux de bienfaisance) et de pauvreté (revenu inférieur à 1500 fr. en moyenne) permet de servir des allocations plus fortes, jusqu'à 800 fr. en Nouvelle-Zélande; mais son caractère d'assistance le rend peu sympathique à nos compatriotes. Pourtant il semble que c'est celui que la sagesse conseille, d'autant que la carte à payer serait déjà onéreuse : 125 millions si on adopte les bases de la loi danoise, 170 d'après la loi de Victoria, 245 d'après le projet de loi anglais, 345 d'après la loi de la Nouvelle-Zélande, 350 d'après la loi des Nouvelles-Galles (le projet d'assurance Guyesse, en discussion, coûterait 425 d'après la commission du Sénat). Certains proposent de s'en tenir à ce principe d'aide spontanée en améliorant la loi du 14 juillet 1905 sur l'assistance aux vieillards et incurables, qui coûte déjà une centaine de millions, et sert des pensions de 180 fr. égales à celles de l'Allemagne. Mais ce n'est pas là l'eldorado des retraites ouvrières promises à tous, et puis, que d'inconvénients possibles dans un pays intoxiqué, comme le nôtre, de politicianisme, soit par excès de largesses on l'a vu déjà), soit, ce qui serait pire, par refus injustifiés ! En vérité, le problème est ardu. Je me suis demandé parfois si on ne pourrait pas le résoudre simplement, économiquement et équitablement, en partant de l'obligation alimentaire domestique, et en observant que plus on a eu d'enfants, moins on a pu économiser et plus par conséquent on a droit à l'aide de la société. La base serait ce que j'ai appelé le *sou filial*, l'obligation pour tout enfant de donner à chacun de ses parents un sou par jour, soit 18 fr. par an, 36 fr. pour les deux. Ce serait l'Etat qui ferait l'avance de ces sommes et se rembourserait sur les enfants, en accordant des exonérations partielles ou totales à ceux qui seraient eux-mêmes chargés de famille ; il supporterait en outre la part des enfants décédés et y ajouterait même des progressions de 10 o/o par enfant, de sorte que le père de

dix enfants ne recevrait pas 180 fr. mais 360 fr. (soit 720 pour un vieux couple). En prenant une famille normale de 6 enfants, vivants ou morts, cela ferait 355 fr. pour les vieux parents; la somme est encore agréable et la charge pour l'Etat serait loin d'atteindre le demi-milliard du projet Guyesse; peut-être n'irait-elle pas seulement à 50 millions; le calcul serait facile à établir, je livre l'idée aux actuaires.

La question que se pose M. Ch. Lescœur, professeur à la faculté libre de droit de Paris: **Pourquoi et comment on fraude le fisc**? est intéressante, mais plus encore celle de savoir si on a le droit de frauder. Ce droit, je ne vois pas comment les partisans du *Contrat social* le dénieraient aux contribuables qui désapprouvent un article de dépenses du budget; même en laissant de côté toute idéologie, la simple constatation que, dans la réalité, les impôts sont votés par ceux qui ne les paient pas et payés par ceux qui ne les votent pas a de quoi faire réfléchir. Assurément, il serait plus franc, plus patriotique, plus honnête de ne jamais tricher, pas plus d'ailleurs pour le chiffre des naissances que pour l'intégralité des taxes, mais... Dans tous les cas, il est bien difficile d'arguer d'immoralité ceux qui n'acquittent une part de leurs contributions que contraints et forcés, d'où cette conclusion, à première vue paradoxale, que le devoir des Etat en matière d'impôts est de ne faire appel qu'à la contrainte, sans jamais recourir aux « dons gratuits », comme sous l'Ancien régime, ni aux « déclarations volontaires », comme aujourd'hui. Le gros reproche qu'en peut faire au futur impôt sur le revenu (projet Caillaux) c'est de mettre le contribuable, à qui on déférera le serment, entre la compression et le mensonge, ce qui arrivera à faire payer les loyaux pour ceux qui ne le sont pas, poussera tout le monde à l'inquisition et à la délation, et ne donnera nullement la certitude que les boyards n'échapperont pas. C'est fâcheux. Ces « évadés » ne seront, il est vrai, que la minorité; dans l'interminable duel du canon et de la cuirasse que se livrent le fisc et le public, c'est comme toujours l'attaque qui finit par avoir le dessus et actuellement, il n'y a que le revenu des valeurs étrangères, soit tout au plus le vingtième ou vingt-cinquième des revenus totaux du pays, qui ait la possibilité d'échapper à l'impôt, mais c'est grâce à des précautions que seuls les riches peuvent prendre. La cupidité de l'Etat arrive donc ainsi à créer un privilège à rebours contre les demi-pauvres, de même d'ailleurs que contre toutes les entreprises nationales, puisque ceux qui ont des capitaux disponibles, au lieu de les mettre en des œuvres françaises sur lesquelles le percepteur se précipitera, sont incités à les appliquer à des travaux étrangers, plus à l'abri. Conséquence admirable : l'essor de tant d'industries russes, allemandes, etc., faisant concurrence aux nôtres, est le contre-coup de l'aveuglement fiscal de nos gouvernants.

§

Et voici, pour finir, un nouveau livre de l'inépuisable Paul Adam, **les Disciplines de la France**, avec ces mots pour épigraphe : « L'Individualisme tue la Nation. » J'eusse préféré le vers connu du Tasse : *Alla virtu latina o nulla manca, o sol' la disciplina...* qui aurait été tout à fait en situation. Savoir obéir, et aussi savoir commander, tout est là ; d'ailleurs les deux se tiennent. Or, en fait de commandement, nous ne connaissons que « l'anarchie tempérée par la dictature », suivant le mot de Talleyrand, et en fait d'obéissance celle des bandits et des serfs. Le livre de Paul Adam regorge d'idées intéressantes et excellentes ; c'est une galopade à travers les grands faits nationaux et internationaux, avec quelques sauts-de-moutons énormes, juste ce qu'il faut pour que le cavalier veille sur ses étriers ; tant pis pour ceux qui sont désarçonnés ! L'amusant, c'est l'auteur qui nous remet obligeamment en selle, au bout de quelques pas. Les essayistes sont, ainsi, amenés à se contredire d'un article à l'autre, mais, comme dit Renan, « on n'a chance d'arriver à la vérité qu'après s'être souvent contredit ». Il est d'ailleurs si légitime de changer d'idées ! Cela nous arrive tous les jours. Telle opinion qu'on vient d'exprimer, et qui est docilement reprise par votre interlocuteur, vous donne sur-le-champ envie de soutenir le contraire, et je ne dis pas que le livre de Paul Adam ne m'ait pas parfois fait éprouver un peu de cela ; ça prouve, du moins, que sa lecture est intéressante et cordiale, comme une conversation.

Mémento. — Déblayons, déblayons ! *Le Régime du travail*, par M. Garriguet, Bloud, 2 vol. 7 fr. avec pour sous-titre : « Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique ». Je me demande la tête que ferait M. l'abbé Garriguet s'il recevait un « Traité de théologie catholique d'après les principes de la sociologie. » — *Démocratie, patrie et humanité*, par J. Girod, Alcan, 2 fr. 50. L'auteur est agrégé de philosophie : il y a des « supérieurs » qui valent les primaires. — J.-L. Breton : *Les Socialistes et le budget*, Cornély, 0 fr. 20. Ça vaut-il les quatre sous ? — Alexandre Zévaès : *Le Socialisme en France depuis 1871*, Fasquelle, 3 fr. 50. Il a bien paru douze douzaines de livres sur ce sujet. — J. H. de la Moskowa : *Horizons, étude sur les idées qui préparent l'avènement d'un régime nouveau*, Lebeau, 3 fr. 50. Truismes, erreurs, illusions et à côté. Les enfantillages de ce genre sont-ils désarmants ou désespérants ? — Maurice Leclerc et E. Girod de Flcaux : *Les Messieurs de la C. G. T.* Ollendorff, 3 fr. 50. Ah ! ceci est plus intéressant. Ce sont des notes sur les débats des principaux chefs de parti, sauf leur théoricien, M. G. Sorel, qui tout de même est autrement intéressant que tous ces pauvres gens. — Mayola : *Mémoires d'un commis-voyageur. Messieurs les Vendeurs*, Lyon, Imp. réunies, 3 fr. 50. Une remarque à retenir : « Dans la profession de voyageur de commerce, dit l'auteur, j'ai rencontré des personnes ayant appartenu à tous les corps de métier, même des artistes... tous préféraient leur nouvelle profession à

l'ancienne. » Tant mieux, car nulle n'est plus importante : ce qui nous manque le plus, actuellement, ce sont des commis-voyageurs pour l'étranger. — Jules Renard: *Mots d'écrit*, Nevers, les Cahiers nivernais. Ceci pour la bonne bouche. Imagine-t-on facilement Jules Renard écrivant dans *l'Écho de Clamecy*, luttant contre le maire et le curé, échouant pour la municipalité de Chaumot, mais se retournant sur celle de Chitry et conquérant Chitry ! C'est pourtant la pure vérité. Ah ! si tous les Chitry de France avaient des Jules Renard pour maires ! Je gage que les curés eux-mêmes s'en réjouiraient *in petto*.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : Victorien Sardou conteur. — *La Rénovation esthétique* et *les Chimères :* poèmes de Mme Marie Huot et de M. X. Thylda. — *La Revue* : les hommes classés en bromides et sulfites. — *Revue bleue :* un essai de M. Alfred Fouillée sur « la propriété ». — Memento.

On est unanime, — ceux qui entendirent parler Victorien Sardou — à reconnaître que l'auteur de *Patrie* était un merveilleux causeur. Voilà, d'après M. G.-A. de Caillavet, qui la rapporte au cours d'un article de **la Revue hebdomadaire** (5 décembre), une anecdote fort bien mise en scène, il faut en convenir :

On parlait d'Antibes, de Cannes et de cette côte de féerie, toute fleurie maintenant de jardins pareils à des bouquets :

« La dernière fois que j'y allai, dit Victorien Sardou, je m'en fus revoir un endroit où mon père m'avait bien souvent mené. C'est entre Juan-les-Pins et le Cannet. Il y a maintenant là un hôtel ; en 1815, il y avait une école. Un jour, pendant la classe, un des camarades de mon père lui envoya un coup de coude dans les côtes en lui montrant la fenêtre qui donnait sur la route. Au ras du vitrage, on apercevait des pointes de baïonnettes et le haut de bonnets à poil à plumets rouges. En un instant, malgré les cris du maître d'école, tous les enfants furent à la fenêtre, puis dans la rue. Ils virent un peloton de grognards qui, au pas de parade, marchait vers Cannes. Un général, l'épée à la main, était en tête, éclairant la route, et, derrière eux, courait un petit vieillard époumonné et ridicule, habillé à la mode de l'ancien régime, avec une petite perruque à queue de rat et un gilet tout brodé de fleurs de lys. En trottinant, il montrait le poing aux grenadiers qui ne s'en souciaient guère et il criait d'une petite voix fêlée : « Brigands ! brigands ! on vous tuera ! »

« C'était un ancien page de Louis XVI et les grenadiers étaient un peloton de la vieille garde commandée per Cambronne. Napoléon venait de débarquer de l'île d'Elbe.

« Ce fut une ruée, hors de toutes les maisons. On venait voir, on s'exclamait, il y avait de l'enthousiasme et de la terreur. Comme le soir tombait, on apprit que le commandant de la place d'Antibes en avait fermé les portes. L'Empereur ne voulait pas entrer à Cannes avant d'être renseigné sur les dispositions des gens. Il se résolut à camper sur la route. Au bord de la mer, entre les colonnes rougeâtres des pins, on alluma un petit feu de

bivouac. On avait apporté une chaise de paille sur laquelle Napoléon s'était assis. Il était là, regardant le feu. Le petit chapeau se découpait, précis, sur la lumière. De temps en temps, d'un coup de botte rageur, il repoussait dans la braise les pommes de pins qui s'écroulaient. Autour de lui, un cercle de soldats. Plus loin, dans l'ombre, la foule silencieuse et les enfants émerveillés.

« Tout à coup, du côté de Cannes, on entendit le roulement d'une berline. Elle s'arrêta au premier avant-poste. Quelqu'un se pencha vers la portière, s'informa, puis descendit et s'avança vers l'Empereur. Déjà celui-ci avait appris d'un officier que ce visiteur inattendu était le prince régnant de Monaco. L'Empereur l'attendit et lorsqu'il fut à portée de la voix :

— « Que faites-vous donc ici, prince ? demanda-t-il brusquement.

— « Vous le voyez, Sire, je rentre dans mes Etats.

— « Et moi, répondit Napoléon, vous le voyez aussi, je rentre dans les miens. »

§

La Rénovation esthétique (décembre) insère dans sa partie poétique, entre autres pièces intéressantes, *la Complainte des divins ratés*, par Mme Marie Huot. C'est un poème très triste, amer, douloureux, où le sarcasme a le ton d'un cri de souffrance. C'est d'un art très personnel inspiré par une extrême bonté, si ce n'est point « achevé » comme doivent l'être les bons vers. Bref, je trouve un charme à ces strophes imparfaites, un charme nouveau, quoiqu'elles tiennent un peu au Corbière des *Amours Jaunes* et à Laforgue :

Qui dira le génie en nous ensorcelé,
Se nouant d'épouvante au sarcasme funèbre,
Et qui dira le dieu, pleurant dans la ténèbre,
Sous les talons ferrés mourant décervelé ?

Qui dira le Pierrot, le falot, le Jocrisse ?
Et qui dira l'Hamlet, le pâle Songe-creux,
Le pauvre Lélian, le roseau douloureux
Qu'est notre cœur si seul — ô le si blanc Narcisse ?...

Qui dira l'orchidée au calice titan
De votre horticulture à jamais ignorée,
Qui croît, mystérieuse, en nos forêts sacrées
Et ne s'épanouit qu'une fois en cent ans !

O frères bafoués du Pinde et de l'Olympe,
Laissez aux bœufs primés de la Célébrité
Ces lauriers que monsieur Prudhomme a brevetés,
Ce Panthéon...-Courcelle où les Mouquettes grimpent ;

Fumez, loin de ces los, un calumet de paix,
Couronnés dans la nuit par des bras d'Uranie,
Et rêvez au largo de la lyre infinie,
Ce poème que nul n'a su dire jamais !...

§

Auprès de ces vers, il y a, — ne trouverez-vous pas ? — quelque agrément à lire ce simple sonnet d'étudiant :

AVERTISSEMENT

Voici que vous avez bien froid, pauvre petite :
Votre corps délicat frissonne au vent d'hiver.
Les lourds flocons de neige attristent vos yeux pers,
Et votre teint a des pâleurs de clématite.

Voici que votre cœur d'enfant est douloureux
Et triste, comme un ciel embrumé de décembre,
Car vos rêves s'en vont vers la petite chambre
Où l'Amour vous a fait tant de jours bienheureux.

Entrez. Laissez rosir vos mains, tout près du feu.
Qu'en votre cœur transi renaissent peu à peu
Sa native élégance et sa grâce fleurie.

Ne craignez point. Je suis un ami. Chauffez-vous.
Ma voix sera câlin et mes gestes très doux,
Et je dorloterai votre âme endolorie.

Sans doute, c'est une fort petite chose, mais c'est une manière de bibelot très délicat et charmant que ce poème de M. Xavier Thylda imprimé par **Les Chimères** (15 décembre).

§

M. Albert Schinz, professeur au Bryn Mawr College, présente aux lecteurs de **La Revue** (15 décembre) un essai récent de classification sociale d'après un « journaliste spirituel » de New-York, M. Gillett Burness. On divise l'humanité en *bromides* et en *sulfites*.

J'ai hâte de passer la plume à M. Schinz :

En chimie, l'on désigne sous le nom de *bromides* des substances qui ne sont pas exactement désagréables au goût, mais neutres, mais insipides, voire peut-être vaguement douceâtres. On peut leur opposer les substances *sulfitiques*, qui ne sont rien moins que fades ou indifférentes, elles sont au contraires acides, piquantes, mordantes même.

Ces termes donc, pris au sens figuré, désignent admirablement les représentants des deux grands groupes qui divisent absolument et fondamentalement l'espèce humaine.

. . . . . .

Voici la page dans laquelle M. Burgess résume la psychologie du bromide :

« Le caractère essentiel du bromide consiste dans une action psychologique réflexe de son cerveau bromidique. Ceci se manifeste par la croyance bromidienne que chacun des actes ordinaires de la vie est, et doit nécessairement être, accompagné par une remarque ou opinion particulière. Et cette remarque ou cette opinion sont le résultat d'associations d'idées, lesquelles se sont établies au cours des âges, et se sont sans cesse renforcées à chaque génération successive par la collaboration constante de certains groupes de cellules cérébrales toujours les mêmes. Il est devenu non seulement superflu, mais à peu près impossible pour le bromide de réfléchir, tant ces sentiers de la pensée ont été continuellement battus. Les processus intel-

lectuels sont automatiques — la suite de ses idées ne peut jamais dévier.

« L'analyse d'un seul exemple suffira. Vous avez entendu assez souvent (fi! pour vous au cas où vous l'auriez dit) : *Si vous voyiez ce coucher de soleil reproduit tel quel sur la toile d'un artiste, vous ne croiriez jamais que c'est vrai!* Or, il faut bien se rendre compte que ce n'est pas seulement parce que la remarque est banale qu'elle est bromidique, c'est parce que, chez le bromide, elle est *inévitable*. On l'attend de lui, et on n'est jamais déçu. En outre, elle est toujours servie par le bromide comme méditée, originale, bonne à dire et profonde. Il croit réellement, sans aucun doute, qu'elle est neuve, car il s'attend bien à être applaudi. La remarque suit le stimulus physique ou mental comme la nuit suit le jour ; le bromide est absolument incapable, dès lors, d'avoir aucune autre impulsion. L'originalité a été tuée en lui depuis le temps de son arrière-grand'mère. L'habitude est invétérée en lui.

Ce sera un bromide, vous vous en doutez bien, celui qui, rentrant d'une course, trempé, vous confiera : « *Naturellement il suffit de laisser son parapluie chez soi pour qu'il pleuve* », ou plus spirituellement encore : « *Le bureau météorologique annonçait le beau, il fallait s'attendre à la pluie.* »

Ai-je dit que M. Burgess a exposé sa théorie dans une plaquette intitulée : *Etes-vous un bromide ?* et qu'on s'arrache, aux Etats-Unis ? Il faut le savoir pour comprendre la conclusion de M. Schinz, qui est la suivante :

Si, après avoir lu attentivement le traité bromidien — ou seulement ces pages-ci — vous vous dites : Je ne dirai plus jamais : « On se fait vieux », ou si vous faites à part vous le serment solennel de ne plus admirer de votre vie un remarquable coucher de soleil ; ou si vous sentez que vous vous couperiez plutôt la langue avec les dents que d'adresser, à vous-même ou aux autres, cette humiliante réflexion : « Que je laisse mon parapluie chez moi, il pleuvra certainement » ; bref, si vous êtes décidé absolument à faire des efforts héroïques pour ne pas paraître bromidien — alors, à la question fatidique, répondez : « Oui ! » Mais si, après cette lecture, vous ne vous sentez point troublé, si vous croyez être certain que votre cœur ne bat guère plus vite qu'à l'ordinaire et que vous êtes prêt à vaquer à vos occupations quotidiennes comme si aucune révélation désagréable ne vous eût été faite — alors... toute espérance n'est peut-être pas perdue !

Un dernier mot : Si votre conscience vous commandait impérieusement de vous arrêter à la première alternative, ne désespérez point du paradis. On peut être un bromide convaincu et cependant être jugé digne de la plus enviable destinée. Le bromide a du bon, même au point de vue d'un sulfite : j'en appelle au témoignage de M. Burgess : « Un bromide — nous dit-il — peut éprouver de l'amour, même se marier. Votre propre mère, votre sœur, votre bien-aimée peuvent être bromidiques, vous ne les en porterez pas moins dans votre cœur. Les bromides sont reposants et soporifiques. Vous pouvez ne les avoir pas compris ; avant d'avoir entendu parler de la théorie des sulfites, vous étiez ennuyé de leur monotonie, de leur dogma-

tisme ; mais, à la lumière de cette théorie, vous les accepterez dorénavant pour ce qu'ils sont, et vous jouirez d'eux dans une paix nouvelle et dans une joie nouvelle, n'attendant rien d'eux... »

Vers 1830, les Jeune-France s'opposaient aux Philistins, formant ainsi deux catégories distinctes que l'Art divisait. Récemment, nous avons été dreyfusards ou anti-dreyfusards. N'est-il au monde que *bromides* et *sulfites*, comme tel affirme que la société comprend : les *mufles* et... les autres ?

Il me souvient qu'à Venise, attablé au café Florian, en 1907, j'appris d'un très parfait lettré qui est un excellent journaliste, — c'est M. Pierre Mortier, — que l'humanité se divisait en trois classes. On est, dans un ordre descendant, un homme *chic*, un *poulpiquet* ou un *miteux*. Il y a de quoi s'amuser, entre amis.... Essayez?.... Il est déjà fort honorable d'être « poulpiquet »...

M. Alfred Fouillée, dans la **Revue bleue** (12 décembre), étudie *la Propriété comme Fonction sociale et Droit individuel.*

Jusqu'à un certain point, le travail est créateur, sinon de la matière, du moins de la *forme*, de la *fin*, de *l'usage* en vue de cette fin. En conséquence, l'être conscient, ayant la volonté de complète conscience, a logiquement droit : 1° à posséder une partie des *instruments* naturels qui sont nécessaires à son travail ; 2° à posséder le vrai *produit* de son travail, c'est-à-dire ce qu'il a créé par son activité consciente.

Plus loin, M. Fouillée dira : « Dans toutes ses manifestations, la vie est une appropriation » ; et, par une admirable souplesse de raisonnement, il basera là-dessus une forte discussion du communisme.

La collectivité met à la disposition des individus une multitude de biens sociaux et d'instruments sociaux qui sont différents des outils ou machines. Elle met surtout à la portée des individus la science collective, l'éducation collective, la morale collective, la protection de la justice collective, le gouvernement collectif, etc., etc. Nous baignons tous dans une atmosphère sociale, dont nous recevons de quoi respirer et vivre. La science, répandue en masse, est le trésor immense et indivis, qu'il faut avant tout grossir et distribuer le plus également possible, pour unir les esprits par ce lien indissoluble : la vérité. On peut sans doute remarquer, avec Gabriel Tarde, que, si la science est ce qui nous divise le moins, elle est peut-être, de nos jours, ce qui nous *inégalise* et différencie le plus. En effet, l'échelle des degrés de savoir, qui ne sont accessibles qu'à quelques intelligences d'*élite*, ne cesse de se hausser depuis le moyen âge et produit ainsi une grande inégalité intellectuelle. De plus, chez les savants qui *font* la science, celle-ci est chose très divisée et très individualisée, et c'est précisément alors qu'elle a le plus de prix. Au contraire, en se répandant et s'égalisant par la vulgarisation, par l'instruction moyenne, la science perd la majeure partie de sa valeur, qui devient banale et commune à tous. —

Nous ne méconnaissons pas ce qu'il y a de vrai dans cette remarque ; il est certain que la science a son côté aristocratique ; mais elle n'en a pas moins, en même temps, son côté démocratique. A vrai dire, la socialisation du trésor intellectuel croît en même temps que son individualisation. Si le bel héritage social de la science ne grandit que grâce aux individualités supérieures, il a l'avantage de ne pouvoir être accaparé par des individualités inférieures, alors que cet accaparement se produit partout ailleurs. On voit de nos jours le pouvoir politique, à mesure qu'il se morcelle, confisqué par des agents électoraux de bas étage, pelotonnés en comités ; on voit aussi la fortune mobilière, à mesure qu'elle se subdivise et se fractionne, se concentrer entre les mains de conseils d'administration, qui exploitent les compagnies où affluent les capitaux individuels ; on verra avant longtemps la propriété territoriale, à force de morcellement, régie elle-même par des syndicats de propriétaires ; est-il possible de lutter autrement contre la concurrence des pays où la terre se donne pour rien et est susceptible de culture par les machines ? Meneurs de syndicats, administrateurs délégués, politiciens, voilà donc les trois points noirs de l'avenir. Mais une chose rassure, c'est que seule, par un heureux privilège, la propriété spirituelle se refuse à ce monopole et à cette usurpation du charlatanisme.

Ce passage valait d'être cité. L'essai de M. Alfred Fouillée se termine ainsi :

Pour conclure, dégageons ce qui ressort légitimement de toutes les discussions relatives au droit d'appropriation. Puisque la société et la nature ont dans la propriété une certaine part, mais que la « rente » sociale ou naturelle est impossible à déterminer exactement pour chaque cas particulier, il en résulte une double conséquence : 1° il existe un *devoir général* de la société envers les individus que les conditions mêmes du régime social, les fautes de leurs parents ou les nécessités de la nature, laissent privés de subsistances. C'est le devoir social de justice *réparative*, qui supplée à l'impossibilité d'une exacte justice *distributive*, telle qu'un dieu l'exercerait ; 2° ce devoir social, qui reste en grande partie indéterminé, ne peut créer chez l'individu, comme tel, un droit positif de revendication devant la loi ; il impose seulement à l'Etat entier le devoir d'un progrès incessant vers des conditions meilleures et plus égales de travail et de bien-être.

§

Memento. — *La Revue* (15 décembre). — M. P. Detot : « Le Véritable François-Joseph. » — M. Nicolas Ségur : « Octave Mirbeau. »

La Grande Revue (10 décembre). — M. L. Tailhade : « La Dévotion à la croix de Calderon. » — M. Léon Blum : « L'Age de l'amour. » — M. Mark Twain : « Mémoires d'une chienne. »

Le Feu (1er décembre). — M. Ed. Jaloux : « Lady Sidley. »

La Revue de Paris (15 décembre). — Lettres de R. Wagner à Otto Wesendonk. — M. M. J. Lemoine et A. Lichtenberger : « Le Père Talon. » — M. L. Houllevigue : « La Synthèse de la lumière. »

Pages modernes. — Le n° de décembre est consacré à « La Pologne politique, économique et sociale ».

La Revue critique (10 décembre): —M. Robert Launay : « En Alsace (notes de voyage) ». M. Robert Launay est antisémite et nationaliste, très violemment. Il écrit avec assez de correction et avec une partialité, un parti-pris, qui ne sont pas le moindre des charmes secondaires d'un Henri Heine, par exemple, ou de M. Maurice Barrès.

La Phalange (15 décembre). — « Tristesses d'Alger », de beaux vers de M. John-Antoine Nau. — « Les Lévriers », par M. Léo Loups. — Une « ode à Joseph II », de Novalis. — Des pensées « sur l'amour » signées Maria Star et qui n'apportent qu'une faible lumière.

Le génie de M. Jean Royère dont « la poésie est obscure comme un lys », selon son modeste aveu, se manifeste dans ce jugement : « Hors la Dame a la Faulx de *Saint-Pol-Roux*, les Miroirs de *Roinard*, hors deux ou trois *poèmes dramatiques*, il n'y a pas aujourd'hui de théâtre en vers et tout ce qu'enfantent les *Mendès*, les *Rostand*, les *Richepin*, les *Zamacoïs* est notre déshonneur. Jamais rien d'aussi bouffon ne germa à aucune époque dans la cervelle d'un écrivain. »

Certes, j'admire la belle tragédie de M. Saint-Pol-Roux. Mais j'admire aussi que M. Jean Royère, ayant passé dix-huit ans, s'attarde encore à cette offensive exagérée qui est tellement, tellement inutile !

La Nouvelle Revue (15 décembre). — M. A. Raffalovitch : « Education de Princes. » — Poèmes de Mme A. Mesureur : « Map »; et de M. J. Sélam : « Soir de Corfou. »

Le Beffroi (novembre-décembre). — Au sommaire, les noms de MM. L. Deubel, J. Mouquet, G. Philippe, Pergaud, Malfère, Ch. Grolleau, etc.

Poesia (novembre) publie des vers de M. Frederico de Maria et un article de M. G. P. Lucini sur l'œuvre de M. Louis Le Cardonnel ; — ensuite, des poèmes, de la prose, à profusion, choisis avec un bienveillant éclectisme qui assemble, par exemple, M. Auguste Dorchain et M. John-Antoine Nau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

En l'honneur de Julien (*Le Temps*, 27 déc.). — La réforme de l'orthographe et les imprimeurs (*Bibliographie de la France*, 18 déc.).

M. Henri Vuagneux pense à Julien, que les Parisiens ont oublié. Il demande, dans **le Temps**, que la statue de l'empereur philosophe, du bienfaiteur de Lutèce, se dresse à la pointe de la Cité, là où on parla naguère d'ériger une copie de la Victoire de Samothrace. Julien mériterait cet honneur, qui serait aussi une réparation de l'injure séculaire que lui font les Chrétiens en appelant bêtement *l'Apostat* l'homme qui voulut demeurer fidèle à la religion et à la philosophie de sa race. Les vrais apostats, en cette histoire, ne furent-ils pas en effet ceux qui renièrent les admirables dieux de la Grèce et de Rome pour adorer une idole sémitique ? L'apostat, ce serait Constantin, si Constantin avait été autre chose qu'un politique adroit qui se rangea du parti le plus fort, qui n'adopta Jésus qu'après avoir constaté que Jésus était un peu plus populaire que Mithra. Renan l'a bien vu, il

s'en est fallu de peu que le monde ne devînt mithriaque. Julien penchait vers le culte du soleil, le moins bête encore parmi ceux qu'il n'est pas impossible de tolérer par compassion pour la bêtise humaine.

La statue de Julien serait une leçon de plus d'une sorte : songer qu'à la fin de son gouvernement des Gaules il avait trouvé moyen de réduire les impôts de plus des deux tiers, tout en élevant le pays à un haut degré de prospérité. On graverait sur le sol la phrase d'Ammien Marcellin, qui relate ce fait de bonne administration.

M. Vuagneux conclut ainsi, après un portrait de Julien des plus heureux et un sobre récit de sa mort héroïque :

Et voilà l'homme que les premiers chrétiens surnommèrent *l'Apostat*, qualificatif odieux que lui a conservé l'histoire.

En réparant un oubli vis-à-vis de Julien, son premier bienfaiteur, Paris, qui a fait justice de la réprobation dont souffrirent autrefois certains philosophes, atténuerait en même temps la portée d'une épithète outrageante que depuis longtemps, pour la voix publique, la renommée eût dû faire disparaître.

A l'égal de Charlemagne, qui fut, quelques siècles plus tard, l'un des continuateurs de son œuvre, Julien ne semble-t-il pas avoir mérité les honneurs du bronze? Quel cadre pourrait être plus idoine à recevoir un tel monument que la pointe extrême de cette île de la Cité, berceau de Paris, où des bosquets ombreux rappellent ceux que l'on devait y trouver aux premiers temps, et là même où certain jour vint à quelques-uns le désir de voir s'élever la contre-partie de ce morceau parfait en son genre : « la Victoire de Samothrace ?»

Il est dans nos musées, au Louvre et à Cluny, deux statues de Julien paraissant accuser un réel accent de vérité, si l'on s'en rapporte au portrait que son contemporain nous a laissé du modèle :

« Il était, écrit Ammien Marcellin, de moyenne taille, et avait naturellement la chevelure lisse, comme si le peigne y eût passé ; la barbe rude, fournie et terminée en pointe. Ses yeux étaient beaux et le feu dont ils brillaient décelait un esprit qui se sent à l'étroit. Les sourcils étaient bien dessinés, le nez droit, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, le col gros et incliné, les épaules larges et la poitrine développée. Tout son corps, de la tête aux pieds, présentait les plus exactes proportions et dénotait un être vigoureux et agile à la course. »

Ces marbres, qui, d'après les catalogues, ont été découverts à Paris, à peu de distance l'un de l'autre, au commencement du dix-neuvième siècle, seraient dus au ciseau d'habiles praticiens de la Grèce, auxquels les aurait commandés Lutèce, du vivant de son Mécène. Ils rappellent l'époque du Bas-Empire. Les deux figures, drapées au maintien de la plupart des productions de la statuaire antique, sont en tous points semblables, si ce n'est qu'une couronne impériale orne le chef de celle de Cluny, l'autre étant diadumène. Mais telles que nous les voyons, dans leur simple et noble attitude, elles paraissent cependant très susceptibles de servir de documents à nos artistes dont l'inspiration toujours avisée saurait trouver la forme définitive d'une œuvre apte à consacrer, par son caractère, le souvenir de leur primitif et puissant protecteur en ce pays de France.

Voici ce que pense de la réforme de l'orthographe la *Bibliographie de la France*, organe des éditeurs, libraires et imprimeurs :

Nous ne chercherons pas à défendre ici les bizarreries de notre orthographe, nous ne nous occuperons ni de linguistique, ni d'étymologie et nous ne donnerons aucun exemple. Si nous voulons examiner la question, c'est au point de vue pratique, le seul auquel doivent se placer tous les industriels qui vivent du livre.

Ce projet nouveau de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, « qui supprime quelques-unes des plus flagrantes anomalies et qui aura pour conséquence d'autoriser dans les examens une plus large tolérance », sera sans doute une application mitigée du système dont on nous a déjà menacés. Ce serait le système Brunot adouci.

Une nouvelle orthographe serait imposée aux élèves des écoles primaires, à partir du 1er octobre 1909 par exemple, et seulement pour les nouveaux, de façon à ne pas troubler les anciens.

Dès lors, les éditeurs devraient avoir des livres classiques de deux espèces, les uns avec l'orthographe ancienne, les autres avec l'orthographe nouvelle.

Heureux serons-nous, si les autorités, séduites par la simplicité apparente du procédé, ne se trouvent pas entraînées à améliorer un peu plus l'orthographe à chaque rentrée scolaire, toujours pour les nouveaux bien entendu, mais de telle manière que, la « mode orthographique » succédant à la règle fixe, les éditeurs devraient faire des livres classiques qui auraient autant d'éditions différentes que la langue aurait subi de prétendues améliorations d'année en année.

Si l'on tient compte des autres arguments que nous avons déjà fournis, des désaccords perpétuels et souvent violents entre réformistes, des revirements qu'entraînerait la poussée de l'opinion, et de l'instabilité ministérielle, on devine à quel gâchis pourrait se trouver livré l'enseignement de la langue française dans les écoles primaires et dans les lycées !

Au point de vue des imprimeurs, la question se pose d'une manière bien plus catégorique. Par la nécessité de se fixer à eux-mêmes une règle commune, ils ont été amenés à suivre le dictionnaire de l'Académie. S'ils sont obligés de s'écarter de ce modèle unique pour avoir, selon le cas, à imprimer d'après deux ou trois orthographes différentes, on aboutira à un désordre complet.

Comme le dit M. Albert Dauzat, dans son très remarquable ouvrage *la Langue française d'aujourd'hui*, publié par la librairie Armand Colin : « Proclamer la liberté de l'orthographe est une chimère, la fixité de l'orthographe, pour une époque donnée, est d'une utilité évidente, je dirai même de nécessité sociale : on ne peut nier que l'unité des signes d'impression s'impose, pour une langue, de façon absolue. Quoi qu'on fasse, les journaux et les livres, à part d'infimes exceptions, auront toujours une orthographe unique, sur laquelle le public prendra modèle. »

Comment réaliser cette orthographe unique sous une forme simplifiée?

Nous ne voyons que deux solutions :

1° La mauvaise, celle de M. Brunot, « à la manière forte », par voie

d'autorité, celle que M. Dauzat appelle justement « le coup d'Etat orthographique »;

2° La bonne, ou, du moins, celle qui lèse le moins nos industries : elle consisterait d'abord à introduire dans la commission chargée d'élaborer des modifications orthographiques une représentation très complète des diverses industries du livre, puisqu'elles auront à en payer tous les frais et à en assurer l'exécution pratique; ensuite, à ne rien décider si ce n'est après s'être mis d'accord avec l'Académie française.

Une réforme de l'orthographe n'a jamais été acceptée en France depuis un siècle, et ne s'est jamais réalisée que quand elle a été décidée et publiée par l'Académie française. Une réforme faite par le ministre de l'Instruction publique, même avec le concours du Conseil supérieur, sans l'assentiment de l'Académie, ne sera pas appliquée par les imprimeurs, par les journaux, les revues, par les éditeurs de livres non scolaires. Elle est vouée à un échec certain. Elle est non seulement inutile, mais nuisible. L'autorité de l'Académie peut seule assurer l'application d'une règle uniforme.

Il faut enfin que toute décision prise et enregistrée par l'Académie soit respectée pendant un temps assez long, car nos industries, pour lesquelles une réforme si modérée, si simple semble-t-elle, au point de vue théorique, entraînera des conséquences pratiques coûteuses et compliquées, doivent être assurées que les sacrifices auxquels elles auront consenti n'auront pas à être renouvelés à brève échéance.

Donc rien à faire sans le concours de l'Académie française, qui est la seule autorité que reconnaissent unanimement tous les imprimeurs de France.

Toutes les dernières tentatives ont échoué parce que leurs auteurs ont voulu se passer de l'Académie. Cette fois encore les projets de réforme échoueront, si l'on ne se résoud pas à suivre la voie que les événements antérieurs et une récente expérience désigne comme la seule qui soit sûre.

La réforme se fera cependant. Une réforme modérée s'impose et tout le monde s'en trouvera bien, *tipografes*, *poligrafes*, *bibliofiles* et *filosofes*.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DE L'ŒUVRE : *la Dame qui n'est plus aux camélias*, tragi-comédie en 3 parties (la deuxième partie en 2 tableaux), de M. Maurice de Faramond (17 décembre). — VAUDEVILLE : *Le Lys*, comédie en 4 actes, de MM. Pierre Wolff et Gaston Leroux (18 décembre).

La Dame qui n'est plus aux camélias, la bizarrerie du titre aguichait la curiosité. Qu'est-ce donc, être aux camélias, ou ne plus être aux camélias? Qu'est-ce que le camélia, employé comme emblème, signifie? Est-il le signe délicat de la richesse, de la prospérité ou de l'amour, chez la courtisane? Peut-être marque-t-il, dans la pensée d'Alexandre Dumas fils, le souci, chez Marguerite Gautier, de beautés sans parfum et de joies improductives, étrangères aux intérêts

de son art ou de sa profession? De cette façon, M. de Faramond aurait pu expliquer le titre de sa tragi-comédie, semble-t-il, mais comme, de toute nécessité, quel que soit le dessein qui la mène, *la Dame* est obligée, pour réussir ou se maintenir, de s'environner du luxe des fleurs inutiles et éclatantes, que ce soit camélias blancs ou rouges, roses, lys, pâles jasmins ou orchidées orgueilleuses, il importe, secondairement, qu'elle y attache ou non un peu de son attention passionnée; il y a plus encore : si être *aux camélias* signifie en soi quelque chose, c'est uniquement être et vivre dans la recherche et la jouissance d'un luxe, et *la Dame*, que M. de Faramond nous présente, ne vit plus dans le luxe pour aboutir à l'amour, mais se sert en réalité de l'amour multiplié et facile pour pouvoir persister dans le luxe, son seul désir. Ce n'est donc pas *la dame qui n'est plus aux camélias* qu'il fallait dire, mais la *Dame qui est encore bien plus aux camélias*, ou enfin, pour exprimer que l'héroïne présentée allait agir en toute occurrence à l'inverse de l'héroïne d'Alexandre Dumas fils, *la Dame qui n'est plus la Dame aux camélias*.

Ce n'est point dans l'idée de m'attarder à une vaine querelle de mots que j'ai hasardé cette remarque. Il est certain que M. de Faramond s'est proposé d'atteindre à un effet déterminé, lorsqu'il choisit son titre, il n'est donc pas excessif de regretter qu'il ne soit pas plus explicitement exact. Mais passons. L'essentiel eût été que, dans l'idée, dans la présentation, dans le développement de la pièce, M. de Faramond ne fût pas victime de sa confusion première. Le souvenir de *la Noblesse de la Terre*, d'émotion si épique, de *M. Bonnet*, n'est pas si lointain que nous puissions consentir à cette *Dame qui n'est plus aux camélias* sans rappeler à l'auteur ce que ses débuts nous faisaient présager, sans lui avouer en toute sincérité notre déception.

Eh quoi! c'est à cela que se borneraient, monsieur de Faramond, vos recherches? je ne puis pas le croire; vous vous êtes mépris, pour cette fois, et, passé le moment présent de la lutte contre l'incompréhension volontaire et préconçue d'un certain public et d'une certaine presse, vous vous ressaisirez, vous vous chercherez et rentrerez dans la voie magnifique que vous vous étiez ouverte.

La courtisane de 1850, nous faites-vous entendre par l'allusion suggérée au roman-drame de Dumas, vivait de l'homme et de l'amour vénal, c'est vrai, mais elle était femme encore, et laissait éclore en son âme quelque corolle de sentiment, elle s'épanouissait parfois à un amour vrai, pur, désintéressé; la courtisane d'à présent ne veut et n'aime plus; elle recherche, elle accueille l'hommage de tous les hommes, au hasard, uniquement par amour exclusif de l'argent et des jouissances du luxe : en dehors de cela rien ne la tient, rien ne l'attire, rien ne l'intéresse. La première était touchée par une

affection sincère ou passionnée ; la seconde n'est touchée que par l'offrande de l'or. Ainsi au lieu d'être, comment dire? une sorte de réservoir de tendresse et de sentiment, elle n'est plus que l'alliée et l'instrument de la force financière toute brutale ; elle est, avec le financier, et en vertu d'une puissance d'origine commune, la dominatrice et la dévoratrice universelle.

Malgré le puéril de cette thèse, admettons-la. Je ne crois pas pourtant qu'elle se justifie en fait, ou du moins qu'elle soit d'une vérité absolue. La dame qui n'est plus aux camélias a, de tout temps, existé et existe parallèlement à la dame qui est encore aux camélias. Tout au plus, selon les temps, l'une ou l'autre est plus en évidence, voilà tout, et, suivant les différences du but qu'elle vise, l'une et l'autre est indispensable à l'évolution de la vie sociale ; à l'égal de toutes les femmes qui agissent instinctivement au gré des exigences de leur tempérament qu'elles croient une volonté, l'une et l'autre est respectable et parfaitement belle. Que M. de Faramond la montre, entourée de ses belles amies, grandes et petites, préoccupée un instant d'une double rupture avec ses amants, le duc qui donne du relief et le financier qui donne de l'or, la présence d'un prince de famille royale et d'un banquier allemand sans trop tarder nous rassure. Ce n'est là que péripétie assez banale, dont l'auteur n'a su dégager l'importance nécessaire et significative. Le dialogue, précieusement et élégamment écrit, languit, hésite, dans la crainte de donner trop d'importance lyrique à un fait familier de la vie courante, et, à la fois, se dérobe à la trivialité, parfois imagée avec génie, du langage de la noce, haute ou basse. Je pense que M. de Faramond a éprouvé lui-même la gêne que ressent le spectateur. Par là s'explique cette succession trépidante de tableaux ou de scènes, comme diraient les grammairiens, *inchoatives*, où rien n'aboutit, où rien ne s'achève. Pour être bien certain de ne donner à ses personnages que des mobiles artificiels, M. de Faramond a pris tant de soin de ne les douer ni d'esprit, ni d'intelligence, ni de passion, qu'ils ne trouvent presque plus rien à se dire, et ce que qu'ils se disent nous demeure indifférent. La scène finale, menée avec verve par M. Lugné Poe, vivifie enfin, seule, ce spectacle, et nous garantit du moins que M. de Faramond, en se trompant comme seul un parfait artiste peut se tromper, c'est-à-dire sans retenue et sans fausse honte, n'a pas abdiqué tout entier le trésor de ses merveilleuses ressources, et que son talent, de vigueur, de volonté, indomptable se retrouvera.

§

S'il est important et salutaire que, en contraste avec le préjugé des convenances sociales et de l'honneur familial, les imprescriptibles droits de l'amour soient affirmés hautement et maintenus, ce n'est

pas à la manière dont usent dans **le Lys**, au théâtre du Vaudeville, MM. Pierre Wolff et Gaston Leroux. Ils donneraient à penser, contrairement à ce qui doit être leur dessein, que la femme n'a le droit de se dérober aux exigences et aux contraintes qu'à la condition que les intérêts de l'égoïsme paternel ou fraternel la veuillent avilir jusqu'au sacrifice de toutes ses aspirations, de tous ses sentiments, de tout son instinct naturel et primordial. Ils ont entouré la prétendue faute dont enfin leur héroïne revendique la fierté, de tant de circonstances fâcheuses pour l'honneur que sa famille prétend sauvegarder que toutes ces précautions, tous ces ménagements préparatoires et justificatifs lui donnent l'apparence falote d'une sacrifiée ou d'une révoltée de mélodrame ; tous les personnages sont accablés sous le poids de fatalités inextricablement bourgeoises, torturés par les liens à nœuds compliqués de bizarreries morales et légales, et ils oublient, pour mieux représenter telle ou telle des entités en conflit, qu'il leur vaudrait mieux figurer tout bonnement des caractères bien simplement humains, instinctifs, passionnés ou, selon les circonstances, soumis et lâches. Leurs actes ne s'expliquent pas ; ils sont nécessités par le besoin d'évoluer d'une péripétie à une autre péripétie, par le besoin d'exposer au public la pensée des auteurs et surtout de la faire, à ses yeux, triompher de contradictions et d'obstacles spécieux, savamment édifiés pour la seule défaite.

On s'en veut, presque, de se sentir dans l'opinion des auteurs, et trouver contre eux un péremptoire argument serait un délice. La langue qu'ils emploient, plus échauffée que chaude, plus sentencieuse que pathétique, rappelle aussi la manière des auteurs de l'Ambigu ; sauf en la grande scène du troisième acte où la jeune fille résolue lève la tête et parle haut, soutenue par la compassion désespérée de sa sœur aînée, le drame même demeure, dans sa conduite, banal, comme il a été, en dépit du talent de Mmes Suzanne Desprès, Madeleine Lély, de MM. Lérand et Joffre, surtout, excellent dans son rôle de bon parrain raisonneur, mollement soutenu par les interprètes.

Memento. — Comédie-Française : *La Champmeslé au camp*, à-propos en 1 acte, en vers, de M. Maurice Olivain (21 décembre). — Ambigu : *la Beauté du Diable*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de MM. Jules Mary et Emile Rochard (23 décembre). — Grand-Guignol : *Le Paits n° 4*, pièce de MM. Augustin Thierry et Eugène Berteaux (23 décembre). — Théâtre des Arts : *La Pastorale de Noël*, mistère du Moyen-Age, de MM. Léonel de la Tourrasse et Gailly de Tourines, musique de M. Reynaldo Hahn (23 décembre). — Little-Palace : *Le Coup du Lapin*, comédie en 1 acte de MM. du Marsan ; *Les Ailes coupées*, comédie en 1 acte de M. de Dammartin ; *Pied-de-Grue*, comédie en un acte de MM. F. Kahn et de la Croisette ; *Le Grattetune*, comédie en 1 acte, de M. Jean Meudrot ; *Isaïl, déesse d'Amour*,

pantomime en deux tableaux, de M. du Chastel, musique de M. Emile Bonnamy (24 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Exposition d'aquarelles et dessins (20, rue Royale). — Les Divisionnistes italiens (Salon pro-Musée Segantini) (Galerie d'Art italien, 14, rue Richelieu). — Première Exposition de la Cimaise (Galerie Georges Petit). — M. Flory Delattre : *L'Unité dans l'Art*, édition du Beffroi, Roubaix.

Aujourd'hui plus que jamais, entre la production de l'artiste et le goût ou la curiosité du public, s'impose l'intermédiaire intéressé, le marchand. A bien des reprises, on parla de le supprimer, et quelques tentatives furent faites dans ce but... On en reparlera, on fera — je sais qu'on fait à cette heure même de nouvelles expériences ; de tout cœur je souhaite leur succès. En attendant, le marchand reste, dans la vie artistique, un facteur considérable. Son influence sur sa double clientèle de producteurs et d'acheteurs n'est pas niable. Elle grandit sans cesse. Les galeries marchandes se multiplient. Les amateurs et les critiques ont pris l'habitude d'y faire de périodiques pèlerinages. Si ce mouvement continue à suivre l'ascendante progression que nous avons pu observer depuis cinq ou six ans, il finira par compromettre gravement les salons annuels. Ils ne sont déjà plus guère que de vastes récapitulations des expositions privées, ou par groupes restreints, qui se produisent dans les boutiques, et, même, trop docilement ils subissent la tyrannie des boutiquiers, réels exposants, qui parlent et commandent au nom d'une collectivité complaisante. Cette faillite des salons, bazars à peu près tous, ne serait point déplorable, en somme, si elle ne se produisait au bénéfice des magasins. Ceux-ci triomphent grâce à l'erreur que commettent l'Etat et la Ville, qui croient s'acquitter de tous leurs devoirs envers les artistes et le public épris d'art en leur donnant asile une fois l'an. En réalité, le bon sens voudrait que le Palais dédié par la République aux Beaux-Arts fût à la disposition de ceux-ci d'une façon permanente... Mais j'oublie qu'on en a sans cesse besoin pour les automobiles ! Trop heureux, donc, l'artiste, que les marchands lui permettent d'atteindre le public en les enrichissant. — Ces réflexions, mélancoliques ou joyeuses, selon qu'on s'oriente du chevalet ou du comptoir, visent « l'état général des mœurs » et non pas, ai-je besoin de le dire ? la personnalité de tel ou tel négociant en art, élément irresponsable de cet état que sa fonction n'est pas de réformer s'il en profite ; profiteur, du reste, à sa façon bienfaisante, puisque nous sommes tous très heureux— artistes, amateurs et critiques — qu'il ait lieu : et s'il n'existait pas nous l'inventerions, provisoirement, sans abdiquer l'ambition de le supprimer le plus tôt possible. — A noter, en pas-

sant, qu'ayant vent du danger il cherche à cacher le vrai motif de sa lucrative activité. Que parlais-je de magasins? Il n'y a plus que des *galeries,* où des hommes de goût nous appellent...

Rarement nous fut-il donné de voir assemblage artistique plus intéressant, plus significatif que cette **Exposition d'aquarelles et dessins** récemment ouverte à la galerie Druet. C'est le même genre d'intérêt que si souvent nous avons trouvé, rue Massé, chez Mlle Weill, l'intérêt vivant des esquisses où les artistes nous font la confidence de leur pensée première, sans prendre le temps de la laisser se compliquer en se développant; — mais, rue Royale, dans un ensemble plus nombreux, apparaissent des pièces très rares, plusieurs signées de ces grands noms, Gauguin, Cézanne, Van Gogh, Redon. Trois magnifiques dessins, trois dessins de maître : deux figures tahitiennes de Gauguin — la tête d'homme surtout est merveilleuse, expression sublime de la sérénité dans la force — et un nu féminin de Redon, étude directe et, peut-on dire, dévote de la nature, où l'élément observé approfondit et renforce, loin de l'altérer, la vision expressive et décorative du vénérable maître. — Guys, réduit au pittoresque par le voisinage de Gauguin. — Pissarro, typiquement neutre, insignifiant. — Seurat, Signac, très froids, très forts. — Cross, le plus distingué des « divisionnistes » français. — De Luce, des travaux de bon ouvrier. — De très savoureux dessins de Manguin, de Mathan. — L'esquisse du si curieux paysage de ville de Friesz. — Laprade, de qui nous aurons bientôt, ici même, une importante exposition. — Desvallières, des indications de style. — Dethomas, Maurice Denis, Roussel, Besnard, Marquet, Puy, Mme Marval, van Dongen, Jourdain, Flandrin. — Les esquisses de Piot pour sa chambre funéraire. — Tout cela, c'est, indications, esquisses, projets, comme une rétrospective d'espérances; tout cela, c'est comme une essentielle synthèse de promesses : c'est en herbe tout l'art vivant, — où déjà se sont épanouies des grandes fleurs, qui ne se fanent pas.

Les Divisionnistes italiens dépensent dans une entreprise chimérique beaucoup de talent. Comme l'indique assez, ou trop, l'étiquette qui les assemble, leur esthétique est celle de la division du ton. Ils s'inscrivent donc, historiquement, à la suite de Seurat; mais c'est, nationalement, autour de Segantini qu'ils se groupent. — Segantini fut un artiste très intéressant, *malgré* le procédé auquel il s'était condamné. L'ardent amour de la nature et le besoin de la voir personnellement, de la posséder directement, ont *sauvé* ce peintre émouvant, toutes les fois du moins qu'il n'a pas cédé à la tentation de s'exprimer en un langage puérilement symbolique. — Previati, à peine inégal à Segantini, est un peintre religieux, d'un

accent ardent, singulier, qu'on n'oubliera pas. Il échappe, lui aussi, aux dangers du système, par la passion. — La plupart de leurs imitateurs, ou disciples, autant qu'on en puisse juger d'après ce qu'ils nous montrent rue de Richelieu (exposition organisée en l'honneur et au bénéfice du musée Segantini, créé à Saint-Moritz, Engadine), sont les victimes de leur fidélité à l'enseignement de Seurat et Segantini, de Signac et Previati. Les préoccupations techniques priment, surtout chez les jeunes, le sens de la nature et la recherche de soi. A l'instant je lis dans une toute récente préface de catalogue cette phrase, citée de Fromentin : « Prétendre se distinguer par l'habit, quand on ne se distingue en rien par la personne, est une pauvre et vaine façon de prouver qu'on est quelqu'un. » Plus d'un, parmi ces jeunes Italiens, se distinguerait « par la personne » s'il ne nous dérobait son originalité sous l'uniforme d'une fausse méthode. Aussi n'est-il pas surprenant que ce saut en arrière de l'impressionnisme par-dessus les Alpes lui ait conquis la faveur du public. Sous le pinceau des imitateurs de Seurat, celui-ci, que je ne m'exagère pas, du reste, apparaît comme le révélateur de la beauté suprême et absolue. — La sculpture échappe, naturellement, aux critiques qu'on vient de lire. Des habiles, bien Italiens : Bugatti, Andreotti. Et l'un des plus grands artistes vivants : Medardo Rosso.

§

Encore un nouveau groupe de peintres et de sculpteurs : **La Cimaise**. Son président, notre confrère Gaston Varenne, convient lui-même « que presque rien ne le justifie, sinon le désir, assez légitime chez des artistes, de soumettre leurs œuvres au jugement du public ». Ce programme paraîtra bien modeste. Mais, à étudier d'un peu près les œuvres exposées, on s'aperçoit vite que le programme est dépassé par la réalisation. Non qu'il n'y ait là beaucoup de choses inutiles, médiocres et mauvaises, beaucoup plus que de bonnes, certes. Mais ce qui est remarquable, ce qui, dans cette galerie, est nouveau, c'est la qualité des quelques œuvres qui retiennent l'attention. Leurs audaces, ailleurs, n'étonneraient personne ; qu'elles sont insolites, ici ! Les souvenirs poursuivent, involontairement on compare, involontairement on se retourne, devant la *Carmen* et la *Fille Elisa* de M. Harry Bloomfield, devant le *Paysage d'Espagne* de M. Edouard Morerod, devant l'*Enfant à la mandoline* ou *la Réussite* de M. Léon Cauvy, devant le *Saint-Germain l'Auxerrois* de M. David-Nillet, pour regarder les regardants et tâcher de deviner ce qu'ils en pensent. Ils ne manifestent ni enthousiasme ni indignation. Ils se tiennent dans une prudente expectative. En somme, ils en ont déjà tant vu ! Hors de « chez eux », toutefois, jusqu'à cette heure, et l'intérêt de l'expérience était de savoir comment ils supporteraient « chez eux »

l'intrusion d'un peu de jeune et courageuse franchise. Sont-ils disposés à tâcher de comprendre le retour de l'art à la nature ? ou plutôt à subir ce qui leur apparaît, peut-être, comme un changement de mode ? Du moins ils n'opposent aucune résistance, et je n'ai pas vu qu'ils s'arrêtassent plus volontiers devant les croûtes que devant les tableaux estimables. Là-dessus, des optimistes m'assurent que le public moderne « évolue ». C'est en tous cas bien faire que de lui offrir, sans lui demander pour la première fois un très grand effort, l'occasion de s'initier aux tentatives d'artistes sincères. Et j'en ai déjà nommé quelques-uns, dans le groupe nouveau, qui méritent cette louange. Je cite encore MM. V. M. Michel Cazin, Jules Adler, Paul-Emile Colin (pour ses gravures sur bois), Théodore-Auguste Desch, Gilbert Lanquetin, Jean de la Hougue, peintre très délicat de portraits et d'intérieurs, et Mlle Jeanne Jozon, statuaire, de qui j'ai particulièrement aimé les *Impressions de Bretagne*.

§

L'important essai de M. Floris Delattre sur **l'Unité dans l'Art** mériterait une discussion développée. M. Delattre est un poète de grande valeur, l'un des plus importants parmi ce beau groupe du Nord, réuni au *Beffroi* (Roubaix) autour de M. Léon Bocquet, et qui tient une place considérable dans la littérature vivante. Il apporte dans cette méditation esthétique les précieuses qualités d'un esprit très subtil, très ferme et, en outre, très renseigné. Il a le sens juste des plus hautes nécessités de l'art — des arts, à l'instant où nous sommes. Fort à propos, alors que les spécialisations techniques sont à toutes les outrances, il nous rappelle qu' « il existe entre tous nos sentiments esthétiques une solidarité », que l'art est indivisible, que chaque art suggère, appelle tous les arts, à la différence de la science, inconcevable aujourd'hui dans son universalité. — Je contesterais la classification des arts que M. Delattre nous propose, et selon laquelle l'architecture serait « le dernier des procédés d'expression artistique ». A tous les points de vue, je crois que c'est le premier. — Aussi, une admiration à peu près sans restrictions pour les préraphaélites, et pour ce « préraphaélite avant la lettre », William Blacke, et pour John Ruskin, déconcerte. Mais il est impossible d'apprécier justement en quelques mots les pages pleines de cet Essai. D'un exposé de doctrine c'est par un abondant commentaire qu'il faudrait rendre compte ; on pourrait aussi lui répliquer par un exposé de doctrine, point contraire, mais différent.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : la donation Seguin ; meubles historiques ; une tête grecque antique. — Musée du soir au Petit-Palais. — Le Rapport de la commission

des Musées de province. — Transport de divers musées dans des édifices laissés vacants par la loi de Séparation. — Nouvelles galeries provinciales.—Le classement des objets d'art des églises. — Un Musée Rembrandt à Amsterdam. — Encore l'affaire Tschudi. — Memento bibliographique.

Le **Musée du Louvre** vient d'entrer en possession d'un des legs qui lui ont été faits récemment et que nous avons annoncés dans notre dernière chronique : celui de M. Charles Seguin. Ce généreux donateur avait manifesté le désir que le Louvre choisît dans ses collections une série d'objets jusqu'à concurrence d'un million, à dire d'experts, ou, s'il n'y trouvait pas l'équivalent de cette somme, recueillît dans la succession la différence en argent. Le département des antiques et des objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance ont été les bénéficiaires de ce legs; ils ont recueilli entre autres une petite statuette gallo-romaine, en bronze, d'Apollon, un petit buste, en bronze, de Mercure, d'époque romaine, une châsse et une plaque en émail champlevé limousin du XIIIe siècle, une belle série d'émaux peints de Limoges du XVIe siècle, puis une série de bijoux émaillés sur or du XVIe siècle, des montres en argent gravé à boîtiers d'émail peint, un bahut lyonnais, un cabinet à deux corps, travail de l'Ile-de-France, et un cabinet milanais, tous trois du XVIe siècle, des statuettes des *Saisons* en ivoire signées « Belleteste, 1704 », enfin, et surtout, un superbe tapis de la Savonnerie de l'époque Louis XIV et une très belle tapisserie des Gobelins de la suite de Boucher représentant *Mercure et Argus*. Tous ces objets sont exposés au second étage du musée, près de la salle Thomy-Thiéry. Leur valeur équivalant à peu près à la moitié de la somme offerte, la caisse des Musées nationaux recueillera donc en outre 500.000 francs qui pourront être d'un utile secours le jour où le Louvre aurait à tenir tête à des musées étrangers pour une acquisition exceptionnelle.

Le département des objets d'art, encore, a vu s'enrichir sa collection de meubles historiques : grâce à la libéralité du nouveau ministre de la Marine, M. Alfred Picard, le bureau de Colbert, une des plus belles créations du célèbre ébéniste Charles-André Boulle, est venu rejoindre dans les salles du mobilier le bureau de Choiseul et autres meubles envoyés précédemment par les ministres de l'Intérieur, de la Justice et de la Guerre (1). Encouragé par cet exemple, M. Dejean, directeur des Archives Nationales, a envoyé également au Louvre un autre bureau de Boulle, qui se trouvait dans son cabinet et qui forme l'exact pendant du bureau de Colbert.

Mais le plus précieux enrichissement de notre musée depuis deux mois est dû à l'acquisition qu'il vient de faire d'une admirable tête de femme en marbre de l'art attique, vers 460 avant J.-C., c'est-à-dire appartenant à la période où l'art grec approche de son apogée.

(1) V. *Mercure de France* du 16 août 1907, p. 346.

Cette tête, bien connue des archéologues (Furtwaengler l'a signalée comme un des originaux antiques « de premier ordre » conservés dans les collections particulières), se trouvait jadis, dit-on, au palais Borghèse et fit partie de la vente des objets qui ne furent pas transférés à la Villa. Elle était devenue, en 1892, et était restée, jusqu'à maintenant, la propriété du célèbre amateur et critique anglais Humphry Ward. Sauf le nez, un petit morceau du menton et le cou, refaits en plâtre, et un éclat dans la chevelure au-dessus du diadème, l'état de conservation de cette tête, d'une belle patine dorée, est excellent. Le grand intérêt de cette œuvre consiste en ce qu'elle appartient à cette époque qui précède immédiatement la venue de Phidias, où la raideur archaïque s'efface devant l'unique souci de la beauté de la forme; l'expression respire à la fois la fraîcheur de la jeunesse et une sérénité apaisée. Cette tête s'apparente strictement, par le style de l'ensemble et par certains détails (telle l'extrémité de l'oreille pointant sous le bandeau de cheveux qui la recouvre), avec les figures du célèbre *Trône Ludovisi*, du Musée national des Thermes à Rome, où plusieurs archéologues ont voulu voir l'œuvre du sculpteur Calamis, à cause du mélange harmonieux de grâce et de sévérité que les auteurs anciens louaient chez ce sculpteur. A ce groupe calamidien appartiennent aussi une *Aspasie* du Musée de Berlin, un *Conducteur de char* du Musée romain du Capitole, et l'original de l'*Apollon dit « Choiseul-Gouffier »*, que possède notre Louvre et en pendant duquel, à bon droit, on a placé la *Tête Ward* (1).

Une récente délibération du Conseil municipal a décidé, sur le rapport de MM. Turot et Quentin-Bauchart, l'essai d'un musée du soir au Petit-Palais. Conformément aux instructions de M. de Selves, préfet de la Seine, cet essai vient d'être tenté depuis le 8 janvier : les deux étages où est exposée la collection Dutuit, éclairés à l'électricité, sont ouverts gratuitement au public le soir de 8 h. à 10 h., tous les mardi et vendredi de chaque semaine pendant les mois de janvier, février, mars, avril et mai et en même temps vingt-cinq conférences, avec projections, seront données par divers critiques d'art sur les richesses de ces collections.

On se souvient peut-être qu'en 1905 fut créée au sous-secrétariat des Beaux-Arts une commission assez hétéroclite « chargée d'étudier toutes les questions relatives à l'organisation des Musées de province

(1) On lira avec fruit, sur cette tête antique, un savant article de Mrs. Eugénie Strong paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, du 1er janvier 1909, et accompagné de la reproduction sous diverses faces de cette belle œuvre.

et à la conservation de leurs richesses artistiques ». Nous avons exposé alors ici même (1) l'état de la question, et les réformes désirables à apporter dans le fonctionnement de ces musées. Après deux ans de travaux, répartis sur quatre séances plénières de la commission et cinq des deux sous-commissions législative et artistique, M. H. Lapauze, chargé du **Rapport général**, vient de publier les résultats de cette enquête et des délibérations prises (2). Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces débats, qu'on trouvera tout au long dans le volume ; nous nous contenterons d'en citer *in extenso* la partie essentielle : les vœux auxquels ils ont abouti et dont plusieurs répondent à ceux que nous avions exprimés ici :

I. — Que la législation fixée par la commission sur les rapports des musées de province et de l'Etat soit intégralement appliquée, avec une fermeté soutenue.

II. — Que le Parlement porte de 20.000 à 100.000 fr. le crédit du chapitre 38 du budget des Beaux-Arts sur les subventions aux musées de province, ce qui faciliterait singulièrement la publication des catalogues.

III. — Que le crédit de l'Inventaire des richesses d'art de la France soit maintenu avec les 20.000 francs d'augmentation du budget de 1907.

IV. — Que l'obligation pour les musées dépositaires d'œuvres appartenant à l'État d'inscrire à leur budget un chapitre pour l'entretien, le gardiennage et la conservation soit strictement imposée, sous peine du retrait des œuvres en dépôt.

V. — Que l'administration centrale tienne la main à la rédaction des inventaires et à la publication des catalogues, décidant qu'il ne sera plus envoyé une seule œuvre aux musées qui n'auraient pas satisfait à cette double mesure au 31 décembre 1909. La mauvaise volonté dûment constatée des municipalités en cause amènerait le retrait de tout ou partie des œuvres en dépôt.

VI. — Qu'une loterie des musées de province soit autorisée en vue de la conservation, de la préservation et de la réorganisation des musées.

VII. — Que les municipalités soient invitées à exécuter dans la mesure des disponibilités budgétaires les travaux reconnus *indispensables* par l'inspection des musées en vue de l'isolement des collections, du chauffage central des salles ou galeries et de la disparition totale des risques d'humidité et des causes d'incendie.

VIII. — Qu'il soit constitué au sous-secrétariat d'Etat un fichier central qui reproduira sur fiches, avec documents photographiques à l'appui, quand il y aura lieu, les inventaires des musées de province, sous le contrôle scientifique et artistique de la commission de l'Inventaire des richesses d'art de France.

IX. — Que l'administration provoque la création de musées régionaux historiques, ethnographiques et artistiques.

(1) V. *Mercure de France* du 1er novembre 1905, pp. 137 et suiv.
(2) H. Lapauze, *les Musées de province, Rapport, Enquête, Législation*. Paris, typ. Plon, Nourrit et Cie, 1908, in-8, 347 p.

X. — Qu'il soit créé auprès du sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts un Comité consultatif des musées de province qui donnera notamment son avis sur les envois d'œuvres dans ces musées, concurremment avec les inspecteurs de musées et conformément aux vœux ci-dessous et à la législation nouvelle.

XI. — Qu'il soit rappelé aux préfets que le décret-loi de 1852 est toujours en vigueur ; que la nomination des conservateurs et conservateurs adjoints qui est à leur signature doit s'accorder désormais avec les nouvelles prescriptions sur les titres exigibles des candidats, les municipalités qui refuseraient d'y souscrire s'exposant à voir leurs musées mis en interdit par l'administration.

XII. — Que le décret du 24 janvier 1882, qui prévoyait dans l'Ecole du Louvre une école d'administration des musées, soit remis en vigueur sur ce point et que l'enseignement général de l'histoire de l'art y soit complété par des exercices pratiques et par un enseignement sur l'administration des musées.

Puissent ces vœux ne pas rester platoniques et ne pas sombrer dans l'oubli où ils semblaient déjà tombés quelques semaines après leur énoncé (25 octobre 1907), *pas un* des sénateurs et députés ayant fait partie de cette commission n'ayant élevé la voix au Parlement lors de la discussion du budget de 1908, et, le mois dernier, lors l'examen du budget de 1909, pour demander la discussion et le vote des deuxième et sixième vœux exprimés, sans lesquels tous les autres risquent fort de demeurer lettre morte. Tout ce beau feu aura ainsi abouti à une vaine fumée. On ne saurait, croyons-nous, trouver témoignage plus topique et plus scandaleux de l'indifférence absolue de nos politiciens pour les intérêts de l'art.

La partie la plus intéressante du livre de M. Lapauze, outre les exemples singulièrement édifiants qu'il cite de l'incurie et de l'inertie qui règnent en trop de galeries provinciales, est celle qui contient les renseignements de toute sorte recueillis sur chaque musée. Elle eût pu constituer un répertoire extrêmement utile ; malheureusement, on n'ose trop se fier à une enquête conduite très inégalement et, pour plusieurs musées, assez superficiellement, à en juger par maintes omissions regrettables dans l'énumération de leurs richesses (certains petits musées ont même été tout à fait oubliés, tels celui de Nogent-sur-Seine, dans l'Aube, et le musée d'art religieux du Puy) et par de nombreuses « coquilles », dont certaines d'ailleurs sont très réjouissantes, comme celle qui, pour Saint-Omer, a transformé en « Société des Antiquaires de la *Marine* (!!) » la « Société des Antiquaires de la *Morinie* ». De même, on eût aimé trouver, en tête d'un semblable ouvrage de documentation, un résumé plus attentif et plus complet des travaux d'ensemble ou des monographies importantes dont jusqu'à présent ont été l'objet les musées de province, depuis le *Voyage artistique en France* de Léonce de Pesquidoux (1857) jus-

qu'aux principaux écrits contemporains, en passant par les ouvrages d'Olivier Merson, Clément de Ris, Théophile Silvestre, Philippe de Chennevières, Comyns Carr, Marcel Reymond, Louis Gonse, etc. Le livre eût acquis ainsi une valeur réellement scientifique.

La question de la réorganisation de certains musées est liée par plusieurs endroits, à leur **transfert dans des édifices — palais épiscopaux, séminaires — laissés vacants par suite de la loi de Séparation**. C'est ainsi que, par des récentes décisions de conseils généraux ou municipaux, le musée d'antiquités de la ville de Rouen sera transporté dans les bâtiments de l'archevêché; celui de Blois, jusqu'ici installé dans le château, le sera à l'ancien évêché; les trois musées de Nevers — musée des Beaux-Arts, musée des faïences nivernaises et musée archéologique de la porte de Croux — jusqu'ici dispersés et mal installés, seront réunis, dans l'ancien palais épiscopal, grâce à la libéralité de M. Blandin, conservateur du musée de peinture, qui fit de ses deniers l'acquisition de l'édifice (1); enfin, à Reims, la ville a acquis les immeubles de l'ancienne abbaye de Saint-Denis, pour y installer le musée, si mal logé à l'Hôtel de ville.

D'autre part, de **nouveaux musées** sont en formation : un a été créé l'an dernier à Doullens; — à Dreux, le Conseil municipal a décidé que la chapelle de l'hôpital, fermée depuis deux ans, serait convertie en un musée; — à Mantes, la ville a été dotée par la générosité de M. et Mme Duhamel d'un joli pavillon de style Louis XVI renfermant des tableaux, bronzes, tapisseries, bijoux, monnaies et médailles; — à Rodez, on a posé la première pierre d'un musée que fonde dans sa ville natale le sculpteur Denys Puech. Il faut louer et encourager grandement ces libéralités et souhaiter qu'elles se généralisent, maintenant que la loi a conféré aux musées la personnalité civile : c'est à de semblables initiatives privées que les plus grandes et les plus intéressantes galeries provinciales — Lille, Nantes, Montpellier, Dijon, Reims, Nancy, etc., — doivent leur éclat.

§

Mais il n'y a pas que les richesses des musées de province qui nous tiennent au cœur : d'autres ne sont pas moins précieuses et, à l'heure actuelle, sont menacées davantage. Nous voulons parler des **objets**

(1) On lira sur cette question et sur l'état des musées de Nevers, une brochure très documentée de M. Jean Locquin, *Les Musées de Nevers, leur passé, leur présent, leur avenir*, formant le 3e fascicule (décembre 1908) des *Cahiers nivernais*. Il est regrettable seulement que l'auteur ait cru devoir se départir de l'objectivité scientifique pour adapter son récit au goût d'un certain public et s'abaisser au ton des polémiques des gazettes provinciales. — La *Chronique* de M. Paul Cornu, qui ouvre ce fascicule, et qui traite, comme nous allons le faire plus loin, de la conservation des objets d'art religieux des églises, est d'un ton dégagé, au contraire, de tout parti pris et expose excellemment l'état actuel de la question.

d'art restés dans les églises et dont, nous l'avons expliqué, personne n'a légalement la garde. Un journal a pu établir une statistique d'après laquelle les vols, depuis la loi de Séparation, ont passé de *un pour deux ans* à près de *sept par mois*. Cependant, l'administration n'a encore proposé aucun remède et le classement nominal des objets qui devait être terminé trois ans après le vote de la loi, c'est-à-dire le 9 décembre dernier, est loin d'être achevé : confié à des fonctionnaires inaptes ou peu diligents, ce travail n'a abouti que pour sept à huit mille objets (parfois même choisis à la légère : on a cité le fait, dans le Pas-de-Calais, du classement de deux cloches refondues il y a trente ans, alors que d'admirables statues du XIIIe et du XIVe siècle ne figurent pas sur la liste de classement ; de même, à Briey on a classé des stalles vieilles d'une quarantaine d'années) et des milliers d'autres risquaient de rester sans protection si un député, M. Vallée, n'avait appelé, dans une conversation, l'attention du sous-secrétaire d'Etat sur cet état de choses et si M. Bienvenu-Martin, au Sénat, réparant l'oubli de la Chambre, n'avait fait voter un amendement prorogeant de trois années le délai de protection expiré le 9 décembre dernier. Puissent ces trois ans être bien employés et nous apporter une solution satisfaisante de ce grave problème de la conservation de nos trésors d'art religieux !

§

Un **Musée Rembrandt** va être créé à Amsterdam. Un des projets formés lors du centenaire du grand artiste, en 1906, avait été l'achat et l'aménagement de la maison de la Jodenbreestraat que le peintre habita de 1639 à 1658. Une commission s'était formée, dont font partie MM. Bredius, Jan Veth, et autres. La libéralité d'un riche habitant d'Amsterdam a permis à cette commission d'acheter la maison, où elle va ensuite faire exécuter les travaux essentiels qui, en abattant les cloisons modernes, permettront de la rétablir dans ses grandes lignes, telle qu'elle fut du temps de Rembrandt. L'idée de la commission — idée à laquelle on ne saurait qu'applaudir — est de compléter ces aménagements et d'organiser dans la maison une exposition permanente des plus belles eaux-fortes du maître ; on y joindrait des dessins, des autographes, des documents et des livres sur Rembrandt et son époque. La commission fait appel, pour la réalisation de ce plan, au concours de tous les amis de l'art.

Il nous faut revenir encore sur l'**affaire Tschudi** (2) : nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est enfin réglée de la façon la plus satisfaisante, la seule équitable : contrairement à la nouvelle qui avait été donnée, et que nous avions enregistrée ici, de la nomi-

(1) V. *Mercure de France* du 16 novembre 1907, pp. 349 et suiv.
(2) V. *Mercure de France* du 1er mai 1908, pp. 105.

nation de l'éminent critique au poste de directeur du musée de Cassel, on annonce que M. Hugo von Tschudi va être replacé à la tête de la Galerie Nationale de Berlin. Cette heureuse décision serait due, dit-on, à l'intervention du chancelier, M. de Bülow, près de l'empereur.

Memento. — C'est par un somptueux ouvrage d'art, édité à l'occasion du jour de l'an par la maison Hachette avec le goût parfait dont elle est coutumière, *Versailles et Trianon* (in-4, 255 p., av. 38 planches en couleurs; 60 fr.), qu'il convient de commencer la revue des livres parus ces derniers mois. L'auteur en est M. P. de Nolhac, l'éminent conservateur du palais et de ses collections. Il a réuni dans ce livre magnifique une série d'études publiées auparavant en divers endroits sur le château et qui en évoquent divers moments historiques. Outre l'intérêt de ces « pages d'art et d'histoire », tracées d'une plume sensible et fine, un autre grand attrait est l'illustration du livre, constituée par une série d'aquarelles, pimpantes et chaudes, lavées par M. René Binet à l'intérieur du château ou dans le parc et qui en présentent les vues les plus séduisantes sous les angles les plus pittoresques. Reproduites en couleurs avec la perfection des plus récents procédés, elle fournit à ce livre (tiré à petit nombre et peut-être déjà épuisé) la plus brillante et la plus artistique des parures. — Mais, après tant de beaux livres sur Versailles, M. de Nolhac ne nous donnera-t-il pas quelque jour le catalogue que les visiteurs du château attendent depuis si longtemps?

Un autre beau livre de la même librairie évoque *la Jeunesse du roi Louis-Philippe d'après les portraits et les tableaux conservés au Musée Condé* (in-8, 270 p., avec 28 planches; 20 fr.). Il est dû à M. F.-A. Gruyer, conservateur à Chantilly de ce Musée Condé où revit par les portraits et mille objets toute l'histoire des princes et princesses d'Orléans et, en particulier, de celui qui devait devenir le roi Louis-Philippe. Ayant vécu parmi ces souvenirs, l'auteur était mieux à même que quiconque de les évoquer et de commenter les tableaux qui s'y rattachent, portraits, scènes historiques ou de famille dus à Cosway, Hall, Reynolds, Carle Vernet, Winterhalter, etc., que reproduisent les planches du volume. C'est un livre d'histoire intime singulièrement attachant.

Voici maintenant des ouvrages plus spécialement consacrés à l'histoire de l'art. En premier lieu, un nouveau volume de la série des *Musées d'Europe* de M. Gustave Geffroy (Paris, Per Lamm, in-4, IV-164 p., av. 135 ill. et 57 planches; 15 fr.). Il s'agit, cette fois, de cet admirable *Musée du Prado* où abondent les chefs-d'œuvre de l'art espagnol, particulièrement de Velazquez, de Murillo, du Greco, de Ribera, de Goya, et d'autres de Titien, Dürer, Raphaël, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Poussin, etc. L'éminent critique montre ici, de nouveau, la pénétration et la finesse d'un esprit sensible à toutes les beautés de l'art : il a su parler de ces maîtres, surtout de Velazquez et de Goya, avec l'éloquence et la justesse qui convenaient ; sans nous imposer l'appareil d'une érudition critique qui ne convient pas au plan de cette collection, il sait nous faire entrer en communion intime avec le génie des maîtres et, par la description et les commentaires qu'il donne de leurs créations, nous en faire mieux goûter la beauté, que rendent encore plus sensi-

ble de très nombreuses et fidèles reproductions en phototypie ou en photogravure.

A ce beau livre on pourra donner comme complément la superbe publication, que nous avons déjà signalée ici, de la maison Hanfstaengl de Munich : *Gemælde-Galerie im Museum des Prado zu Madrid*. Le 6e fascicule vient de paraître; il contient, en reproductions héliographiques non moins parfaites que les précédentes, dans ce format grand in-folio (40 sur 55 centim.) qui permet de saisir tous les détails de l'exécution, quatre Velazquez : l'admirable *Portrait du roi Philippe IV en buste*, le *Portrait de l'infant Don Fernando, frère de Philippe IV, en chasseur*, le *Portrait de Don Antonio Pimentel, chambellan du roi*, le *Ménippe* si saisissant; puis l'*Adam* et l'*Ève* de Durer, enfin la curieuse *Adoration des Mages* de Jérôme Bosch.

Aux séries déjà nombreuses d'ouvrages d'art qu'elle édite, la librairie Laurens vient d'ajouter une nouvelle collection particulièrement intéressante, qui obtiendra sans doute près du public un non moins vif succès que ses aînées. C'est une série de volumes consacrés à la description des *Richesses d'art de la Ville de Paris*. Cette collection, placée sous la direction d'un de nos meilleurs historiographes parisiens, M. Ferdinand Bournon, qui vient malheureusement de mourir, s'inaugure aujourd'hui par un livre sur *l'Hôtel de Ville de Paris* (224 p., avec 64 grav. hors texte; 8 fr.) signé de l'actif secrétaire de la Commission du Vieux-Paris, archiviste du Conseil municipal, M. Lucien Lambeau. Avec une érudition qui n'exclut pas l'agrément de la forme, l'auteur nous donne d'abord l'histoire du palais municipal : l'antique Maison aux Piliers, l'Hôtel de Ville de François Ier et de Louis-Philippe incendié en 1871, enfin l'édifice actuel. Vient ensuite l'examen détaillé et raisonné (où seuls les jugements artistiques seraient sujets à caution) de la décoration extérieure et intérieure du monument, avec ses statues, ses motifs décoratifs, ses nombreuses peintures murales; puis la description de toutes les salles d'apparat et des locaux administratifs, etc. Cette utile documentation s'achève par une très complète bibliographie et par la nomenclature des fêtes, cérémonies, réceptions et autres événements remarquables dont le souvenir s'attache au palais municipal depuis sa reconstruction. Soixante-quatre planches en photogravure complètent cet ensemble, mettant sous les yeux du lecteur les vues les plus intéressantes de l'Hôtel de ville et ses décorations principales.

AUGUSTE MARGUILLIER

LETTRES ANGLAISES

Les Poètes. — Prof. George Saintsbury : *A History of English Prosody from the Twelfth Century to the Present Day*, vol. I., 10 s. vol II., 15 s., Macmillan. — *The Poetical Works of John Keats*, edited with an Introduction and Textual Notes, by H. Buxon Forman, C. B., 2 s., Henry Frowde. — Albert Elmer Hancock : *John Keats, a Literary Biography*, 10 s. 6 d., Constable. — William Ernest Henley : *Works*, sept volumes, David Nutt. — *The Collected Works of W. B. Yeats*, 8 volumes, 84 s., Shakespeare Head Press, Stratford on Avon. — Francis Thompson : *Selected Poems*, 5 s., Methuen. — *Selections from the Poems of Lionel Johnson*, 1 s., Elkin Mathews. — Edmund Gosse : *The Autumn Garden*, 5 s., Heinemann. — Austin Dobson : *De Libris, Prose and Verse*, 5 sd., Macmillan. — Alfred Noyes : *Drake, an English Epic*, deux vol., 12 s., Black-

wood. — Laurence Binyon : *London Visions collected and augmented*, 2 s. 6 d., Mathews. — Henry Newbolt : *Cliflon Chapel and other School Poems*, 1 s. 6., Murray. — John Davidson : *The Testament of John Davidson*, 3 s. 6 d., Grant Richards. — Esmé C. Wingfield-Stratford : *The Call of Dawn*, 5 s., John Lane. — Edward Storer : *Mirrors of Illusion*, 5 s., Sisley. — Memento.

Pour nous rendre les dieux favorables au cours de l'année qui commence, nous consacrerons notre première chronique aux poètes, puisque, malgré le nombre, sans cesse réduit, semble-t-il, de ceux qui goûtent le lyrisme, de nouveaux inspirés se révèlent, assoiffés de beauté et désireux de l'inaccessible. Ils ignorent la désolante routine de l'existence commune; ils revêtent de somptueux ornements les plus sordides laideurs et ils font resplendir les plus mornes spectacles. Ils ont des dons rares et dangereux qui leur permettent de voir plus loin et plus profond que nous, par delà les réalités décevantes. Que leur importe d'être de leur vivant des réprouvés! L'espoir leur suffit d'une gloire posthume :

> The soul of Adonais like a star
> Beacons from the abode where the eternal are.

Selon Baudelaire, c'est « par un décret des puissances suprêmes » que « le poète apparaît en ce monde ennuyé » et le sort qui l'attend le devrait faire reculer s'il n'avait l'inébranlable foi en sa glorieuse immortalité, et s'il ne s'attendait aussi à quelque gloire moins posthume — gloire accordée à bon nombre des disciples d'Apollon — ses favoris sans doute. A coup sûr, au point de vue pratique, « la poésie ne nourrit pas son homme » et « les poètes ne se vendent pas », comme le déclare un éditeur peu soucieux d'encombrer son catalogue de titres aussi mélancoliques que peu engageants. Si le poète n'est déjà un favorisé de la Fortune, il ne lui servira guère d'être le favori des Muses, et, pour cesser d'être païen, ce serait le cas de citer ici la spirituelle parodie de Mr Edmund Gosse :

> Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

Les dons poétiques sans ceux de la fortune suscitent pour l'homme un conflit tragique entre sa nature et sa destinée. Soyez riches, poètes!

Il est, en réalité, fort difficile à un Français de goûter pleinement les beautés de la poésie anglaise. Il y faut des connaissances tout autres que celle qui permettent la lecture d'un roman ou de toute œuvre en prose datant même du XVII^e^ siècle. L'entente parfaite de la prosodie ne s'acquiert pas sans peine et ceux qui déjà la possèdent récolteront un inestimable profit à lire attentivement l'important ouvrage du professeur George Saintsbury : **A History of En-**

glish Prosody from the Twelfth Century to the Present Day. Seuls deux volumes ont paru, le premier allant *From the Origins to Spenser* et le second *From Shakespeare to Crabbe*. Malgré le style parfois déconcertant de l'auteur, l'ouvrage est infiniment précieux et lorsque le troisième et dernier volume, actuellement sous presse, aura paru, nous espérons pouvoir revenir un peu longuement sur l'œuvre entière.

Lorsqu'une connaissance parfaite de la langue procure le plaisir de lire couramment un poème, et qu'une infaillible maîtrise des règles prosodiques donne le droit d'apprécier la forme, quand on est capable de goûter la beauté des images et l'harmonie du vers, il n'est pas indifférent, surtout s'il s'agit d'un génie consacré par le jugement de la postérité, de s'instruire sur l'homme, sur sa vie, son caractère, son œuvre. Les grands poètes de jadis ont été l'objet de patientes études, de la part de biographes et de critiques plus ou moins respectueux et impartiaux, de sorte que parfois on les discute comme des événements marquants dans l'histoire du monde. On a ainsi consacré à Byron, à Shelley, à Keats de nombreux et copieux volumes. Pour ces deux derniers poètes, nous devons une reconnaissance spéciale à Mr H. Buxton Forman, dont les études biographiques font autorité. Après des éditions critiques admirables, de Shelley et de Keats, il vient de publier, par les soins de l'Oxford University Press, une édition complète, en un volume, des œuvres poétiques de l'auteur d'*Endymion*. Le texte est minutieusement établi, avec en notes les variantes des manuscrits, et il est précédé d'une longue et magistrale introduction. Pour qui n'a pas les grandes éditions de bibliothèque, c'est ce recueil définitif des **Poetical Works of John Keats** qui se recommande.

C'est grâce aux patients et savants travaux d'érudits qui se spécialisent, comme Mr Buxton Forman, que sont possibles des « biographies littéraires » telles que celle de Mr Albert Elmer Hancock. L'étude que ce critique américain consacre à **John Keats** est intéressante à la fois par ses qualités et par ses défauts. Ceux-ci tiennent à l'attitude particulière que Mr Hancock adopte vis-à-vis de son sujet et qui diffère de celle que prend habituellement la critique européenne. Les qualités sont évidentes : l'auteur a su discerner judicieusement entre les sources sûres et les suspectes, et il s'efforce avec justice de rattacher Keats à la Renaissance; parce que, pour exprimer son paganisme, Keats a recours parfois à la mythologie classique, des critiques malavisés veulent à toute force que l'art du poète soit grec, alors que la poésie de Keats a des défauts qu'une étude des classiques grecs eût rendus impossibles et des qualités que les Grecs ignoraient. Le livre de Mr Hancock peut prendre place à côté de la délicate et parfaite monographie de Mr Sidney Colvin.

De Keats, faute d'ouvrages à signaler, nous passons à l'époque présente pour signaler la belle édition, en sept volumes, des **Works by William Ernest Henley**, que publie Mr Alfred Nutt. On a ainsi recueilli, outre les essais, études et articles éparpillés par Henley en de nombreux périodiques, tous les vers du fougueux poète. Son œuvre n'est pas considérable, mais le peu qu'il a laissé, à sa mort prématurée, possède des qualités durables qui sauveront de l'oubli le nom d'Henley. L'ensemble est donné sans introduction, sans notes, sans commentaires, et cependant la puissante personnalité du directeur du *Scots Observer* offrait matière à de savoureux développements. Il eut des amis passionnément attachés et des ennemis non moins violemment acharnés. Est-ce là qu'il faut chercher la raison de cette discrétion? L'édition est à tirage restreint, et aucun des volumes ne se vend séparément. Du reste les beaux poèmes lyriques d'Henley engagent à connaître aussi ses vigoureux, véhéments et brillants essais.

On pourra juger singulière l'idée qu'eut Mr Yeats de publier dès maintenant le recueil de ses œuvres complètes. Aurait-il l'intention de ne plus jamais rien produire à présent que les huit volumes annoncés ont paru? Pour un poète de quarante-trois ans, ce serait trop jeune mettre fin à une remarquable carrière. Swinburne a attendu jusqu'à près de soixante-dix ans pour réunir en quelques précieux volumes ses trop nombreuses et introuvables plaquettes. Mais Mr Yeats pousse le souci de l'art jusque dans la présentation matérielle de ses œuvres, et l'ordinaire volume, quels que soient le soin et le luxe qu'y apporte l'éditeur, ne lui suffit pas. Il veut pour ses œuvres une édition d'art, et c'est pourquoi les huit volumes des **Collected Works of W. B. Yeats** sont imprimés et publiés par la Shakespeare Head Press de Stratford on Avon. C'est un noble souci pour un poète, et l'on exprimerait le regret que cette édition soit d'un prix malaisément abordable, s'il n'existait ailleurs divers recueils plus faciles à se procurer, encore qu'incomplets et ne comportant pas les incessants remaniements que l'auteur fait subir à ses écrits.

Pourquoi ne nous a-t-on pas donné en un volume, un peu plus gros sans doute, mais non de dimensions exagérées à coup sûr, les poésies complètes de Francis Thompson? Non pas que nous ayons le moindre reproche à adresser à ces **Selected Poems by Francis Thompson**, que précède une notice biographique émue de Mr Wilfrid Meynell, mais pour un poète de cette valeur, il semble qu'on nous fasse tort d'excepter le plus humble de ses poèmes. Dans son cas, l'excellence est une compensation du peu, et il demeurera pour cette raison parmi les poètes que goûtera seulement le petit nombre, comme Crashaw ou John Donne. Si vous aimez la poésie, rangez précieusement, sur le rayon des livres amis, cette sélection

dans un choix incomparable. Joignez-y révérencieusement les **Selections from the Poems of Lionel Johnson**, encore un poète mort avant l'heure et dont on méconnut le talent. Des critiques pontifiant déclaraient négligemment qu'il n'était qu'un versificateur, habile, certes, nourri des meilleures réminiscences; érudit, avec un sens critique affiné et une mémoire prodigieuse, Johnson était un vrai poète et pour quiconque a connu cet être tourmenté, étrangement mystique et passionné, il n'y a pas de doute possible. A les relire maintenant, ces vers révèlent une rare nature de poète et ils vous obligent à les reconnaître pour de la grande poésie.

Mais le souvenir des disparus ne doit pas nous faire oublier nos devoirs envers les vivants; parmi ceux-ci, en tout premier lieu, au seuil d'un beau jardin d'automne, Mr Edmund Gosse nous tend les mains en souriant. Avec une cordialité réservée, avec une grâce élégante et digne, il nous accueille et nous promène par les allées et les parterres, les pelouses et les boulingrins, les bosquets et les charmilles, les avenues et les perspectives, les gloriettes et les belvédères, sur les quinconces et les terrasses, et même parfois il nous égare malicieusement dans les labyrinthes. **The Autumn Garden**, le ravissant domaine de Mr Gosse, est garni, planté, ornementé avec un art exquis. De cent endroits divers, au cours de ses voyages chez des peuples étrangers, le poète a rapporté des parures pour son jardin et des trésors pour son esprit. Tout y est du goût le plus pur et du choix le plus judicieux. Comme les beaux-esprits du XVIII^e^ siècle, qu'il connaît si bien, Mr Gosse est un grand seigneur artiste; avec une ironique révérence, mais ironique si légèrement! de très bonne heure, pour ne pas être pris au dépourvu, il salue la vieillesse qu'il prétend loger dans son jardin d'automne. Mais, poète, vous vous êtes trompé: jamais la vieillesse n'entrera; elle a très bien deviné que les splendeurs automnales dont vous avez paré vos bosquets ne se flétriront jamais et qu'aucune brise hargneuse ne parviendra à joncher le sol des feuilles d'or de vos charmilles. Et, consolée quelque peu parce qu'elle vous aura ému et troublé un instant à peine, elle passera en vous oubliant. C'est nous tous, plus jeunes, qui, sous les ramures où les rayons d'un calme couchant accrocheront des guirlandes d'or, vous feront cortège en répétant vos vers et nous émerveillant.

Sans doute, vous rencontrera-t-on souvent, dans ces champs élyséens terrestres, en compagnie de Mr Austin Dobson, et tous deux, avec urbanité et une affectueuse courtoisie, vous deviserez **De Libris**, et, entre chaque savante discussion, Mr Dobson vous récitera des vers qu'il aura composés, ode ou épître, en venant vous faire visite, des vers pimpants, coquets, dansants et rieurs, inspirés par quelque méditation sur les belles-lettres.

N'est-il pas naturel d'éprouver quelque surprise quand on apprend

que, de nos jours, un poète entreprend et achève un poème épique en douze chants? C'est la tâche à laquelle cependant s'est risqué Mr Alfred Noyes en prenant pour sujet l'Invincible Armada, et pour personnage central, pour *deus ex machina*, l'amiral anglais Francis Drake, d'où le titre **Drake : an English Epic.** Il est difficile de vous promettre un plaisir continu et sans mélange, si vous vous aventurez à lire ce long poème. Pourtant, il renferme des beautés en grand nombre, et l'on est surpris que le poète ait en somme achevé avec un tel succès son œuvre. L'inspiration ne se soutient pas toujours du même essor, et de brillants fragments sont reliés entre eux par des passages de versification monotone et incolore. Si *Drake* n'est pas un chef-d'œuvre dans un genre suranné et, somme toute, ennuyeux, Mr Noyes a néanmoins prouvé que ses dons poétiques étaient excellents. Il a le sens du rythme et de l'harmonie avec une imagination riche et puissante.

Au téméraire exploit du chantre de l'Armada vaincue, je préfère de beaucoup les **London Visions**, *collected and augmented*, par Mr Laurence Binyon. Non pas que je veuille établir une échelle de mérite; mais c'est uniquement une question de préférence personnelle, qui sera partagée sans doute. J'ai dit déjà ici toute mon admiration pour le talent noble, et majestueux même, de Mr Binyon, et cette édition nouvelle et augmentée de ses *London Visions* confirme et augmente encore le plaisir que donnent ces beaux vers sonores, et tranquilles, aux images pittoresques et riches, à l'émotion naturelle et contenue.

Les poèmes que Mr Henry Newbolt réimprime sous le titre de **Clifton Chapel and other School Poems**, ont un caractère tout particulièrement anglais qui sera difficilement goûté par un lecteur étranger. Mais, une fois admis le point de vue du poète, on comprendra ses sentiments et l'on goûtera les nobles idées qu'il exprime en vers d'une technique vigoureuse et personnelle.

Ce sont aussi des qualités de vigueur et d'individualité qui recommandent à notre attention les recueils de Mr John Davidson. Dans la lettre-dédicace de son récent volume, **The Testament of John Davidson**, le poète réclame qu'on reconnaisse dans son œuvre « l'intégrité de la pensée et l'intégrité de l'imagination, quelque inattendues que soient la forme et la substance de l'une et de l'autre ». Vous trouverez d'étranges préoccupations chez ce poète! Plus qu'aucun autre il est de son temps, il est d'aujourd'hui. Les grandes évolutions de l'humanité le passionnent. Les découvertes et les transformations l'enthousiasment, et, même si l'on est peu disposé à voir ces sujets inspirer des odes et des ballades, il faut bien reconnaître que Mr Davidson y a trouvé les sources d'un lyrisme très particulier qu'il exprime avec grandeur.

Il y a quelque temps, M. John Lane nous révélait un poète nouveau, Mr Lascelles Abercrombie, et voici maintenant qu'il nous présente Mr Esmé C. Wingfield Stratford, dont le recueil, **The Call of Davon**, nous paraît être extrêmement inégal. Tout d'abord une préface ambitieuse; bien que l'auteur déclare que « tout ce qui tend à la gloire de l'Art devrait tendre à l'humilité de l'artiste », il invoque pompeusement la Poésie, la Science, la Vérité, la Philosophie, la Cité Celeste, l'Eternité, la Beauté, la Bonté, la Matière, la Morale, etc., etc., toutes avec des majuscules. La Poésie, proclame-t-il, est le langage de l'âme ; la vision du poète n'est jamais effacée, mais les découvertes de la science deviennent bientôt de simples curiosités; le Parnasse est le Sinaï d'où sont tonitrués les commandements de Dieu et c'est à leur péril que les hommes se détournent vers leurs idoles, la Matière et la Morale; par l'artiste parle la voix de Dieu, etc. Ce solennel manifeste suffirait à prévenir fâcheusement contre le contenu du volume. On aurait tort cependant de se laisser influencer dans ce sens. Il y a d'excellentes choses dans ces *Appels de l'Aube*. Comme dans tout recueil de début, les réminiscences y fourmillent, mais la note personnelle y est trop fréquente pour faire désespérer de l'avenir d'un poète très remarquablement doué, somme toute.

C'est à la fin de son volume, **Mirrors of Illusion**, que Mr Edward Storer place le commentaire qu'il juge indispensable d'adjoindre à ses vers. Dirai-je qu'à ceux-ci je préfère celui-là, car le poète y dit d'excellentes choses et il prouve qu'il a longuement et intimement fréquenté les poètes, et surtout, semble-t-il, nos poètes contemporains français, ceux qu'on étiquette symbolistes. Il saisit le charme du vers libre « invention de M. Gustave Khan (*sic*), adoptée depuis lors par des poètes français tels que Verhaeren, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Robert de Montesquiou, etc., et des poètes anglais, comme Henley et Francis Thompson ». Mais, et il l'ajoute du reste, le vers libre a été employé par tous les poètes anglais, à vrai dire, et, en s'en servant, M. Edward Storer reste dans la tradition poétique anglaise qui n'exigea jamais une rigidité de formes aussi inflexible que celle qu'imposait la tradition française avant les efforts de ces derniers trente ans. Mais il y a trop de maniérisme, trop de procédé dans la poésie à laquelle s'adonne Mr Storer ; il subit évidemment des influences déjà surannées dont il lui faudra se débarrasser, car bien des poèmes de son recueil ont un charme exquis, une musique séduisante, une émotion attendrie, une grâce aimable qui font regretter le manque de naturel des autres. Certains morceaux descriptifs sont captivants et ornés d'images chatoyantes ; des fragments expriment un sentiment très juste de la nature de l'homme et des

pièces comme *The Young Bride*, en particulier, nous ont paru d'une irréprochable beauté.

Memento. — Parmi les annuaires anglais qui ont paru en ces dernières semaines, l'un de ceux qui présentent une utilité des plus générales est le *Who's Who, 1909*, accompagné du *Who's Who Year Book* et de *The Writers' and Artists' Year Book*. Il offre, en somme, à lui seul, ce que donnent chacun à part le Tout-Paris, le Paris-Hachette, avec ce Qui êtes-vous que M. Max Delagrave eut l'heureuse idée de lancer l'an dernier et qu'il continuera désormais, espérons-le, en l'augmentant et en l'améliorant chaque année. Pour quiconque s'occupe des choses anglaises contemporaines, le *Who's Who* est indispensable.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Littérature basque. — José-Maria Salaverria : *Poesia éuskara* (Lecture, octobre 1908). — Pio Baroja : *El Pasado, Las Tragedias grotescas*, roman ; Madrid, Sucesores de Hermando.—Pedro de Repide : *L'Enamourée indiscrète;* Madrid, Pueyo.

Un lecteur me demandait aimablement ces jours derniers pourquoi, dans le tableau des littératures régionales que j'esquissais, il y a quelques mois, à grands traits, je n'avais point fait figurer la **littérature basque** : « N'existerait-elle pas? » — Elle n'existe pas en effet. Pourtant le peuple basque est bien l'un des plus intéressants de la péninsule, à coup sûr. Doué d'un individualisme orgueilleux, il n'a guère cessé d'employer toute sa vitalité, qui est fort grande, à résister à l'envahisseur et à défendre énergiquement contre ses voisins des deux côtés des Pyrénées ses traditions, ses *fueros*, sa langue : toute son âme. Il a été et reste le seul peuple hispanique qui ne se soit jamais latinisé, et l'éuskara est le seul idiome qui ait survécu à la vieille langue ibérienne. De nos jours même, il n'y a pas apparence que cette langue se laisse beaucoup entamer : Francisque-Michel, en 1857, évaluait à 700.000 le nombre des Basques basquisants d'Espagne, à 140.000, le nombre de ceux de France; et en 1872, l'érudit Julien Vinson donnait des chiffres à peine moindres. L'étude ethnographique et linguistique de l'actuelle Vasconie a tenté jusqu'au Dr Broca qui publiait, il y a quelque trente ans, un très curieux Mémoire sur l'origine et la répartition de la langue basque : l'illustre chirurgien, qui était en même temps un anthropologiste passionné, nous apprend entre autres choses que si la limite du basque s'est insensiblement déplacée en Espagne au cours des âges, elle n'a pas varié au contraire du côté de la France; le basque, en effet, reculait en Espagne devant l'influence d'une langue officielle très puissante, le castillan, tandis qu'en France il voisinait avec le béarnais qui, bien que longtemps employé comme langue officielle, était loin d'avoir la force d'expansion du castillan.

Quoi qu'il en soit, l'éuskara, qu'on essayait récemment, de façon peu convaincante, d'assimiler aux idiomes de l'Oural ou aux idiomes américains, est, avec son vocabulaire original et sa grammaire très compliquée, une langue à peu près inaccessible pour tout étranger. Et ce n'est pas à nous de le regretter, puisqu'à vrai dire elle n'a jamais été cultivée littérairement : le *Leloaren Cantua*, longtemps accepté comme un hymne contemporain d'une victoire des Basques sur Auguste, mais qui ne remonte pas au delà du XVI^e^ siècle, et l'*Altabiskarko Cantua*, regardé par certains (1) comme l'authentique chant commémoratif de la bataille de Roncevaux, mais qui n'est qu'une mystification littéraire due à la collaboration de Garay de Monglave et d'un étudiant basque de Paris, ne sauraient constituer à eux seuls une littérature. Les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire. Or, le peuple basque, sain, robuste, bel exemple d'un parfait équilibre physique et mental, semble ne s'être jamais soucié de se doter d'une histoire littéraire : son admirable épopée n'a pas fait surgir jusqu'ici un seul poète national, un seul artiste. Et maintenant encore, la muse populaire elle-même vit en ce pays d'une vie misérable. M. José Maria Salaverria, qui vient de publier une excellente étude sur la **poésie basque** contemporaine, est obligé de nous avouer que l'âme populaire éuskalduna n'a jamais eu pour la poésie cette profonde dévotion qui distingue presque tous les autres peuples européens, et très délicatement il nous expose les raisons de cette négation de la forme et du sentiment littéraires au pays basque : la principale est, selon lui, que le peuple basque a souffert d'une maladie toute spéciale : l'excès de santé ; « il a employé toute son énergie créatrice à se constituer fortement pour résister à toute contrainte des hommes et du temps. Au lieu de songer, sentir, divaguer et se fondre dans les rêveries spirituelles de la poésie, il se voua à composer son poème, le poème qui lui convenait : ce poème fut le corps de ses Lois admirables ». Et les *versolaris*, qui sur les foires ou aux portes des *cidreries* improvisent quelques strophes d'une enfantine simplicité devant un auditoire de paysans non moins naïfs et aussi peu difficiles, peuvent à peine être considérés comme des poètes, même populaires.

Tous les Basques qui se sont senti une vocation littéraire ont écrit en castillan, depuis le génial chancelier de Pierre le Cruel, Pero Lopez de Ayala, chroniqueur et poète satiriste d'une féroce causticité, que l'on retrouve dans son moderne compatriote, l'un des plus personnels romanciers de l'Espagne contemporaine, Pio Baroja, dont nous venons de lire avec un vif intérêt l'une des dernières œuvres :

(1) Entre autres par Victor Hugo, dont la bonne foi, en ces matières, était toujours facile à surprendre. Le poète s'est inspiré de l'apocryphe *Cantua* au début d'ailleurs admirable d'Aymerillot.

les Tragédies grotesques, troisième roman de la série intitulée : *le Passé*.

C'est sur un paysage d'automne parisien, au Luxembourg, que le rideau se lève, car elle se déroule tout entière à Paris, la tragédie grotesque qui fait le sujet du roman bien espagnol pourtant de Pio Baroja. L'auteur de l'admirable *Camino de perfeccion* et de *la Busca* aime d'ordinaire à faire voyager ses héros, et il les a cette fois transplantés hors de la Péninsule, pour essayer de faire d'eux des Parisiens accomplis : ça leur réussit plutôt mal! Don Fausto Bengoa, exilé par le gouvernement de la reine Isabelle, est venu aux derniers temps du second Empire porter ses pénates à Paris. Vieillard simpliste et bon enfant, il n'échappe pas cependant à l'excusable travers, naturel à tout persécuté politique, de se croire un homme nécessaire à la bonne cause. D'ailleurs il a des lettres : il admire *les Misérables* et *les Mohicans de Paris* et a fini par découvrir que la rue Plumet qui joue dans ces pathétiques romans un si grand rôle n'est autre que la rue Oudinot; car il s'amuse à explorer la capitale en archéologue parfois touché de la grâce du poète. Mais tandis qu'il apprend peu à peu à connaître l'intime Paris des quartiers solitaires aux vieux hôtels d'élégance sobre, aux grands jardins pleins de silence et d'ombre, tandis qu'il arrive même à se convaincre de la beauté de Paris lorsqu'il s'estompe dans la brume, Clémentine, sa femme, qui préfère aux Gobelins et à Croulebarbe le mouvement de la rue de la Paix, va faire elle aussi, mais de toute autre façon, son apprentissage de Parisienne. Cette ancienne modiste madrilène, type accompli de la petite bête superficielle, simiesque, puérile et dangereuse qu'est trop souvent la citadine espagnole, avide de luxe et de fortune pour elle-même et pour ses deux filles qu'elle tient, coûte que coûte, à marier richement, elle a l'ambition, selon son joli mot, de « voir prospérer la famille » : et comme, pour toute femme bien née, le mari en est si peu, de la famille, c'est don Fausto qui va trinquer. Elle trouve d'ailleurs en la personne de M^me^ Savigny la plus experte des initiatrices : vraie Parisienne, ancienne modiste elle-même, cette petite vieille désinvolte aux lèvres peintes devient vite la confidente, la conseillère de Clémentine, l'arbitre des élégances et comme la maîtresse de cérémonies de ce monde d'authentiques rastas qui gravite autour de la femme et des filles de Bengoa. Elle aidera Clémentine à caser ses deux filles, elle lui procurera, pour elle-même, d'avantageux... placements. Et don Fausto, qui s'est déjà découvert Parisien, même par temps de brume, saura encore, pour notre édification, se découvrir philosophe. Vraiment, n'est-ce pas là le meilleur du roman que l'exemplaire histoire de ce pauvre homme, de caractère pacifique, un peu médiocre, mais capable tout de même de bien des délicatesses, comme de savoir se résigner aux frasques suc-

cessives de sa digne épouse, dont il était pourtant en droit d'attendre — vu l'âge presque avancé de Clémentine — un peu moins d'aptitudés à la grande vie? Après avoir analysé avec sérénité l'idée d'honneur, don Fausto a jugé qu'il ne convenait pas de s'en rendre martyr et que les idées métaphysiques sur ce chapitre sont préjudiciables à l'estomac. Utile philosophie par les temps qui courent! Je la signale à des amis qui, n'étant point, comme don Fausto, du pays du point d'honneur, devraient se mettre encore plus aisément que lui à la hauteur d'une situation, au reste peu exceptionnelle.

Mais le roman de Pio Baroja n'est pas seulement l'histoire des avatars de Clémentine et de l'effondrement du romantisme politique et moral de son mari : ce singulier ménage vit au milieu d'une tourbe, plus singulière encore, de déracinés espagnols et de rastas sud-américains ; et nous avons, dans *les Tragédies grotesques*, une étude pénétrante de la conquête par Paris de ces pauvres épaves sans foyer, sans clocher, si bien prédisposées à la terrible emprise. « Nous autres, Paris nous engloutira », avait prédit le jeune Yarza, basque comme l'auteur, et le seul de ses personnages qu'il n'ait pas traité avec sa férocité coutumière. Il semble même que plus d'une fois Pio Baroja lui ait fait exprimer ses propres jugements sur Paris, sur la France, sur l'Espagne et sur les Sud-Américains qui ne sont vraiment pas flattés. Esprit faux d'ailleurs, âme aigrie et qui, malgré toute l'énergie de la race, finira elle aussi par s'user, cet original Yarza nous repose en tout cas des comparses de Clémentine, ces pantins tous grotesques, tous cyniques, tous savoureux, chevaliers d'industrie pour la plupart, dignes frères des ruffians de Cervantès et qui n'auraient certes pas déparé la confrérie de l'*Estâfon* où Queverdo enrôla son immortel Paul de Ségovie. Et la filiation de Pio Baroja n'est pas moins certaine que celle de ses héros : c'est un écrivain de la bonne race, ennemi des vaines rhétoriques, rebelle à toute influence étrangère, doué d'une agressive et robuste originalité. Nous ne nous étonnerons donc pas que son roman, pour se passer à Paris, n'en soit pas moins bien espagnol, au rebours de tels ouvrages de certains compatriotes de Baroja qui trouvent moyen de nous présenter, dans des cadres très espagnols, des romans trop parisiens.

Tel n'est assurément pas le cas de M. Pedro de Repide. Ce jeune Madrilène est au contraire de ceux qui prêchent avec le plus d'ardeur le retour à la pure tradition des lettres castillanes. Dans le n° d'octobre 1907 de *Renacimiento*, il faisait précéder plusieurs de ses exquis poèmes d'une profession de foi dont je détache ces quelques lignes fort justes, et qui viennent à point après notre critique des *Tragédies Grotesques* : « Nous avons en Espagne un capital artistique aussi inexploité que la terre de nos champs. Le fond de l'esprit espagnol, mi-hidalgo, mi-picaro, est encore le même aujourd'hui qu'il y

a deux et trois siècles. Nous pouvons voir la vie d'à présent comme la virent les yeux d'alors, et ce nous est un devoir d'écrire les choses un peu à la façon dont s'écrivirent les picardises dans le *Buscon Pablillos* et comme se retracèrent des douleurs d'âme dans l'une des plus admirables nouvelles qui soient : *El Celoso Extremeño*. — Et tout cela peut se faire d'un ton moderne... »

Nous ne doutons pas que dans les romans modernes qu'il prépare, M. de Repide ne prouve par son propre exemple la justesse de cette dernière assertion, et qu'il ne marche glorieusement sur les traces de Pio Baroja. En attendant, il s'est essayé à rivaliser avec les maîtres anciens jusque sur leur terrain. L'essai était téméraire. Il a pourtant parfaitement réussi grâce à la profonde érudition de l'auteur, et plus encore à son goût très sûr de poète épris du passé. Les deux nouvelles qu'il a réunies sous ce titre : **l'Enamourée Indiscrète**, composées à la façon antique, entrecoupées de poèmes d'âme bien moderne qui se révèle comme malgré elle, sont de délicieuses évocations de l'opulente Espagne du siècle d'or.

MARCEL ROBIN.

LETTRES ROUMAINES

La langue. — G. Sandu-Aldea : *Pescar de Islanda*, de Pierre Loti ; *Pe drumul Baraganului ;* Minerva, Bucarest. — N. Radulescu-Niger : *La Gura Vaiei ;* Alcalay. — Traian Demetrescu : *Cum iubim ;* Alcalay, Bucarest. — Les bibliothèques populaires. — Memento.

Dans son excellent précis : *Histoire de l'esprit public en Roumanie* (tome I), M. Pomp. Eliade nous a montré quels grands efforts il fallut faire, vers 1822-1828, pour sauver la langue roumaine. Il s'agissait alors pour les écrivains de combattre une influence grecque centenaire, de relever la fierté nationale, de réveiller leurs compatriotes et de leur fournir la possibilité « d'apprendre la grammaire et les sciences dans notre langue, comme toutes les nations l'ont fait » (Pâris Mumuleanu), de leur apporter des ouvrages où ils puissent s'instruire et s'éduquer « à l'instar des autres peuples qui ne se servent jamais que de livres rédigés dans leur langue » (le musicien religieux Macarie). Il s'agissait de prouver que le roumain se prêtait aux finesses de l'art et aux profondeurs de la pensée philosophique, « car toutes les langues en vérité sont capables d'exprimer toutes les sciences et il est plus agréable aux Muses d'entendre chacun parler sa propre langue » (Grégoire, évêque d'Arges). La « traduction des œuvres capitales de toutes les littératures » figure déjà au programme de réformes que le logothète Const. Golescu confiait à Heliade Radulescu, et l'on traduit avec une fièvre d'affamés. Mais quand enfin on s'est décidé à écrire en roumain, on se demande d'abord de quel roumain au juste il faudra se servir : du populaire, de l'archaïque,

de celui qui se parle ou de celui que forgent les grammairiens et les littérateurs? et faudra-t-il introduire des néologismes ? mais alors à quelle langue les emprunter et quelle forme leur donner? Il fallut le bon sens d'Heliade Radulescu pour énoncer dans la préface de sa *Grammaire* (1828) les principes qui datent la véritable langue littéraire moderne. Mais ce même Heliade, en 1840, tombera dans le travers de fabriquer un jargon tout italianisé, et Jon Ghica, qui lui rendra meilleure justice quand même plus tard, pourra, vers 1850, dans le chapitre *la Littérature et ses tendances* d'un livre écrit en français, lui reprocher de « manquer d'idées et de goût, d'exercer un métier et un commerce, de traîner la poésie roumaine dans la boue, de mutiler et de ridiculiser la langue roumaine, de se targuer d'avoir donné aux Roumains une littérature et d'avoir créé une langue nouvelle parce qu'il a fait quelques mesquines traductions »...

En 1830, la langue roumaine est donc pauvre, inculte, ignorée. A peine se met-on à l'écrire qu'on s'aperçoit de toutes ses imperfections, de toutes ses lacunes : on n'a ni assez de mots, ni assez de locutions pour rendre les nuances de la pensée et du sentiment. Les traducteurs surtout s'en rendent compte. Comme le dit M. Teohari (*Convorbiri critice*, II, 18), ce que Dante fit pour l'italien dès le moyen-âge, les écrivains roumains ne peuvent le réaliser que dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Il remarque très justement que lorsque le goût déjà s'affinait au contact de la civilisation française, la langue demeurait stationnaire ; le préjugé subsistait que tout ce qui pouvait s'écrire en roumain ne saurait avoir ni valeur ni intérêt ; la classe instruite s'écarte plus qu'elle ne se préoccupe de la langue nationale, au plus grand préjudice de la littérature, car les écrivains roumains manquent de lecteurs qui lisent le roumain. Et ce retard dans le développement de la langue a causé certainement aussi, dans le développement de la pensée roumaine, un retard dont elle se ressent encore aujourd'hui. C'est pourquoi la métamorphose qui s'est accomplie quand même en moins de cinquante ans tient du prodige. Puis, à l'encontre des efforts tentés, à cette époque de réveil, pour enrichir le vocabulaire de néologismes tirés du latin et des langues néo-latines, aujourd'hui que ce vocabulaire est à peu près complet, que la langue est formée, qu'on peut parler en Roumanie d'une culture propre, voici qu'on arrive à la notion non seulement d'expressivité, d'aisance et de souplesse, mais de précision, de subtilité, d'art ; et pour obtenir des nuances entre les doublets, pour établir des finesses dans les acceptions, assurer certains sens dérivés, figurés ou abstraits, les meilleurs écrivains actuels, poètes et prosateurs, ne craignent pas de revenir — et il est bon désormais d'y recourir — aux termes populaires, non pas vulgaires, estropiations de mahala, mais provinciaux, villageois, désuets, voire archaïsants,

pour conserver à la langue littéraire un caractère roumain plus autonome et endiguer, s'il est encore possible, la corruption, par le charabia des journalistes et des petits fonctionnaires, de l'idiome national, « cette langue roumaine d'après laquelle, mieux que d'après les récits des livres et les images de nos églises, nous pouvons nous représenter ce qu'étaient nos ancêtres, puisqu'ils y ont mis leur âme même » (Jorga). C'est le désir qu'exprimait déjà le roi en chargeant l'Académie de rédiger le Dictionnaire « pour sauver de l'oubli ce trésor de vocables anciens, d'origine souvent slavone, grecque ou turque plus que latine, mais qui constituent l'originalité et la richesse de la langue (1) ».

On voit désormais paraître des traductions qui sont des travaux de lettrés et qui, chefs-d'œuvre étrangers pour le fond, conservent, dans leur nouvelle forme, leur valeur de modèle pour la littérature roumaine. Tel est le cas du **Pêcheur d'Islande**, que la maison Minerva doit à M. Sandu-Aldea. L'amour du sol, chez cet écrivain délicat, sa tendresse pour les humbles, un sentiment profond de la nature, son style tout fleuri de termes choisis et de noms populaires de plantes et d'objets, une spéciale sensibilité congénère, l'indiquaient plus que tout autre pour mener à bien la tâche de transposer en roumain le charme indéfini, la musique de la phrase de Loti avec ses résonances exquises et ses corrélations profondes. La traduction des scènes en mer, de certaines descriptions de tempêtes peut être estimée un véritable tour de force.

Presque en même temps, M. Sandu publiait un recueil de *Nouvelles* sous le titre de la première et la plus étendue : *Sur la route du Baragan*. L'inspiration de M. Sandu, comme le remarque M. Eug. Lovinescu, analyste toujours pénétrant (*Convorb. crit.*, II, 17), est une des plus rustiques, peut-être la plus rustique de toutes entre les nouvellistes roumains; c'est une sorte de Grigoresco de l'écritoire, aux tableaux énergiques et sobres.

Il connaît les êtres de la campagne sous tous leurs aspects, il les a pris sur le vif et il les comprend. Son drôle de corps de Mitrea Cazacu, rôdeur, maquignon, garçon d'auberge, assassin et toujours sympathique, vaudrait la peine de devenir le héros d'un roman plus poussé qui tiendrait par le menu toute la vie de cet immense Baragan de guérets et de mirages et celle de ses hôtes étranges. Il y aurait là à créer un type!

§

Un fait réjouissant se produit dans la librairie roumaine : chacune des grandes maisons d'édition, Alcalay, le premier en date, Minerva,

(1) Signalons à ce propos le tout nouveau *Dictionnaire orthographique de la langue roumaine*, par M. St. Pop.

Socec. Sfetea, a maintenant sur le marché une bibliothèque populaire, comparable à notre Bibliothèque nationale ou à l'édition Reclam allemande. Les trois premières vendent le volume à 30 centimes. Sfetea à un leu. L'ordre dans lequel les œuvres paraissent n'est pas toujours soumis à des principes très stricts, et le choix prête parfois à quelques critiques; mais le but primitif est atteint : les œuvres principales de toutes les littératures sont mises à la portée de tous et le public roumain lit de plus en plus. Je relève parmi les jolis volumes roses de la collection Sfetea la *Poésie lyrique au temps de la guerre pour l'Indépendance*, réunie par M. I. Sandulescu; *Prose*, de Eminescu; *Poésie et théâtre*, de Negruzzi, et *Paul et Virginie*.

Parmi les dernières publications de la *Bibliothèque pour tous* Alcalay, deux romans : **A l'Orée du Vallon**, par M. Radulescu-Niger, qui nous transporte dans un monde villageois absolument idéal, où les paysans sont éveillés, entreprenants, et les boyars. — chose plus rare encore, — intelligents, généreux, charitables. Il n'est pas jusqu'à la propreté du style, avec certaines expressions citadines, qui n'ajoute à l'impression de paysannerie de salon. Cependant, une émotion communicative se dégage du livre et confère une portée réconfortante et moralisatrice au récit des réformes et progrès que réalise dans la commune la bonne entente de l'Instituteur et du seigneur propriétaire. — **Comment nous aimons** nous ramène dans une réalité vue de plus près. Ce titre est peut-être un euphémisme pour *comment* **elles** *aiment*, car c'est la jeune fille, rencontrée par l'étudiant, qui avait pris pour modèle la Nora de *Maison de Poupée* et qui, une fois mariée et le retrouvant juge de paix, devient bien sa maîtresse, mais n'admet plus qu'il exige d'elle l'abandon de son intérieur pour lui appartenir tout entière. La psychologie des deux amants est très finement étudiée et il y a là une série de portraits provinciaux qu'il faudrait pouvoir détailler; il ne manque pas non plus, dans le texte, de maladresses, de fautes de goût, mais celles-ci mêmes si spécifiques du milieu, qu'il serait dommage d'en rien supprimer. En outre, des descriptions de nature et un souffle de volupté chaude et recueillie, où l'on retrouve bien le poète qu'est M. Traian Demetrescu.

Memento. — Parmi les revues destinées à ramener, par l'amour et la culture des belles-lettres, un peu de vie et d'unité dans cette pauvre Transylvanie que tant de gens se disputent, le *Luceafar* (dir. Oct. C. Tasloanu) est toujours l'une des plus en vue par la variété des matières, la richesse des illustrations et le soin typographique : elle achève la traduction de Synnöve Solbakken, le petit chef-d'œuvre de Bjœrnson, si bien fait pour toucher des lecteurs roumains: dans chaque n des poésies, des nouvelles souvent caractéristiques des mœurs locales, et des chroniques d'une information abondante. — La feuille hebdomadaire *Tara noastra* poursuit avec

une belle dignité sa mission éducatrice, fournit au peuple roumain de Hongrie des conseils politiques et économiques et des nouvelles d'art et de littérature. Une preuve de sa parfaite modération est le succès de M. Oct. Goga, déféré en justice pour « agitation » à la suite de son article *Génération nouvelle* et acquitté après avoir lui-même plaidé sa cause devant les jurés de Cluj. En revanche, dressons pour une fois un petit tableau de la liberté de la presse en Hongrie ces derniers mois : le *Luceafar* condamné à 500 couronnes d'amende dans deux procès de presse ; M. Sever Bocu, de la *Tribuna* d'Arad, à 2 mois de prison et 400 cour. d'amende dans trois procès sous prétexte d'« agitation » ; M. V. Macrea, de la *Lupta* et du *Poporul român* pour traduction d'un article de Bjœrnson d'après la *Neue Freie Presse* de Vienne et autres « agitations » aussi dangereuses, à 28 mois de prison et 5.200 cour. d'amende. Et ces journaux déposent d'ordinaire une caution politique, gage préalable des amendes qui pleuvront ! Le comble de l'odieux sont les 3 mois de prison d'Etat infligés à Mme Aurel Vlad, femme du député, pour agitation toujours : à un examen, elle a encouragé des fillettes à ne pas négliger leur roumain. — A côté de cela les articles inspirés par le Gouvernement hongrois continueront de qualifier de menteries les assertions d'un Bjœrnson et dans la presse anglaise un Sir C. Knatochbull Huigessen reprendra contre les non-Maghyars, et en particulier les Roumains, tous les vieux arguments usés : statistiques falsifiées, nationalités prétendues fragmentaires, origine latine contestée, droits d'occupation des Hongrois. On devrait pourtant commencer à savoir « en Europe » que les Roumains de Transylvanie ne sont ni des Polonais, ni des Alsaciens, qu'ils n'habitent pas une province conquise et annexée, mais qu'ils ont toujours été « chez eux » en Ardéal et qu'ils ont tous les droits de traiter les autres nationalités, fût-ce les Hongrois, de pair à égal dans la monarchie.

Romînul literar, qui a passé depuis Sept. sous la direction d'un Comité, demande que les *Lettres roumaines* du Mercure « qui deviennent de plus en plus rares » (?), soient complètement supprimées, puisque je suis à peine toléré dans cette belle revue et que je le sais, ajoute-t-il, aussi bien que lui.

Les *Convorbiri critice* (II, 15 à 18) justifient leur titre par l'abondance des discussions polémiques et personnalités, menées avec verve, tantôt par M. Dragomirescu, tantôt par M. Dragoslav ou Em. Gârleanu, et qui vont parfois jusqu'à la... *Zoologie littéraire*. N. Em. Teohari : *M. Jorga et les droits de la langue roumaine ;* continuation du *Cid*, dans la traduction souvent heureuse de M. G.-G. Orleanu.

Archiva (7-10). A.-D. Xenopol : *Lutte entre les Draculesti et les Danesti* (1522-29) et *rôle de la noblesse entre les deux partis*. T. T. Burada : *Un voyage chez les Vlacs* (Roumains) *de Carniole, Croatie et Dalmatie ;* suite du *Théâtre en Moldavie* (1847-48). Dr Mileticiu : *Pages sanglantes de l'histoire de la Péninsule Balcanique :* scènes de la guerre de l'Indépendance grecque ; souvenirs de la guerre turco-serbe (1876), de la campagne russo-roumaine de 1877-78 que le Dr fit tout entière avec le Dr Istrati. N. Gretulescu : *Inscriptions des Monastères de Neamtu et Secul.*

Viata românească (9-10). M. C. Stere clôt avec émotion la série de ses remarquables *Chroniques internes*. Correspondances toujours très documentées d'Ardeal, de Bucovine ; reprise des lettres de Bessarabie. Etude de G. Ibraileanu sur la *signification sociale de l'œuvre de Caragiale*, qui a

satirisé dans ses comédies les classes nouvelles, les parvenues de la Société roumaine, par tendresse pour les souffrances et les besoins des couches inférieures, du peuple surtout. Vers et nouvelles; chroniques, comptes-rendus et bibliographie.

Vieata noua (15-19) : Belles traductions en vers et en prose, d'après Samain, Verhaeren, Moréas, par G. Duma; surtout celles de poèmes en prose de Baudelaire, par Al. Stamatiade; *l'Ombre*, *Silence*, de Poe, par Pomp. Paltanea. Vers de Ervin, N. Davidescu, O. Densusianu : *Ce que nous demandons à la journée de demain*, c'est-à-dire des convictions, de la persévérance, le courage de ses opinions à l'avenir. La revue lance l'idée et les bulletins d'adhésion d'une *Société pour l'éducation artistique à l'école*.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Bataille Littéraire.— S. Wengueroff : *Traits essentiels de l'histoire de la Littérature russe moderne*. Saint Pétersbourg. 1909, 40 kgs.— A Fedoroff : *Les Pierres*, Saint-Petersbourg, 1 rouble.— Dr Aisman : *Les Femmes*, pièce en 7 actes.— S. Iouchkévitch : *L'Argent*. —L. Andreieff : *Les Jours de la Vie* et *les Masques Noirs*.

La Bataille littéraire que j'ai esquissée l'année dernière continue de plus belle. Modernistes, décadents, mystiques proclament une nouvelle religiosité en philosophie et en littérature, rationalistes et littérateurs purs sans épithètes se livrent des combats acharnés dans la presse et surtout aux réunions hebdomadaires de la Société des gens de lettres. Ce sont des combats suprêmes, car le mouvement dit moderniste paraît vraiment toucher à sa fin, et ses protagonistes — ceux du moins qui ont du talent, — resteront, en se rangeant selon leurs affinités et tempéraments, dans tel ou tel clan littéraire.

C'est précisément à ce moment que paraît le livre du professeur S. A. Wenguéroff, qui, sous les **Traits essentiels de l'histoire de la Littérature Russe moderne**, explique dans des pages magistrales le sens, la valeur historique et le lien intime qui existe entre les « courants modernes » et les véritables traditions de la Littérature Russe. M. Wenguéroff divise son travail en deux parties, fort inégales d'ailleurs; dans la première, il nous donne ce qu'il nous promet dans le titre, c'est-à-dire les principes fondamentaux de la littérature russe jusqu'en 1897. Dans la seconde, à laquelle il donne le sous-titre, peu justifié à mon gré, *Vainqueurs et Vaincus?* il passe en revue impartialement les représentants du « modernisme », les Minsky, Balmont, Sologoub, Merejekovsky, V. Ivanoff, Brussov, Mme Hippius, etc. Ici il pose, comme principe historiquement exact et que j'ai souvent indiqué moi-même, que le mouvement dit moderniste dans la littérature Russe « fut organiquement lié à la lassitude publique de la réaction, sur le fonds de laquelle la figure sombre du « grand Inquisiteur » (Pobedonostzeff) puisa sa puissance fatale pour la Russie (p. 43). M. Wenguéroff pousse même

par moment son impartialité trop loin en reconnaissant à certains « jeunes » un talent qu'ils ont encore à montrer. Mais dans son ensemble le livre de M. Wenguéroff non seulement vient bien à propos, mais il fait un bilan général de la dernière époque littéraire russe que l'historien appréciera grandement et dont la conclusion est certainement la vérité même.

§

Il y a lorgtemps que je me proposais de présenter aux lecteurs un écrivain au talent probe et vigoureux et qui, de plus en plus, conquiert les sympathies du public russe. J'ai nommé M. *A. M. Fedoroff*, auteur ayant déjà un bagage littéraire considérable. Ses romans « La Terre », « La Nature », « C'est le Steppe »; ses « Impressions de Voyages » (dans les deux Mondes), ses recueils de *Poèmes*, de *Récits*, et de *Pièces*, d'une lecture attachante, sont entre les mains de tous les lecteurs qui ont assez des descriptions érotiques et maladives des romanciers de ces dernières années. Je ne puis malheureusement pas m'arrêter plus longuement aux œuvres de M. Fédoroff, ni même à son dernier roman *Podvig* (*l'Exploit*), histoire touchante et d'un grand souffle littéraire, de l'exploit d'un fils qui fait le malheur de ses parents et qui fera peut-être le bonheur du peuple et de la patrie. Je suis obligé, en effet, de dire quelques mots de son roman précédent, **Les Pierres**, auquel arrive une histoire vraiment extraordinaire. A peine paru, le roman est devenu, grâce à l'absence d'une convention littéraire (avis aux adversaires retardataires de la convention de Berne!), la proie d'un traducteur peu scrupuleux qui s'empressa de le traduire et de le publier dans une revue parisienne. Vous me demanderez où est l'histoire extraordinaire et où en est le mal. Jusque-là, rien d'extraordinaire, en effet, pour les « pirates littéraires ». Mais voici où l'affaire se corse. Le traducteur audacieux a cru bon d'ajouter au roman de M. Fédoroff et d'y changer tous les noms en leur substituant ceux de la famille et de la cour impériale de Russie! Du coup, le roman changea de caractère et devint un pamphlet politique. Au point de vue purement littéraire — propriété et droit d'auteur mis à part! — ce n'est déjà pas mal comme contrefaçon, mais vu que l'affaire touche les *choses de Russie* elle a pu avoir des conséquences sérieuses au point de vue politique et policier. Rappelons à ce propos le sort de M. Amphitéatroff, qui, pour une pochade moins sérieuse, un feuilleton de journal, où dans la famille du héros Obmanoff, la police a cru reconnaître celle de Romanoff, fut pris au saut du lit et, sans autre forme de procès, expédié, en plein hiver, dans les fins fonds de la Sibérie. Pour toutes ces considérations, M. Fedoroff, justement indigné du sans-gêne du falsificateur, écrivit une

lettre de protestation contre l'auteur de la contrefaçon littéraire et la revue qui lui a donné accueil. La protestation est d'autant plus légitime que *les Pierres* nous donnent l'histoire d'une famille de gentilshommes campagnards dont l'existence tragique rappelle, ou du moins semble rappeler sérieusement, l'histoire dramatique de la famille régnante en Russie depuis la mort d'Alexandre III. Le roman commence au moment où le vieux Liguine, dans une querelle avec son fils Alexis, tombe frappé d'apoplexie. Madame Liguine, pour mettre en ordre les affaires de famille qui risquent d'être compromises par les débauches de parents qui entraînent Alexis dans la dépravation, bien que fiancé à une excellente jeune fille, Hélène, plus pauvre que lui, arrange les choses de telle façon que le mariage est célébré devant le moribond qu'on transporte dans la chapelle de la maison. Alexis devient maître des richesses, des domaines et de la vie des habitants des terres de sa famille. Sa jeune femme, élevée et instruite à l'étranger, l'avait prévenu de ses tendances libérales et de ses projets d'émancipation et de réformes dans l'administration de ses terres et de ses fabriques. Mais, sans caractère ni volonté, tiraillé entre la femme qu'il aime et sa mère et ses intendants, auxquels il laisse le soin de tout faire, il amène la catastrophe. Il voit d'abord sa femme s'éloigner de lui et ses paysans et ses ouvriers s'assembler dans une formidable jacquerie dont nous vîmes ces dernières années plus d'un exemple en maints endroits de la Russie. Je passe sur certains épisodes qui rappellent certains événements de l'histoire russe des dernières années. Y peut-on voir des allusions politiques? Doit-on dévoiler les noms des personnages vivants ou historiques si tant est que *les Pierres* soient un roman à clef? Personne ne l'admettra même pour un critique littéraire, encore moins pour un traducteur, surtout dans les conditions que j'ai expliquées plus haut. Toujours est-il que cette histoire de *transposition* a fait grand bruit et d'aucuns voudraient voir dans Hélène, restée, après la révolte, seule dans un hôpital, le symbole de la grande Russie, délivrée de son passé, malade encore, mais apte, une fois guérie, à commencer une nouvelle vie de liberté.

Il ne me reste guère de place pour parler des nouvelles œuvres dramatiques qui alimentèrent, ces dernières semaines, les feuilletons de théâtre.

En premier lieu, je dois placer les deux pièces des deux plus populaires écrivains « jeunes » dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, **les Femmes**, de M. David Aïsman, et **l'Argent**, de Semen Souchkévitch. M. Aïsman touche à une question qui intéresse au plus haut degré la vie des écrivains et des artistes : quelle peut et doit être la femme de l'artiste, celle qui, par les hasards de la vie, est sa femme physique, ou l'autre qu'il rencontre qui serait plus utile à

ses inspirations, plus propice à sa vie idéale, à son œuvre, mais qui n'est pas à lui, qui est une jeune fille ou la femme d'un autre? L'exemple des deux ménages d'un compositeur et d'un artiste peintre que M. Aïsman nous donne, où le peintre devient, dans les conditions que je viens d'expliquer, amoureux de la femme du musicien, pourrait nous faire croire que M. Aïsman serait pour ce *dédoublement* d'un nouveau genre (qui est cependant vieux comme le monde), mais n'a-t-il pas donné lui-même un démenti aux conclusions qu'on pourrait tirer de sa thèse, si thèse il y a, en nous présentant dans la femme du peintre une épouse ennuyeuse, désagréable, pour ne pas dire davantage.

L'Argent, de M. Souchkévitch qui vient d'être représenté au Nouveau Théâtre, est une satire, très passionnée, très partiale contre les capitalistes juifs (M. Souchkévitch est lui-même Israélite). Malgré les qualités littéraires de la pièce, elle provoqua à plusieurs reprises des protestations et des sifflets nourris. M. Souchkévitch eut tort de noyer les qualités de sa nouvelle œuvre dans des défauts peu littéraires.

Les dernières pièces de théâtre de Léonide Andreïeff, qui sont représentées dans les théâtres Kernissarjevsky et Nemetti, les **Masques Noirs** (paraphrase du *Masque rouge* d'Edgar Poe) et les **Jours de la vie** (une vie de Bohême moderne style, appropriée au milieu d'étudiants pochards), sont des productions faibles et indignes de cet écrivain de talent. Aussi n'ont-elles obtenu qu'un succès d'estime.

§

Memento. — Je dois signaler à tous ceux qui s'intéressent aux choses littéraires et artistiques de Russie le *Recueil* (*Izvestia*) *d'informations littéraires, scientifiques et bibliographiques*, éd. par la Maison M.-O. Wolff, de Saint-Pétersbourg, et qui contient les nouvelles littéraires, scientifiques et bibliographiques du monde entier.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES TCHÈQUES

Leander Cech : *Karolina Svetla*. — Prokop z Bohutina : *Ve slepejich Krameriusovych*, Emil Solc, Telc. — *Moravsko-Slezska Revue*, Brno et Moravska Ostrava. — *Krasa Naseho domova*, Prague, Club du vieux Prague. — *Dilo*, Prague, Société des beaux-Arts.

La biographie de **Karolina Svetla** (*Svietla*), une sorte de George Sand, par M. Leander Cech, est un bon livre, consciencieux, qui situe bien dans son milieu et apprécie avec justesse le rôle d'une femme de cœur, que l'on pourrait appeler la mère des féministes de Bohême. C'est la grande difficulté de cette chronique tchèque que, à propos de tout, il faudrait expliquer les foncières différences entre ces pays slaves d'Autriche et la France. Rien ne doit s'y estimer au taux de Paris et même de la province. Johanna Rott, née le 24 fé-

vrier 1830, à Prague, mariée le 7 janvier 1852 à Petr Muzak, qui lui avait donné des leçons de musique, morte le 7 septembre 1899, fut d'abord le type par excellence de la vocation contrariée. L'histoire de sa vie est comme un raccourci exact de l'histoire du réveil national et du développement de la langue et de la culture tchèques. Bien qu'on parlât le tchèque dans sa famille, la cause de cette langue y était si bien considérée comme perdue qu'on l'éleva en allemand. Sa grand-mère ne lui toléra pas même des leçons de tchèque, car « avant que la petite ait grandi tout serait devenu allemand ». En revanche, la bonne dame ne se faisait pas faute de lui raconter les contes et légendes populaires, tandis que son père, en la promenant dans Prague, évoquait les événements historiques, en face des monuments qui en avaient été témoins. Enfant sensible, rêveuse, orgueilleuse, elle a tôt fait de se rendre compte des causes du désaccord qui existait entre ses parents, dont les uns ont conservé les idées des frères moraves, dernier prolongement du hussitisme dans le pays, et dont les autres sont catholiques. De même, à l'école, la continuelle injustice allemande la rend, par réaction, d'autant plus tchèque. Puis comme maître et parents se donnent le mot pour lui interdire d'écrire, occupation jugée tout à fait malséante pour une femme, elle se met à apprendre le français et, sous prétexte d'exercices, écrit en cette langue. Il passe dans le récit de M. Cech une joyeuse figure de vieux commissaire de police. Chargé de confisquer à Prague la littérature libérale, venue d'Allemagne et de France, il n'allait pas jusqu'à donner des volumes à la jeune fille qu'il avait prise en amitié, oh non, il était pour cela trop loyal serviteur de l'Etat; mais il lui faisait passer ses jours de congé dans son bureau où elle dévorait tout ce qui lui plaisait, à commencer par George Sand. Très consciente de l'infériorité de condition des femmes trop peu instruites, elle s'adonne même aux sciences. Elle déclarera plus tard qu'il n'est plus permis à l'écrivain moderne de commettre encore de ces bévues scientifiques, qui déparent tant de beaux livres. Liée avec Bojena Nemcowa (*Bojèna Niemtzova*), qui lui transmet les conseils, qu'elle-même avait reçus de Purkyne, elle ne devint pourtant écrivain pour de bon qu'après les quatre années de maladie nerveuse, qui suivirent la mort de sa petite fille. Elle s'établit en 1853 dans le pays montagneux de Jested, où, déguisée en paysanne, vivant de la vie même du peuple, elle parvint à vaincre les défiances, au point d'obtenir sans difficulté les récits, dont elle utilisa plusieurs dans ses livres. Sa vie littéraire commence en 1858. Elle se fabriqua son pseudonyme du prénom d'une nièce, qu'elle adorait, et du nom du village natal de son mari.

M. Cech classifie l'énorme production romanesque de Carolina Svetla en trois groupes. De 1858 à 1866, il range dix-neuf romans,

tant pragois que campagnards (*la Première Tchèque*, *A l'Aube*, *Pages d'une Chronique de famille*, *Autres pages*, *le Double éveil*, *l'Amour du poète*, *Au carrefour*), où l'on trouve le récit du propre éveil de l'auteur à la conscience nationale, ses idées sur la mission de l'art, sur l'éducation de la femme et l'amélioration de sa condition sociale, autant qu'un tableau exact de la société de son époque. De 1867 à 1878, elle est à l'apogée de son talent, et c'est la série de ses meilleurs romans campagnards de la région de Jested : *la Croix au bord du ruisseau*, *Un Roman villageois*, *la Dernière M^me^ Hlohovska*, qui peint l'époque de Joseph II, *la Reine aux clochettes*, qui se passe à l'époque de la réaction sous Léopold II et au commencement du règne de François I^er^; *l'Aurore* et *Cette nation* qui racontent le réveil national; *Pierrot le noir*, qui met en scène le monde pittoresque des maquignons; *la Fille du désert* et *Deborah*, qui traitent de la vie de la haute société pragoise, des questions religieuses, du bonheur conjugal, *Un moment*, *le Commencement et la Fin*, bref, vingt-deux romans. De 1878 jusqu'à sa mort, troisième période et trente-neuf œuvres de moindres dimensions, histoires du vieux Prague, scènes des années 48. Elle semble avoir entièrement rompu avec le romantisme; elle s'attache à la stricte vérité, mais ses œuvres sont de plus en plus tendancieuses : elle touche à toutes les questions contemporaines, aborde les plus infimes milieux populaires, et cherche continuellement à faire œuvre d'éducatrice. Elle a quelques types fortement accusés, qui restent bien dans la mémoire, signalés parfois par des actes d'énergie, d'un fier accent de vérité, et qui durent lui avoir été racontés dans le pays. Tel ce Michal qui, en pleine fête populaire et religieuse, tire sur une statue de Saint Jean par de Nepomuk, dont on se servait pour faire de faux miracles et mieux contenir les serfs; tel ce Vit, rêveur et original, qui, à l'avènement de Marie-Thérèse, plante ce *Mélèze de l'Impératrice*, symbole d'un loyalisme, poussé jusqu'à l'héroïsme sous Joseph II; ou encore ce lettré, Benjamin, qui, dans *le Dernier Ermite*, grimpe au sommet d'un arbre qu'on abat, pour en diriger la chute sur le seigneur détesté, ou tout au moins l'écraser en lui tombant dessus, le tuer en se tuant lui-même. Naturellement, comme son émule de France, Carolina Svetla prêche le droit à l'amour, mais est loin de lui accorder tous les droits. Sa morale est beaucoup plus élevée que celle de George Sand, tout comme sa vie infiniment plus digne. Elle n'admet guère les écarts des sens et ne permet qu'à l'amour les actes, qui, chez certains, en tiennent lieu uniquement. Ses personnages sont toujours des caractères entiers, faits tout d'une pièce, et au développement, à la formation desquels on n'assiste pas. Sa psychologie n'est pas analytique, mais descriptive. Tel est le résumé de cette substantielle biographie dont beaucoup de pages

sont aussi intéressantes que certaines des meilleurs romans de Carolina Sevtla elle-même.

M. O. Wagner, sous le pseudonyme de Prokop de Bohoutin, vient de publier et d'intituler **Dans les traces de Kramerius**, un petit traité d'éducation populaire, en même temps qu'un appel chaleureux à la littérature et au dévouement tchèques, pour que soient reprises, en faveur des plus lointains villages et des campagnes perdues les traditions de ce qu'on a appelé, au commencement du siècle passé, *l'Expédition tchèque*, entreprise d'utilité publique, qui a rendu cher le nom de l'écrivain et libraire Kramerius. *L'Expédition* avait pour but d'éditer et de répandre des manuels de tous genres, des livres religieux et profanes, aussi bien que des calendriers ; et, par le moyen de correspondants infatigables, dans toutes les petites villes et gros bourgs de la Bohême, de colporteurs, lancés dans toutes les directions, elle a plus fait pour la renaissance de la langue tchèque que les plus lourds travaux savants. Autour du doux apôtre aux yeux bleus, que fut le fondateur, trop prématurément enlevé, de cette admirable œuvre de propagande, on cite encore des écrivains comme les frères Tham, Tomsa, Rulik, des prêtres comme Ziegler, Rautenkranc, Sychra et Marek, le professeur Nejedly, le journaliste Palkovic. Ils s'efforçaient d'enseigner depuis la tolérance religieuse jusqu'à l'agriculture, depuis l'hygiène et l'éducation des enfants jusqu'à l'orthographe. Tous les livres se colportaient et distribuaient gratuitement. Aujourd'hui que les Tchèques sont, avec les Polonais, haut la main, les plus avancés en culture des Slaves, on parle de cette époque lointaine et déjà presque légendaire avec une admiration, mêlée de commisération un peu bébête. Il vaudrait mieux suivre son exemple. Ce qu'il reste à faire, le petit livre que voici l'indique avec une ferveur communicative. Le peuple lit, c'est vrai, mais des romans de cuisinière et des journaux vils ou médiocres. Les nouveaux *réveilleurs nationaux* auraient de la besogne aujourd'hui comme hier. Prague n'est pas encore le foyer de culture qu'elle devrait être, et mieux vaudrait évidemment mettre à exécution le plan qui nous est proposé, que de se consumer en disputes byzantines, stériles aussi bien en art et littérature qu'en politique.

C'est ce que, pour sa part, la revue **Dilo** paraît avoir enfin compris. Echappée aux disputes retentissantes que mon dernier article vous signalait, elle vient de se donner un comité de rédaction nouveau, décidé à chercher par tous les moyens à coordonner, à synarchiser les efforts artistiques non seulement de l'école tchèque, mais de toute les écoles slaves de façon à faire si possible de Prague une véritable capitale slave. C'est du moins le programme qu'a été chargé de rédiger, au nom du comité, un de vos collaborateurs. En attendant, l'ancienne direction a dignement achevé sa tâche. Profitant de l'exposi-

tion jubilaire de Rudolfinum, le Dr F. X. Jirik a rempli cinq numéros d'un tableau complet et fort intéressant de l'*évolution de la peinture tchèque au XIXe siècle*. Il n'est plus possible désormais d'écrire sur l'art tchèque sans avoir à consulter cet important travail.

La belle **Revue Morave-silésienne**, paraissant à Brno (Brunn) et à Morawska Ostrava, centre minier, où la lutte contre le capitalisme allemand est acharnée, vient d'accomplir sa quatrième année. Elle est peut-être le plus décisif témoignage de l'activité littéraire, indépendante de Prague, du Margraviat, et je crois que, même à l'étranger, peu de revues font mieux et pas beaucoup aussi bien. Elle décentralise, du reste, sans opposition à Prague, mais au contraire épandant de tout son pouvoir la lumière venue de Prague ou qui s'y est allumée. Elle fait le plus grand honneur à ses fondateurs, les frères Mrstik, qui passent pour les meilleurs romanciers moraves, et à M. Otokar Skypela, un directeur à qui rien n'échappe de la vie intellectuelle de son pays, ni des progrès à y réaliser. Ils ont su grouper autour d'eux une pléïade d'écrivains variés, admirablement typique de l'étendue du mouvement. M. E. Sokol y a donné, sous le titre *Hosicek* (*Un petit garçon*), des souvenirs d'adolescence et des années de gymnase, pas fort éloignés en audace tranquille de certaines pages de M. Léautaud, mais complétées par un sens du paysage qu'on n'exigera jamais d'un petit citadin; M. Vaclav Dresler, un remarquable essai littéraire sur feu *Joseph Merhaut*, écrivain par amour, journaliste par devoir et poète de nature, qui peignit la misère des petites familles de Brno, le bureaucratisme, les castes politiques; bref, dont l'œuvre réalise un tableau à peu près complet de la vie de la capitale morave. M. Emile Edgar a consacré une étude bien sentie au feu peintre *Cyril Mandel*, encore aujourd'hui si singulièrement méconnu, dont « les paysages, à vrai dire, ne comportent pas la pesanteur ordinaire du sol, ni l'odeur épicée et forte de la terre, mais seulement ce qui, dans cette nature, est délicate musique ». M. Jahn, en quelques pages d'un joli conte, touche une fois de plus à un sujet tout local, qu'ont abordé déjà beaucoup d'écrivains moraves : la mise à la retraite des vieux parents, qui ont l'imprudence, assez générale dans le pays, de se dépouiller de leur vivant au profit de leurs héritiers. C'est le cas de la vieille Dobiaska, à qui sa bru, un vrai « cuirassier » (comme nous dirions *grenadier* ou *gendarme*), fait la vie dure. Son fils, que cette femme tient sous le joug, lui refuse même de la paille pour sa vache. Alors la vieille s'en va aux mises s'assurer le droit de ramasser les feuilles sèches d'un lopin de forêt. On connaît sa misère : dès lors aucun des voisins n'enchérit d'un kreutzer sur sa mise. Mais le fils refuse encore le transport des feuilles sèches. Elle est trop faible pour s'acquitter de cette corvée. Tous les gens du voisinage, armés de rateaux, accourent à son aide et charrient cette récolte jusqu'au hangar

de la vieille. Après cette leçon, le fils revient à de meilleurs sentiments. Il y aurait bien d'autres récits d'une forte saveur locale à signaler dans cette revue, qui est le fidèle miroir d'une province, laquelle, de plus en plus et dans tous les domaines, reconquiert son ancienne autonomie et que rien, au surplus, qu'une arbitraire frontière politique ne sépare de la Silésie autrichienne, où elle a encore plus à faire, naturellement, pour lutter contre l'accaparement pangermaniste.

Depuis trois ans que je n'ai plus parlé de la revue défensive **de la beauté de chez nous**, elle a atteint cet âge viril des revues, qui se trahit par toutes les améliorations de format et d'impression, et par le bruit qui se fait autour de leurs travaux, les bons résultats auxquels elles atteignent. Rédigée aujourd'hui par M. F. Taborsky, il n'en est point de plus vaillante. Toujours sur la brèche, les innombrables brèches par lesquelles se détériore continuellement l'aspect historique des vieilles villes et idyllique des villages slaves, elle a accompli à cor et cri quelques courageux sauvetages. Elle a son esthétique ruskinienne, mais parfaitement tchéquisée, et il suffit de la feuilleter pour avoir une idée exacte du charme et du pittoresque spécial du pays tchèque. Elle complète à merveille la lecture de certaines pages de Carolina Svetla. C'est comme si, à la fin de cet article, nous retrouvions le décor que nous avons essayé de caractériser à son début.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

L'Aéroplane mène à une « impasse ». Comment en sortir? — L'année 1908, qui vient de finir dans le même temps que le 1er Salon de l'Aéronautique fermait ses portes, a été nettement caractérisée par les progrès rapides de l'aéroplane. Ce nouveau mode de locomotion a été salué, dès son avènement, par un enthousiasme qui dépasse peut-être celui qui avait accueilli les débuts de la conquête de l'air, à l'époque de Montgolfier. On a touché d'ailleurs, à ce Salon, des aéroplanes qui avaient volé, démentant les prévisions pessimistes des mathématiciens, et les calculs savants de ceux qui, depuis Newton, n'avaient pu faire varier qu'imperceptiblement la valeur du fameux coefficient K (1), reconnue furieusement erronée, dès les premiers bonds des aviateurs. Des « records » y ont été affi-

(1) On sait qu'à Newton appartient le mérite d'avoir le premier défini la résistance de l'air par la formule :

$$R = Kd\,SV^2\,Sin^2\,\alpha$$

encore usitée de nos jours pour calculer les déplacements orthogonaux des plans minces.

Il attribuait à K la valeur 0,066, portée à 0,074 par les travaux de M. Eiffel, publiés en 1908.

chés. Des « affaires » furent, contre toute attente, conclues aux stands où telle maison exposant ses carcasses de toile vernie, ambitieusement dénommées Modèles N, N *bis*..., et ses moteurs de la première heure, a pu apposer sur ces appareils les pancartes traditionnelles : « Vendu à MM. X, Y, Z... ». Que faut-il en conclure?

— La route de l'air est ouverte!

C'est là du moins l'opinion la plus générale, renforcée par une efficace publicité, des articles dithyrambiques, un engrais abondant d'interwievs, fertiles en prévisions suroptimistes, une pluie d'éloges et de monnaie qui favorise en ce moment la pousse, drue comme l'herbe, des petits morceaux de bois hâtivement ajustés, fleuris de soie vernie, agrémentés des plus fantastiques dispositions de cylindres en V, en étoile, en X, que l'on ait jamais rêvées.

Cependant quelques sages, timidement, dans des bas de colonne de journaux vagues, comparaient l'aéroplane à l'automobile, émettant, sans être beaucoup lus, cette idée judicieuse que la seconde, malgré son poids, réalisait, munie d'un moteur de même force, des vitesses incomparablement supérieures à celles du premier, et qu'il était prudent d'en conclure que celui-ci demeurerait probablement un sport coûteux, ne deviendrait jamais un moyen de locomotion économique. D'autres, plus rares encore, feuilletant de vieilles estampes, relisant d'antiques gazettes, des mémoires centenaires, songeaient qu'au départ des premiers aéronautes, dans la fumée des salves d'artillerie, on avait employé la même expression touchant « la route de l'air », formule acceptée avec une identique envolée de lyrisme heureux, une semblable explosion de joie universelle, alors qu'en réalité cette route, prématurément crue ouverte, devait se terminer bien vite en ce fâcheux cul-de-sac, au-dessus duquel le ballon sphérique se balança longtemps, longtemps, avant d'engeudrer le dirigeable. Jusqu'à présent ces gens sceptiques qui, lorsque l'on parle devant eux de l'aéroplane ouvrant la glorieuse « route de l'air », se demandent in petto :

— Ne serait-ce pas plutôt une nouvelle *impasse*? n'ont pas osé le dire tout haut.

Du reste, eussent-ils essayé, qu'il est probable qu'au nom des intérêts sacrés de la civilisation, du progrès, de l'industrie nationale — il y a des constructeurs, des ateliers, des commandes, tout un peuple d'ouvriers... on connaît le reste — on ne les aurait pas laissés faire.

Il nous a donc semblé intéressant, ici où de telles préoccupations ne sont pas de mise, non seulement d'exprimer cette idée, parût-elle sacrilège, mais encore de rechercher s'il ne conviendrait pas d'y voir un pronostic sur l'avenir de l'aviation, plus certain et mieux fondé que l'opinion contraire, quelque paradoxal qu'en ce moment cela puisse paraître.

On nous objectera sans doute que cette dernière conception paraît être en désaccord avec les progrès rapides de l'aéroplane que nous avons nous-mêmes enregistrés au début de cet article. L'aéroplane est loin des bonds de 100 mètres de long, à 6 mètres de hauteur, effectués par Santos-Dumont, avec les 124 kilomètres couverts par Wright, ses vols à 117 mètres au-dessus de la terre, et le raid de Farman. On sera donc tenté d'en conclure : « Attendez. Nous n'assistons qu'aux débuts. On trouvera le moteur idéal et... mille autres choses. Comparez, non avec le ballon, mais avec l'automobile; et voyez quel chemin a parcouru cette dernière depuis dix ans! »

Il serait en effet puéril de nier qu'on ne puisse apporter de multiples perfectionnements dans la construction de l'aréoplane. Mais si nous admettons volontiers cette possibilité, cela ne suffit pas pour ruiner, ni même pour contredire notre affirmation que l'on marche vers une impasse. On y marche assez rapidement, et l'impasse sans doute est assez longue pour que l'on garde, quelque temps durant, l'impression de la liberté. Toutefois, plus les améliorations apportées à l'aéroplane se réaliseront rapidement, plus vite l'on atteindra le fâcheux mur du fond, soutenu par les longs murs de côté. Nous allons d'ailleurs traduire immédiatement ces métaphores en langage précis. Nous nous proposons en effet de démontrer que l'aéroplane, en supposant acquis tous les desiderata actuellement formulés, meilleure utilisation des surfaces portantes, moteurs sans panne et plus légers encore, hélices parfaites, etc., ne pourra pas abolir ce que symbolisent ces murailles infranchissables, parce que, à l'exemple du ballon sphérique, le principe même qui lui a donné naissance et lui permet de vivre est précisément ce qui constitue cette impasse. En d'autres termes, il est, comme le sphérique, étroitement limité dans son développement par ses propres conditions d'existence.

Ce n'est donc pas sans dessein que nous avons évoqué plus haut les premières ascensions. Ce n'est pas non plus seulement pour rapprocher les enthousiasmes pareils qui saluèrent l'essor initial de la montgolfière et de l'aéroplane, témoignant de l'éternel désir des foules d'un affranchissement, sans cesse différé par le mauvais vouloir de quelques-uns, l'ignorance des autres, et surtout la stupidité du plus grand nombre. Il y a, contrairement au dicton, une raison à cette comparaison. On sait que le principe qui permet au ballon de s'élever lui interdit également d'arriver jamais à l'équilibre parfait entre sa pression intérieure et la pression extérieure; il en résulte qu'il est obligé, à une certaine hauteur et sous peine d'explosion, de laisser s'échapper du gaz, ce qui le conduit à redescendre. A ce moment il jette du lest, remonte, et ainsi de suite, contraint en consé-

quence, de par ses conditions d'existence, à ce double épuisement de gaz et de lest, qui l'amène à l'impuissance finale. Pour l'aéroplane, le principe est différent, le résultat est le même.

L'aéroplane, lui, triomphe de la pesanteur, non plus à l'aide d'un gaz, mais en utilisant la résistance de l'air. Hâtons-nous de dire à ce propos que nous n'entendons pas entrer dans l'examen fastidieux des multiples modifications apportées à la formule établie par Newton pour évaluer cette résistance, entreprendre la revue critique des innombrables travaux effectués depuis un siècle, sans grand profit pratique pour l'aviation d'ailleurs, et qui apportèrent quelques corrections à cette formule. En un mot, nous ne ferons pas appel à des connaissances techniques spéciales, d'autant que celles-ci demeurent encore imparfaitement établies, au point de vue scientifique, et que de grossières erreurs ont été commises par les plus consciencieux et les plus érudits des savants précisément dans l'évaluation de cette résistance. Il nous suffira de constater ce fait grossier, impossible à nier, que l'aéroplane, pour voler, tend à utiliser le maximum de résistance de l'air.

Or, nous savons déjà que, en ce qui concerne un appareil de locomotion, établi sur une base opposée à celle de l'aéroplane, et tendant à diminuer le plus possible la résistance de l'air, au lieu de l'employer à son maximum, le train remorqué par une locomotive, cette résistance, cependant considérablement moindre dans ce cas (1), a été suffisante pour limiter industriellement la vitesse des express. Les expériences accomplies, il y a quelques années, en Allemagne, à Zossen, avec des trains électriques marchant à plus de 210 kilomètres à l'heure, ont démontré clairement que la force nécessitée pour vaincre la résistance de l'air à ces allures devenait si formidable qu'il était impossible d'utiliser pratiquement ces vitesses si chèrement obtenues.

C'est qu'en effet, même en simplifiant volontairement les données du problème, même en admettant des chiffres inférieurs au réel, on ne peut espérer voir la résistance de l'air croître, par exemple, dans des proportions inférieures au carré des vitesses. Un calcul très simple montre donc que si 50 HP sont, en moyenne, nécessaires pour donner à un aéroplane de 600 kilos une vitesse de 60 à l'heure — ces chiffres étant déjà plus favorables que ceux que l'on pourrait déduire des vols actuels, — il faudrait, pour obtenir du 180 à l'heure, employer 450 HP, sans changer le poids de 600 kilos, ce qui supposerait un moteur ultra-léger, des surfaces portantes idéales, une hélice vraiment intégrale, mais encore ne permettrait pas de longs trajets, car l'on peut espérer diminuer le poids du moteur, non celui du combustible, et demeurerait une dépense peut-être excessive pour

(1) K acquiert ici sa valeur minima : 0,058, d'après les calculs faits à la suite des essais de Zossen, dont nous parlons plus loin.

véhiculer un homme ou deux, pendant une heure, par temps relativement calme.

Nous n'en sommes pas encore, on le voit, aux 200 et 300 à l'heure, rêvés par maint visiteur enthousiaste du 1er Salon de l'Aéronautique, certainement par MM. X. Y. Z, les premiers « acheteurs »; et nous touchons d'assez près les murs de l'impasse.

§

Qu'on n'aille pas cependant, d'après ce qui précède, nous supposer le seul désir de nous singulariser par une attitude pessimiste au milieu de l'optimisme universel, ou encore possédé par la manie d'empêcher les aviateurs de voler en rond, bien que dans ces derniers temps Wright ait abusé réellement de ce monotone genre de sport.

Nous souhaitons autant que quiconque, au contraire, que la « route de l'air » soit ouverte. Mais, nous venons de le voir, tout prouve que l'on ne prend nullement le chemin qui conduit à cette route libre. Aussi, avons-nous cru utile de le dire, afin de ne pas laisser se dépenser tant d'efforts, et gaspiller tant d'énergie, en pure perte. Ceci cependant ne constitue que la moitié de la tâche que nous nous proposons d'accomplir. Il nous faut à présent indiquer quel est le chemin réel, celui dont on s'est détourné jusqu'à ce jour, pour courir vers l' « impasse », celui qui existe cependant, et vers lequel il faudra que l'on revienne si l'on veut vraiment la « route libre ».

L' « impasse » est le vol *plané*, qui utilise la résistance de l'air pour vaincre la pesanteur, et limite par l'usage même de ce seul principe tout développement, tout progrès possible. La « route libre » serait le vol *ondulé*, qui, utilisant d'abord la résistance de l'air pour vaincre la pesanteur, sortirait de l'impasse en faisant appel ensuite à la pesanteur pour vaincre la résistance de l'air. Cette voie a été indiquée déjà par Capazza, avec une conception impraticable de ballons condensant leur gaz à une certaine hauteur, afin d'obtenir par la vitesse sans cesse accrue de la chute une force qu'aucun moteur ne saurait fournir, puis par Lilienthal, qui le premier prouva que, *sans moteur*, par le vol ondulé, on pourrait à la fois *s'élever* et *progresser*.

La pesanteur, que le vol plané combat sans s'en servir, en usant dans cette lutte perpétuelle le meilleur de la force que lui fournit son moteur, la pesanteur fournira au vol ondulé un moteur sans organe lourd, sans combustible, d'une puissance illimitée, le seul par conséquent capable d'imprimer des vitesses analogues à celles de l'oiseau et qui les lui donne en réalité, le seul susceptible de vaincre l'action du vent le plus fort. Que font en effet les oiseaux en général, et surtout ceux à vol rapide, l'hirondelle, le martinet, sinon se laisser tomber comme une pierre et utiliser ensuite la force four-

nie par l'accélération due à la chute, au mieux de leurs besoins ultérieurs ?

Or, aucun des modèles sérieux, ayant volé, exposés au premier salon de l'Aéronautique n'est construit de façon à mettre en œuvre ce principe complémentaire d'utilisation de la pesanteur qui régit le vol des oiseaux, et n'aurait jamais dû être perdu de vue par les aviateurs, surtout après les concluantes expériences de Lilienthal. Tous les aéroplanes actuels, — comme leur nom l'indique — sont agencés en vue du vol plané. Aucun n'est à même de profiter de la force fournie gratuitement par la chute, et ne pourrait faire du vol ondulé. Il faudrait pour cela renoncer aux frêles soies vernies, à cet assemblage trop léger que la moindre rafale un peu brusque d'un vent de tempête mettrait en pièces.

Il serait injuste toutefois de méconnaître les précieux enseignements que les expériences périlleuses de Santos-Dumont, du capitaine Ferber, d'Esnault Pelterie, de Farman, de Delagrange, des frères Wright ont permis aux aviateurs futurs de posséder. Bien que l'avenir ne semble pas réservé aux aéroplanes, malgré leurs brillants débuts, il n'en est pas moins vrai qu'on leur devra, et d'avoir renouvelé d'une manière éclatante la preuve, faite déjà par Ader, que le vol mécanique est possible, et d'avoir procuré d'excellents documents sur le fameux coefficient K, la stabilité, et la direction.

Mais si les aviateurs que nous venons de citer désirent réellement la conquête de l'air, nous leur demandons de reconnaître franchement avec nous la nécessité d'adjoindre à la formule qu'ils utilisent seule : *Vaincre la pesanteur par la résistance de l'air*, la formule libératrice qui la complète... *et la résistance de l'air par la pesanteur*. Nous leur demandons de modifier dès à présent la construction d'appareils que leur principe incomplet condamne d'avance à une relative stérilité. Nous leur demandons d'entreprendre de nouveaux essais sur cette nouvelle base, et nous ne doutons pas qu'ils ne répondent bientôt à cet appel, abandonnant ainsi l'*impasse* pour la route libre.

GASTON DANVILLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Maurice Benhazera : *Six mois chez les Touareg du Ahaggar ;* Alger, Jourdan. » »

Dr Maurán : *Le Maroc d'aujourd'hui et de Demain ;* Paulin. 3 50

Antoine Vacher : *Le Berry, contribution à l'étude géographique d'une région française ;* Colin. » »

Ethnographie

Edmond Doutté : *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord :* Jourdan. 10 »

Histoire

Gustave Clément-Simon: *La Comtesse de Valon;* Plon. 7 50

A.-D. Xénopol: *La Théorie de l'Histoire;* Leroux. » »

Littérature

J.-M. Angot: *Le Parnasse érotique du XV^e siècle;* Sansot. 4 »

André Beaunier: *Contre la réforme de l'Orthographe;* Plon. 1 50

Gustave Reynier: *Le Roman Sentimental avant l'Astrée;* Colin. 5 »

G.-M. Rodrigue: *Fernand Séverin;* Bruxelles, Ed. du « Thyrse ». » 50

Jules Troubat: *Un Coin de littérature sous le second empire. Sainte-Beuve et Champfleury; Lettres de Champfleury à sa mère à son frère et à divers;* « Mercure de France ». 3 50

Musique

Wanda Landowska: *Musique ancienne.* 3 50

Poésie

Jean Dominique: *L'Aile mouillée;* « Mercure de France ». 2 »

André Stirling: *Les Extases;* Bibliothèque générale d'éd. 2 50

Marie Van Elegem: *Par la Vie;* « Belgique artistique ». 3 50

Publications d'Art

Emile Mâle: *L'Art religieux de la fin du moyen-âge en France;* Colin. 25 »

Ernest Meininger: *Les Anciens Artistes-Peintres et décorateurs Mulhousiens jusqu'au XIX^e siècle;* Champion. 10 »

Rouveyre

Le Gynécée; recueil de dessins inédits, 1907-1909; « Mercure de France ». 20 »

Questions religieuses

Le P. Maumus: *Les Modernistes;* Beauchesne. » »

Joseph Serre: *La Religion de l'esprit large;* E. Nourry. 2 50

Joseph Serre: *L'Eglise et la Pensée;* Vitte. » »

G. Tyrrell: *Lettre à un Professeur d'Anthropologie;* E. Nourry. 1 25

Roman

L. Dequesne: *Le Père Gabourin prêtre libre;* Soc. d'éd. française. 3 50

Charles Géniaux: *Le Voueur;* Hachette. 3 50

Claude Mancey: *Par-dessus les Vieux Murs;* Lethielleux. 3 50

N. Sevestre: *Le Trèfle Rouge. Le Secret du Capitaine;* Hachette. 3 50

Sciences

Duchatel et Warcollier: *L'Art du Repos et l'Art du Travail;* Berger-Levrault. » »

Sociologie

Paradis laïques; « Mercure de France ». 3 50

Théâtre

Gaston Sorbet: *La Rencontre;* pièce en 3 actes; Librairie Théâtrale. 2 25

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Camille Mauclair. — L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Sur les origines de l'Angelus. — L'Exposition annuelle de l'Association des Artistes de Paris. — L'Art à Monte-Carlo. — Un poète Toulousain-Franco-Russe. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Camille Mauclair.

24 décembre 1908.

Mon cher Vallette,

Je lis dans le second volume des *Poètes d'Aujourd'hui,* de MM. Van Bever et Léautaud, une notice biographique contenant sur moi quelques

appréciations un peu fantaisistes : j'y suis compté notamment pour un « disciple et imitateur de Mme Rachilde », ce qui étonnera autant que moi cette femme d'esprit et cet écrivain de grand talent.

Toute critique d'opinion sur mes livres me laisse indifférent, et en tous cas muet. Mais il me semble parfois opportun de relever des erreurs de fait touchant ma personne. J'y suis contraint présentement par l'étrange phrase suivante : « D'origine sémitique, M. Mauclair a le génie de sa race... » Les auteurs tirent parti de cet argument pour bâtir en quelques mots ma psychologie. Le malheur, c'est que je ne suis aucunement d'origine sémitique.

Il m'est arrivé d'être qualifié, moi Parisien, d'écrivain belge, parce que j'avais conférencié en Belgique et écrit sur l'art et les lettres de ce pays ! C'était aussi exact que mon sémitisme, et cette fois j'ignore d'où l'erreur peut provenir. Me voilà forcé de vous prier d'accueillir les détails suivants : J'ai été baptisé à l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris, j'ai fait ma première communion en 1883 dans la chapelle du lycée Louis-le-Grand, et j'y ai été confirmé par Mgr di Rende, alors nonce du pape. Un de mes oncles paternels est mort chanoine de la cathédrale de Metz, et l'abbé Faure, aumônier de la Roquette, fut mon parrain. Mes ascendants de Sarrebourg et Saverne étaient plutôt antisémites : en tous cas, plusieurs furent élevés dans des séminaires. Ce n'est pas d'un intérêt palpitant : mais enfin, pour l'amour de la simple vérité, il faut bien que j'apprenne ces détails à MM. Van Bever et Léautaud, et à quelques-uns des lecteurs qui feront de leur notice un article de foi... pas très catholique, d'autant moins que ces messieurs n'ont fait cette découverte que dans leur nouvelle édition ; mon sémitisme n'existait point pour eux dans la première version de leur notice.

Je tiens l'antisémitisme pour une manie absurde en son principe et répugnante en ses conséquences. Quelques-uns de mes plus intimes amis sont israélites : leur générosité, leur droiture, leur délicatesse, leur dignité morale me touchent profondément. Si j'étais né juif, je serais très fier de l'être.

Mais le fait est que je ne le suis pas. C'est la scie du jour que de voir du sémitisme partout. MM. Van Bever et Léautaud, en préparant leur ouvrage, m'ont demandé des poèmes et des notes bibliographiques : je me suis mis sans défiance à leur entière disposition. Il eût été plus simple et plus courtois de me consulter aussi sur ce point-là.

Il me reste à vous remercier pour l'insertion de cette rectification paisible, mais formelle.

Bien amicalement à vous.

CAMILLE MAUCLAIR.

§

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Jamais la réunion commémorative annuelle des « Amis de Paul Verlaine » n'avait été si nombreuse que le dimanche 10 janvier, et, dans le discours qu'il prononça au cimetière, M. Edmond Lepelletier a pu commenter ce fait assez rare que le temps fortifie au lieu d'affaiblir le souvenir de Verlaine chez ses contemporains. M. Félix Georges a dit ensuite une poésie.

A la fin du déjeuner, M. Léon Dierx, président perpétuel du groupe les « Amis de Paul Verlaine », a remercié les assistants d'être venus en si grand nombre apporter leur hommage à la mémoire du poète ; il a indiqué que le comité du monument, adoptant une idée émise l'année dernière par MM. Roll et Dumoulin, avait obtenu de beaucoup d'artistes des dons destinés à être vendus ou à former les lots d'une tombola. Après une allocution de M. Edmond Lepelletier, les noms des artistes qui ont répondu à l'appel du comité ont été lus, et les applaudissements qui ont accueilli cette lecture sont un témoignage significatif de gratitude pour les donateurs. M. Gustave Kahn a exposé que le comité n'avait pas recueilli encore tous les dons promis, mais que ce serait l'affaire de quelques semaines, et que, pour le mois de mai, certainement, on aurait réuni en œuvres d'art la valeur des sommes nécessaires à l'achèvement du monument. Mme Jane Catulle Mendès a exprimé en quelques mots très applaudis son culte pour la poésie de Verlaine. Mlle Cœcilia Vellini, sur l'invitation de M. Léon Dierx, a dit *Mon rêve familier* et *Il pleure dans mon cœur* : on fit à sa diction parfaite un grand succès. Enfin MM. G. Montoya et Xavier Privas se firent entendre.

Assistaient à cette fête commémorative : Georges Batault, A. de Bersaucourt, Alphonse Bévylle, Jules Bois, Jean de Bonnefon, Dr Bonniot, F.-A. Cazals, Fabius de Champville, Chefick Husny, A. Chinaci, Mme Marguerite Claudin, Cubélier de Beynac, Adolphe Dierx, Léon Dierx, Maurice Dreyfous, Jules Fagnant, Paul Fort, Mme Paul Fort, Ernest Gaubert, Félix Georges, Mlle Geneviève Granger, Fernand Gregh, Mme Fernand Gregh, Félix Guy, Roger Hédouin, Jeannot, Gustave Kahn, Mme Gustave Kahn, Henry Kistemaeckers père, Léonce de Larmandie, Jean Lassaigne, Mme Jean Lassaigne, Mme Le Carpentier, Edmond Lepelletier, Richard Le Roy, Ladislas Lœwy, Maffre de Baugé, Mme Jane Catulle Mendès, A. Messein, Charles Mey, Molle-Rives, Jules Moniot, G. Montoya, Gaston Morin, Moulines, Gabriel Mourey, Mme Gabriel Mourey, Alexandre Natanson, Mme Georges Néel, de Niederhausern Rodo, Ochsé, Ordonneau, Georges Oudard, Paterne Berrichon, Mme Annie de Pène, Xavier Privas, Rachilde, Xavier de Ricard, Maurice de Saint-Chamarand, Saint-Georges de Bouhélier, Mme Saint-Georges de Bouhélier, Etienne Seurette, José Théry, Mme José Théry, Alfred Vallette, Mlle Gabrielle Vallette, Fritz Vanderpijl, Gustave Vautrey, Mlle Cœcilia Vellini, Georges Verlaine, Mme Georges Verlaine.

§

Sur les origines de l'Angelus.

Cher monsieur Vallette,

Au sujet des origines de l'*Angelus* discutées dans les derniers numéros du Mercure, il y a dans l'église Saint-Pierre de Saintes une inscription intéressante. La voici :

« Ce fut à cette église que le pape Jean XXII emprunta l'usage de l'*Angélus*. »

Bulle datée d'Avignon, le 13 octobre 1318).

Quelques renseignements concernant cette inscription m'ont été aimable-

ment confirmés par M. le curé de Saint-Pierre. Il paraît que depuis plus de deux siècles on récitait à Saintes tous les soirs, au son de la cloche, la prière dite de l'*Angelus*, lorsque Jean XXII, édifié par cet usage, le recommanda par une première bulle le 13 octobre 1318, puis y attacha des indulgences par une seconde bulle le 8 mai 1327.

Déjà le concile tenu à Lisieux en 1055 avait ordonné de sonner une cloche chaque soir pour inviter les fidèles à prier et pour les avertir de l'heure où ils devaient fermer leurs portes et ne plus sortir. Cette coutume du couvre-feu se répandit partout. On peut y voir l'origine véritable de l'*Angelus*.

Au Concile de Clermont, en 1095, le pape Urbain II ordonna de sonner désormais *matin et soir* les cloches dans les églises et dans les monastères. Les fidèles priaient alors la Sainte-Vierge pour le succès de la première croisade.

Bientôt le couvre-feu avait pris le nom de *pardon* en raison des indulgences obtenues par la récitation des prières pendant le son des cloches. On sait que le pardon sonné par la grosse cloche de Notre-Dame-de-Paris à la fin du jour resta longtemps appelé le couvre-feu des Chanoines.

Après la bulle de Jean XXII, un concile réuni, à Paris en 1346, veilla à sa stricte exécution dans toutes les provinces.

La sonnerie de midi ne semble bien n'avoir été ordonnée que par le pape Calixte III en 1456. Elle invitait les fidèles à prier pour la victoire des défenseurs de la Chrétienté en guerre contre les Turcs.

Ainsi s'était lentement répandu l'usage de sonner et de réciter l'*Angelus* le matin, à midi et le soir. Louis XI consacra définitivement cet usage. Après 1475, la coutume en est généralisée. Elle avait mis quatre siècles à s'établir.

J'ajoute que tout ceci concerne la sonnerie de l'*Angelus* plus exactement que la prière elle-même. Il semble bien cependant que cette prière de l'*Angelus Domini* était récitée à Saintes avant le quatorzième siècle. C'est l'origine exacte de cette prière qu'il faudrait connaître : on apprendrait en même temps à quelle époque les sonneries du couvre-feu ou du pardon ont pris le nom d'*Angelus*.

Recevez, etc.

JACQUES MORLAND.

§

L'Exposition annuelle de l'Association des Artistes de Paris doit avoir lieu du 16 janvier au 15 février, 97, boulevard Raspail.

Rappelons que cette association a pour but de grouper tous les artistes français nés à Paris, peintres, sculpteurs, littérateurs, musiciens, architectes et graveurs et d'organiser des expositions d'œuvres d'art, des conférences, des auditions musicales et des fêtes consacrées à l'art.

§

L'Art à Monte-Carlo. —C'est le mardi 26 janvier que s'ouvrira, sous le haut patronage du Prince de Monaco, la Saison d'opéras, dirigée par M. Raoul Gunsbourg, avec la *Tétralogie*, de Richard Wagner, qui sera représentée en deux cycles. En voici les dates et la distribution :

Premier cycle : Mardi 26 janvier : *l'Or du Rhin* (Mmes Maly Borga, Herleroy, Deschamps-Jehin, Lormont, Bériza, Berjot, de Kowska ; MM. Van Dyck, Delmas, Bouvet, Vallier, Swolffs, Philippon, Marvini, Padouréano et Fabert.) — Jeudi 28 : *la Walkyrie* (Mmes Félia Litvinne, Jeanne Raunay, Maly Borga, Lormont, Bériza, Spennert, Liéry, d'Elty, de Kowska, Mary Girard et Mancini ; MM. Rousselière, Delmas et Vallier. — Samedi 30 : *Siegfried* (Mmes Félia Litvinne, de Hidalgo et de Kowska ; MM. Rousselière, Delmas, Bouvet, Philippon et Vallier). — Dimanche 31 (en matinée) : *Le Crépuscule des Dieux* (Mmes Félia Litvinne, Spennert, Lormont, Bériza, Mancini, Liéry, Mary Girard, Ughetto et de Kowska ; MM. Van Dyck, Gilly, Bouvet et Vallier).

Deuxième cycle : Mardi 2 février : *l'Or du Rhin*. — Jeudi 4 : *la Walkyrie*. — Samedi 6 : *Siegfried*. — Dimanche 7 (en matinée) : *le Crépuscule des Dieux*.

§

Un poète Toulousain-Franco-Russe. — Il y a un candidat toulousain dont on n'a pas parlé parmi tant d'autres ! Il réclame pour lui « la croix des poètes ». Et il adresse aux députés, à divers fonctionnaires, littérateurs et journalistes, un prospectus où, à côté de son portrait en pied, qui le représente fort constellé de croix et médailles, M. Adrien Blandignère nous fait lire le sonnet suivant :

Je viens de réunir en *huit recueils* mes œuvres
Pour les faire éditer au plus tôt à Paris ;
Si la Croix de l'Honneur distingue des manœuvres,
Daignait m'être octroyée en un suprême Prix !

J'ai fait se transformer la vipère en couleuvre
En plongeant dans les mers de mes songes chéris,
Où je pus, grâce à Dieu, pêcher plus d'un chef-d'œuvre !
De paix, d'humanité, de beaux vers bien compris !

Sous l'aile du génie et de ma Mélopée
J'annonce à l'Univers cette grande Epopée,
Le Triomphe éclatant des Merveilles du jour !

Avant de m'éclipser au-delà de la tombe
Seigneur ! laisse-moi voir, tiré par la colombe
Le Char embrasant l'air de « Mes Perles d'Amour » !

Fait à Bausoleil, le 10 octobre 1908.

ADRIEN BLANDIGNÈRE
Poète Toulousain-Franco-Russe
Publiciste à Monte-Carlo
Mentionné à l'Académie des Jeux Floraux et à l'Académie Française
Ancien chef de l'Ambulance du Moulin du Gué de Maulny, au Mans
Armée de la Loire (14 ans de service)
Candidat à la Légion d'Honneur.

§

Publications du « Mercure de France ».

Musique ancienne, par Wanda Landowska. (*Style. Interprétation. Monuments artistes.*) Vol. in-18, 3 fr. 50

Paradis laïques, par Jules Sageret. (*Le Paradis de Zola. Le Fouriérisme et ses survivances. Le Paradis d'Anatole France. La Défense du Riche. Au Paradis laïque par la « Science »*). Vol. in-18, 3 fr. 50.

Sainte-Beuve et Champfleury, par Jules Troubat. (*Lettres de Champfleury à sa mère, à son père et à divers.*) Vol. in-18, 3 fr. 50.

L'Aile mouillée, poèmes, par Jean Dominique. Vol. in-18, 2 fr.

Le Gynécée, Recueil de Dessins inédits de Rouveyre, 1907-1909, précédés d'une glose par Remy de Gourmont. Album in-8 carré de 200 pages. Exemplaires sur simili-japon, 20 fr. ; sur vergé d'Arches, 40 fr.

§

Le Sottisier universel.

Les enfants seuls [titre]. — La jeune Renée Marcel, trente-sept ans, qui se trouvait seule dans le logement de ses parents, 22, cité Guénot, a mis le feu accidentellement à sa jupe et a été grièvement brûlée. — *Le Journal*, 31 décembre.

Des bandes de malfaiteurs se sont organisées, venant on ne sait d'où, fouillant les ruines, achevant les cadavres, etc. — *Le Temps*, 4 janvier.

Le tremblement de terre a emporté toute la population, morte ou vivante, à la mer. — *Le Temps*, 4 janvier.

L'autobus, poussé par ses voyageurs, les chevaux ne pouvant suffire à leur tâche. — *Les Sports*, 2 janvier.

Pendant plusieurs mois, il a fallu croix et bannière pour reconnaître quelle était, des quatre statues du Pont des Arts, celle qui avait Pradier pour auteur. — *L'Eclair*, 17 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le marché français, comme d'ailleurs les marchés étrangers, a manqué d'activité durant cette première quinzaine de janvier, et on ne sait trop pourquoi. Car jamais les nouvelles ne furent plus favorables. Sa Majesté Guillaume II, depuis la fameuse interview anglaise, a détendu ses sourcils; la Serbie et la Turquie, après avoir poussé des cris d'effraies à l'adresse de l'Autriche et de la Bulgarie, sont en train de se convaincre que le silence est d'or...

Donc, les cours sont plutôt calmes et la Bourse moins agitée que le sol calabrais et sicilien.

La rente française s'inscrit à 96,80, l'Extérieure à 96,12, le Turc unifié à 93,20. Les fonds russes sont énergiquement défendus par leurs partisans. Nous trouvons le 4 o/o 1906 à 99,65, le Consolidé 4 o/o à 84,10, le 3 o/o 1891 à 70,65, le Bon du Trésor 1917.

Quant aux établissements financiers, ils montrent de bonnes dispositions : le Crédit Lyonnais se maintient vers 1209, le Comptoir vers 711, la Société Générale vers 667, la Banque de Paris et des Pays-Bas vers 1537, le Crédit Foncier vers 722. Tous, au reste, sont en pleine activité d'affaires.

Le Crédit Foncier vient de remporter un succès colossal avec son emprunt. Il demandait au public 350 millions, et le public lui a offert 10 milliards.

C'est la preuve que de nombreux capitaux sont à employer, et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour annoncer la réussite complète du prochain emprunt russe. Il aura lieu sans doute le 23 courant. Le cours d'émission serait de 89,25 et le taux de 4 1/2 o/o. Le Crédit Lyonnais, la Banque de Paris et le Comptoir d'Escompte patronnent plus spécialement cet emprunt, auquel toutes les autres banques prêteront d'ailleurs leur concours. La Russie a pu se trouver, à un moment donné, dans une posture difficile sinon inquiétante. Il n'en est pas moins vrai que, grâce à l'énergie et à l'habileté de Nicolas II et de ses ministres, grâce aussi à l'appui de la France et de l'Angleterre, tout est rentré dans l'ordre, et la Russie reste un pays plein de richesses à mettre en valeur.

Après cette importante opération, il y en aura une série d'autres moins considérables mais également interessantes. Parmi celles-ci, nous pouvons annoncer un emprunt garanti par le Brésil, et dont le produit doit être consacré au port de Pernambouco. C'est la Banque française, la Banque Parisienne et la Banque de Paris qui se chargent plus spécialement d'en placer les titres.

LE MASQUE D'OR.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme. — Capital : **300** millions. — **Siège social** : *54 et 56, rue de Provence*

Succursale (Opéra) : 1, rue Halévy.

Succursale: *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*, **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe, taux des dépôts de 1 an à 23 mois, 2 0/0; de 2 ans à 35 mois, 2 1/2 0/0; de 3 à 5 ans, 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre; — **Ordres de bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et encaissement de coupons** (Français et Etrangers); — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et encaissement d'effets de commerce**; — **Garde de titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres de crédit et billets de crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis **5 fr.** par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension) 88 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue, 637 agences en Province, 2 agences à l'Étranger (Londres, 54, Old Broad Street, et Saint-Sébastien, Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts. *Bruxelles*, 70, Rue Royale; — *Anvers*, 23, Place de Meir.

MERCVRE DE FRANCE

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par fascicule in-8 de 130-150 pages. — Première année, 1908. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 DÉCEMBRE 1908

I. — SEPTEMBRE (3), **M. Zoltan Ambrus.**
II. — PIÈCES RELATIVES A L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier DE RUSSIE ET A LA SAINTE-ALLIANCE, par **M. Henri Marczali**, Professeur à l'Université de Budapest.
III. — LA BOSNIE ET LA HERZÉGOVINE, **M. Kornél de Szokolay.**
IV. — LE PROBLÈME DE L'ÉMIGRATION EN HONGRIE, par **M. Louis de Beck**, député.
V. — POÉSIE. — *ANGELUS, A TOUT JAMAIS, FACE A FACE AVEC DIEU*, par **Mlle Minka de Czóbel**, traduites du hongrois, par **M. Guillaume Vautier.**
VI. — SOUVENIRS SUR HUYSMANS, par **M. Remy de Gourmont.**
VII. — INVENTIONS ET BREVETS, par **M. Guillaume de Hevesy.**
VIII. — NE NOUS CORRIGEONS PAS DE NOS PETITS DÉFAUTS, par **Mme Cécile de Tormay.**
IX. — REVUE LITTÉRAIRE. — *LE 80e ANNIVERSAIRE DE M. EMILE LEVASSEUR*, par **M. Louis Lâng**, ancien Ministre r. h. du Commerce
X. — CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *LE SALON D'HIVER. — EXPOSITION DES DESSINS ET DES EAUX-FORTES DE REMBRANDT*, par **M. Ladislas de Nécsey.**
XI. — XVIIIe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

THE

MONTHLY **ENGLISH REVIEW** 2/6 NET.

Vol. I., N° 1. DECEMBER, 1908. *Now Ready.*

Thomas Hardy : Henry James
Joseph Conrad : John Galsworthy
W. H. Hudson · Count Tolstoi
H. G. Wells : The Month
Editorial : The Unemployed
The Personality of the German Emperor : The Balkan Question
Reviews

Mr. Wells's " Tono-Bungay " will be completed in the first volume, subscribers to which will thus receive a complete novel in addition to the other exclusive matter of the " REVIEW. "

No. II. will contain a long UNPUBLISHED POEM by DANTE GABRIEL ROSSETTI,

and

LITERARY CONTENTS..... By first-rate Authors.
QUESTIONS OF THE DAY By first-hand Authorities.

DUCKWORTH & CO., HENRIETTA ST., W. C.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues, par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

---

Maison de rapport et Terrain à bâtir à

LA GARENNE COLOMBES

Boul[d] de la République, 21. A adj[er], en 3 lots, étude de M[e] VAVASSEUR, notaire à Colombes, le Dim. 31 janvier, 1 h. Revenu : 4.000 fr. Mises à prix : 25.000 fr. et 1.000 fr.

A adj[er] ch. not. 2 février 1909, 3 Maisons à Paris

R[ue] CHATEAUDUN, 9 et 11

Rev. br. 39.360 fr. 90 et 70.054 f. 35 Mises à prix : 490.000 fr. et 880.000 fr.

RUE CAMBON 12.

Contenance 411 m. 52 Rev. 29.542 fr. M. à prix : 410.000 fr. S'adr. à M[e] W. BAZIN, not., 7, rue St-Florentin.

Maison à Paris,

8, R[ue] du FAUB[g] ST-DENIS.

Cont. 286 m. Rev. br. 17.906 f. M. à prix : 200.000 fr. à adj. s. 1 ench. ch. not. 26 janv. 1909. S'adr. not. M[es] DELAFOND et LEROY, 9, boul. St-Denis, dép. de l'ench.

Propriété à Paris

AV. MAC-MAHON, 29

Cont. 736 m. 59. Précédemment louée 80.000 fr. net. M. à prix, 600.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris le 9 févr. 1909. S'ad. M[e] ALB. GIRARDIN, not., 43, r. Richelieu.

B[le] MAISON

moderne. 97, Av. La Bourdonnais. Cont. 465 mètres. Rev. 24.719 fr. M. à pr. 250.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, 2 fevr. 1909. S'ad. M[e] BOUDEL, not., 30, r. Général-Beuret.

---

3 MAIS

ons Paris R. de Rennes, 114, e du Regard, 17. C[es] 280[m]. R. br 14.136 fr. M. à p. 150.000 fr. R. Lecourbe 42,44. Cont. 349[m]. R. br. 8.029 fr. M. à p 100.000 fr. R. Lecourbe, 46. Cont. 603[m]. R br. 21.388 fr. Mise

TERRAIN

7,528[m]. R à pr. 265.000 fr. Miollis, et 3, ang. B[d] Garibaldi.

CHATEAU

de la M. à pr. 335.000 fr. Mothe à St-Remy en Bouzemont (Marne), 21 ha. M. prix

2 Domaines

à La Celle Dunoise 65.000 fr. (Creuse) 1° de Villemore, 73 ha M. à pr. 120.000 fr.; 2° de Longsagne, 22 ha M. à pr. 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not Paris, 9 fevr. 1909. S'ad. aux not. M[es] Poisso et MAX. AUBRON, 146, R. Rivoli, dep. ench.

Hôtel particulier, à Paris

124, R. LA BOETI

cont. 463 m. M. à p. 325 000 fr. A adj. s. ench. ch. not., 26 janvier. S'adr. à M[e] HOUDART not., 69, boul. Haussmann.

MAISON d'ANGLE

R. OBERKAMPF

63-65 & NEMOURS, 24. Cont. 749 m. 30. Rev. br 43.206 fr. M. à pr. 350.000 fr. A adj. s. 1 ench Ch. not., 2 fév. 1909. S'adr. aux not. : M[es] MA CIET, 60, boul. Sébastopol et FLAMAND DUVAL, Lafayette, 24.

VILLE DE PARIS

A adj[er] s[t] 1 ench., Ch. not. Paris, 19 Janv. 190

TERRAIN

r. St-MARTIN, 255-257. Su 350 m. 42. M. à p. 500 f le m. S adr. à M[es] DELORME et MAHOT DE LA QU RANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, dép. de l'ench

---

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, la Belgique la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège.

TRAINS DE LUXE

Toute l'année

Nord-Express. — Tous les jours entre Paris (4 h. 50 soir) et Berlin. (A l'aller, ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne).

Le train partant de Paris le Lundi continue sur Varsovie, et ceux partant les Mercredi et Samedi sur Saint-Pétersbourg.

Peninsulaire-Express. — Départ de Londres le Vendredi, et de Calais-Maritime le Samedi à 1 h. 03 matin pour Turin, Alexandrie, Bologne, Brindisi, où il co respond avec le paquebot de la Malle de l'Inde.

Calais-Marseille-Bombay-Express. — Départ de Londres et Calais-Maritime (2 h. 55 soir) le Jeudi pour Marseille, en correspondance avec les paquebots pour l'Egypte et les Indes.

Simplon-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Lausanne, Brigue et Milan (3 fois par semaine en hiver, tous les jours en été).

L'hiver seulement

Calais-Mediterranée-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Nice et Vintimille.

Train rapide quotidien. — De Paris-Nord (7 h. 32 soir) pour Nice et Vintimille composé de lits-salons et voitures de 1[re] classe.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence des Voyages Modernes, les excursions suivantes :

1° Excursion en Traîneau dans le Dauphiné et à Chamonix

Départ de Paris le Samedi de chaque semaine, 9 Janvier à fin Mars 1909.

Durée de l'excursion : 10 jours.

PRIX (tous frais compris). 1[re] classe : 430 fr. 2[e] classe : 390 fr.

2° Tunisie-Algérie

Départs de Paris, les 17 Janvier, 21 Février 28 Mars 1909.

Durée de l'excursion : 28 jours.

PRIX (tous frais compris). 1[re] classe : 1050 fr. 2[e] classe : 940 fr.

3° Egypte et Haute-Egypte

Départs de Paris, les 27 Janvier, 17 Février 3 Mars 1909.

Durée de l'excursion : 37 jours

PRIX (tous frais compris). 1[re] classe : 2.300 fr.

S'adresser, pour renseignements et billets, a bureaux de l'*Agence des Voyages Modernes*, 1, r de l'Echelle, à Paris.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

90 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

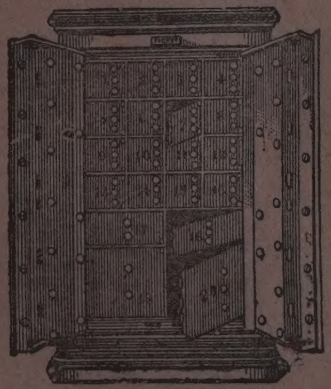
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.